

Avertissement

Cet ouvrage a été numérisé puis sauvegardé au format PDF « avec image sur le texte ». En cas d'exportation de certains passages vers un traitement de textes, il est donc possible qu'apparaissent les mauvaises interprétations du logiciel de reconnaissance optique de caractères (OCR).

LES
BUCOLIQUES GRECS

THÉOCRITE, MOSCHOS
BION

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC NOTICES ET NOTES PAR

E. CHAMBRY

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1931

OEUVRES DE THÉOCRITE

NOTICE

SUR THÉOCRITE

Nous avons fort peu de renseignements sur la vie de Théocrite. Nous ignorons également la date de sa naissance et celle de sa mort. Nous savons seulement qu'il naquit à Syracuse, et que son père s'appelait Praxagoras et sa mère Philina. Quelques auteurs ont dit qu'il était de Cos, île de la mer Egée située au sud-est d'Halicarnasse. Cette tradition repose sur le séjour qu'il fit à Cos. On a prétendu qu'il était venu tout jeune en cette île, et qu'il y avait été le disciple du célèbre Philétas de Cos, précepteur de Ptolémée Philadelphie. Telle n'est pas l'opinion de M. Legrand, auteur d'une *Étude sur Théocrite* * et d'une édition des *Bucoliques grecs* ** qui toutes deux font autorité. Selon M. Legrand qui tire ses arguments des œuvres mêmes du poète, Théocrite séjourna pendant sa jeunesse soit à Syracuse, soit dans la Grande-Grèce, où il a placé la scène de deux mimes rustiques (IV et V). Il était encore à Syracuse en 275-274 avant J.-C., lorsqu'il écrivit la pièce des *Charites* où il cherche à gagner les bonnes grâces du roi de Syracuse Hiéron. Déçu dans son espérance, il quitta sa ville natale pour aller tenter la fortune à la cour de Ptolémée Philadelphie; mais, en se rendant en Égypte, il fit un détour par Cos, d'où sa famille était peut-être originaire. Philétas sans doute était mort; mais il y avait certainement laissé des disciples, et Cos était un centre littéraire important. Notre

* Librairie Fontemoing 1898.

** Société d'édition *Les Belles Lettres* 1925-1927.

poète y connu, entre autres personnages distingués, le médecin Nikias de Milet, le poète Asclépiade de Samos, Aratos, l'auteur des *Phénomènes*, et quelques autres dont les noms se rencontrent dans ses œuvres. Après un court séjour à Cos, il se rendit à Alexandrie, où il fréquenta probablement Callimaque et les savants et les poètes du Musée. C'est à Alexandrie qu'il écrivit l'*Éloge de Ptolémée*, les *Syracusaines* dans les années 274-270, et probablement l'*Éloge de Bérénice*. Il ne semble pas que la grande ville l'ait retenu longtemps. Peut-être n'y fut-il pas apprécié par les savants du Musée, qui étaient en possession de la faveur royale et peu portés à la partager avec le nouveau venu. Peut-être le prince lui-même méconnut son génie et se montra parcimonieux à son égard. Quoi qu'il en soit, il revint à Cos, où il passa sans doute le reste de sa vie.

Comment les œuvres de Théocrite nous ont-elles été transmises? Il semble qu'à l'époque alexandrine il ait couru dans le public, à côté d'éditions composées exclusivement des œuvres de Théocrite, des recueils ou des extraits de tous les poètes bucoliques, et des collections où figuraient des poètes de tous genres, des anthologies, où Théocrite avait sa place. C'est ce qui explique que dans nos manuscrits les poèmes de notre poète se trouvent mêlés à d'autres qui ne sont certainement pas de sa main, par exemple à la célèbre *oaristys* ou conversation amoureuse, et que l'ordre des pièces diffère d'un manuscrit à l'autre. Les manuscrits nous donnent comme étant de Théocrite 30 idylles et 25 épigrammes. Ce titre d'idylles n'est pas de lui. Le mot signifie simplement « petite pièce » et vient sans doute d'un grammairien, auteur d'une de ces anthologies dont nous parlions tout à l'heure. Il en est de même du mot « églogues » qui veut dire « pièces choisies ». Comme les pièces bucoliques dominaient dans le recueil des œuvres de Théocrite, les mots *idylle* et *églogue* ont dû à cette circonstance le sens de poèmes pastoraux que les modernes leur ont donné.

Sur les 30 idylles qu'offrent nos manuscrits, les critiques rejettent généralement les pièces 19, 20, 21, 23, 27 c'est-à-dire le *Voleur de Miel*, le *jeune Bouvier*, les *Pêcheurs*, l'*Amant*, l'*Oaristys*. D'autres mettent aussi parmi les pièces contestées ou apocryphes les idylles 8 et 9, 25 et 26, c'est-à-dire les deux idylles intitulées toutes deux les *Chanteurs bucoliques*, *Héraclès tueur du lion* et les *Bacchantes*. C'est montrer beaucoup de scepticisme, surtout en ce qui concerne *Héraclès tueur du lion*, un chef-d'œuvre qui, par la composition fragmentée, les descriptions plastiques, les caractères, le ton et le style, rappelle tout à fait la manière de Théocrite. Il serait d'ailleurs bien étrange que le nom d'un poète de tant de talent fût resté inconnu.

Si l'on se borne à écarter le groupe des cinq pièces généralement suspectées, il en reste vingt-cinq qu'on peut grouper ainsi : 10 pièces bucoliques : *Thyrsis* (I), l'*Aubade* (III), les *Pâtres* (IV), *Chevrier et berger* (V), les *Chanteurs Damoitas et Daphnis* (VI), les *Thalysies* (VII), les *Chanteurs bucoliques* (VIII et IX), les *Moissonneurs* (X) et le *Cyclope* (XI); puis 3 chansons amoureuses : le *Mignon* (XII), puis deux pièces de même titre, mais de contenu différent : l'*Enfant aimé* (XXIX et XXX); ensuite 3 mimes dialogués : les *Magiciennes* (II), *Kynisca* (XIV), les *Syracusaines* (XV); 5 récits épiques ou légendaires : *Hylas* (XIII), les *Dioscures* (XXII), *Héraclès enfant* (XXIV), *Héraclès tueur du lion* (XXV), les *Bacchantes* (XXVI); 2 hymnes, l'un en l'honneur d'Hiéron (XVI), l'autre, de Ptolémée (XVII), plus un fragment de celui qui était consacré à *Bérénice*; enfin l'*Epithalame d'Hélène* (XVIII) et une épître : la *Quenouille* (XXVIII). A ces 25 pièces il faut ajouter la *Syrinx*, rébus en vers qui représente une syrx, simple tour de force de versificateur.

Les manuscrits attribuent aussi à Théocrite 22 épigrammes qui toutes se retrouvent dans l'*Anthologie palatine* sous le nom soit de Théocrite, soit de Léonidas de Tarente. L'*Anthologie palatine* en offre en outre trois

autres, ce qui porte le total à 25, dont 8 seulement ont trouvé grâce devant la critique moderne.

On le voit, Théocrite a cultivé presque tous les genres à la mode dans l'école d'Alexandrie. Aussi faut-il étudier séparément chacun d'eux. Considérons d'abord ses œuvres bucoliques qui sont aux yeux du public son principal titre de gloire. On l'a souvent regardé comme l'inventeur de la poésie pastorale. Ce n'est pas qu'il ait eu le premier l'idée de chanter la campagne et les bergers; il semble bien que les premiers poètes alexandrins l'aient précédé dans cette voie; mais leurs œuvres n'avaient de rustique que les noms, les légendes, les coutumes; par la vérité des sentiments et des mœurs, par l'art de peindre la nature et par la poésie pénétrante qu'il y porta, Théocrite fit de ces essais des chefs-d'œuvre et les éleva à la dignité d'un genre littéraire nouveau.

La plupart des idylles rustiques représentent une lutte musicale entre deux bergers, un « boucoliasme ». Il en avait trouvé le modèle en Sicile et dans la Grande-Grèce, où les bergers charmaient leurs loisirs en jouant de la syrinx et en se provoquant à des luttes poétiques et musicales, dont l'usage s'est conservé jusqu'à nos jours. La cinquième idylle nous offre un modèle de ces tournois poétiques. Les héros en sont le chevalier Comatas et le berger Lacon. Après s'être vertement injuriés, ils se provoquent à la lutte, et ils improvisent des chants « amébées », c'est-à-dire alternés. Le premier récite un couplet de deux vers, et le deuxième y répond par un couplet d'égale longueur sur le même thème ou sur un thème opposé, et les couplets se succèdent ici quinze fois de suite, jusqu'à ce que l'arbitre du tournoi arrête les chanteurs, et décerne à l'un d'eux la palme et l'enjeu de la lutte. Quelquefois au contraire chacun des deux chanteurs improvise un couplet unique, comme dans les *Thalysies* (VII) ou les *Boucoliasmes* (V) ou les *Moissonneurs* (X); ou bien un chanteur seul se fait entendre, comme dans l'idylle de *Thyrsis* (I). Dans le *Cyclope* (XI) le poète présente lui-même son personnage; puis vient

la monodie où Polyphème exhale son malheureux amour pour Galatée. Le chant fini, le poète y ajoute une réflexion personnelle qui justifie ce qu'il avait dit au début.

À l'exception de l'idylle X qui nous présente des moissonneurs, les personnages des idylles rustiques sont toujours des bergers, non des vigneronniers ni des laboureurs. La cause en est que ces derniers, toujours occupés à des travaux pénibles, n'ont le temps ni de rêver ni d'admirer la nature. Le berger, au contraire, a du loisir; tout en surveillant ses ouailles, il peut laisser sa pensée errer à l'aventure, il peut

« Contempler les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques »;

il se distrait à siffler, à chanter, à jouer de la syrinx; son métier l'invite à cultiver l'instinct artistique que le ciel a mis en lui; et il le développe d'autant plus facilement que le climat lui fait la vie plus facile et plus belle, et qu'il appartient à une race née pour les arts.

La difficulté était de peindre ces bergers au naturel, ou du moins de les idéaliser dans la juste mesure, sans les rendre fades ni invraisemblables. C'est à quoi Théocrite a parfaitement réussi, parce que dans son enfance et dans sa jeunesse il avait vécu parmi eux ou du moins les avait observés de près. Il les peint comme il les a vus, les uns sauvages, agressifs, insultants, comme Lacon et Comatas (V), avec des propos d'une crudité obscène; les autres, jeunes, aimables et tendres, comme Daphnis et Damoitas (VI). Parfois il oppose deux caractères contraires; ainsi dans l'idylle IV le berger Battos, un railleur impitoyable, cherche à piquer le débonnaire Corydon, qui ne s'offense d'aucune moquerie et ne répond aux mépris de son interlocuteur que par de bons offices et de bonnes paroles. Rien de plus vrai, de mieux observé, de plus finement rendu que ces deux caractères; rien de plus naturel que leur conversation à bâtons rompus.

Les mêmes proportions d'idéal et de réalisme se retrouvent dans la peinture de la nature au milieu de laquelle vivent ces bergers. L'artiste peint la nature suivant ses propres goûts; il en écarte ce qui lui déplaît, il y prend ce qui répond à ses préférences. Ce qui intéresse Théocrite, ce ne sont pas les aspects grandioses ou terrifiants du ciel ou de la mer; ce sont les splendeurs d'un ciel lumineux et clément, le miroitement des flots paisibles de la mer, la fraîcheur des sources et des ombrages, l'abondance des fruits et des moissons, et la douceur de vivre dans un beau site en chantant ses amours ou en festinant avec des amis. La tristesse du mauvais temps, la froidure de l'hiver, les travaux pénibles et épuisants, les misères de la pauvreté et les souffrances et les maladies qui guettent l'homme à chaque pas sont des choses dont il détourne les yeux. Il n'a voulu voir que le beau côté des choses; mais ce qu'il a vu, il l'a peint avec bonheur. Il a su choisir les détails exacts, frappants, pittoresques, et en composer des tableaux délicieux, comme celui d'une belle journée d'automne dans les Thalysies qui émerveillait Sainte-Beuve: « Là, nous nous couchâmes sur des lits épais de lentisque odorant et de pampres fraîchement coupés, le cœur en joie. Sur nos têtes une foule d'arbres se balançaient en l'air, peupliers noirs et ormeaux, et près de nous l'eau sacrée dé coulait de l'ancre des Nymphes en bruissant. Sur les rameaux touffus, des cigales, brûlées de soleil, se fatiguaient à babiller, et au loin la reinette coassait dans les ronciers épais. Les alouettes huppées et les chardonnerets chantaient, la tourterelle soupirait, et les fauves abeilles voltigeaient autour des sources. Tout respirait un été bien gras, tout respirait l'automne. A nos pieds les poires, à nos côtés les pommes roulaient à foison, et les branches surchargées de prunes versaient jusqu'à terre. Cependant du col des jarres on détachait un enduit de quatre ans. » Puis pour couronner la description, ce trait final: « Puissé-je encore planter un grand van dans le monceau de grains de la déesse

(Déméter), et la voir sourire, les deux mains chargées de poignées d'épis et de pavots! » Comme tous les grands artistes, Théocrite tire de son imagination des traits qui complètent, élargissent, rehaussent un tableau et en agrandissent l'effet dans l'esprit du lecteur.

Grand peintre de la vie champêtre, Théocrite est aussi un grand peintre de l'amour. Le recueil de ses œuvres nous offre trois chansons d'amour; dans la première (XII) il chante les joies de l'amour satisfait; dans la deuxième (XXIX) il se plaint de n'être pas payé de retour; dans la dernière (XXX), il se reproche d'aimer encore quand il a les cheveux gris. Toutes les trois le montrent épris d'un jeune garçon. Si répugnante que soit pour nous cette déviation de l'amour, il faut nous rappeler que les Grecs la jugeaient naturelle, si nous voulons trouver du charme aux joies et aux plaintes, d'ailleurs sincères, qu'expriment ces chansons. Mais ce n'est pas là que se révèle le grand poète, c'est dans la peinture du véritable amour, celui que les deux sexes s'inspirent mutuellement. Théocrite nous en a donné diverses images. Dans *l'Aubade* (III), c'est un berger qui supplie l'insensible Amaryllis de se montrer et qui menace de se laisser mourir. Il est sincère au fond, mais nous touche peu, parce que la mièvrerie et l'exagération nous empêchent d'ajouter foi à ses déclarations. Bien plus jolie est la chanson d'amour de Boucaios (X): « Muses Piérides, chantez avec moi la svelte enfant; car tout ce que vous touchez, déesses, vous le rendez beau... La chèvre cherche le cytise, le loup la chèvre, la grue la charrue; et moi, c'est à toi que va ma folie. » Tout est naïf et gracieux dans cette chanson. Mais c'est dans *le Cyclope* (XI), *Kynisca* (XIV) et surtout dans *les Magiciennes* qu'il faut chercher la passion telle que la concevait Théocrite. L'amour est pour lui un désir fatal, irrésistible, qui saisit l'être tout entier. Les modernes ont paré ce désir de tout ce que l'humanité a rêvé de noble et de généreux; mais tous ces beaux sentiments ne sont pas l'amour; il reste en son fond ce que la nature a voulu qu'il soit, un désir

sensuel. C'est cet amour simple, mais puissant et douloureux que Théocrite a peint dans le Cyclope : « Ce n'était point par des envois de pommes, de roses, de boucles de cheveux qu'il manifestait son amour, mais par de véritables fureurs, et tout le reste était accessoire à ses yeux. » Tel est aussi l'amour de Thyonichos pour Kynisca; abandonné par elle, il se consume depuis deux mois et ne voit plus d'autre remède à son mal que de s'exiler et de prendre du service à l'étranger. Plus à plaindre encore est la pauvre Simaitha. Un regard a suffi pour causer son malheur. Elle a vu le beau Delphis, et aussitôt elle a séché d'amour sans pouvoir se défendre contre l'obsédante image. Dévorant sa honte, pour sauver sa vie en satisfaisant son désir, elle l'a attiré chez elle. Maintenant abandonnée, elle souffre et se lamente : « Voici que la mer se tait, que se taisent les vents; mais mon chagrin ne se tait pas dans mon cœur. Je brûle tout entière pour cet homme qui, hélas ! au lieu d'une épouse, a fait de moi une misérable fille perdue. » Elle a recours à la magie pour regagner le cœur de son amant, bien résolue à le tuer, s'il ne revient pas à elle. Sappho seule avait trouvé des accents encore plus forts pour exprimer l'envoûtement de la passion; mais Théocrite a su être original après elle, et il a créé un personnage qui est resté le type de l'amoureuse éperdue, qui a inspiré Virgile et dont Racine s'est souvenu. On sait l'admiration que ce dernier professait pour les *Magiciennes* : « Il n'y a rien, disait-il, de plus vif et de plus beau dans toute l'antiquité. »

Les deux poèmes de *Kynisca* et des *Magiciennes* sont des mimes, et c'est un mime aussi que celui des *Syracusaines*. Le mime est une sorte de petite comédie, mais sans intrigue; c'est une simple causerie, vive et rapide, où chaque parole est un trait de mœurs. C'est à Syracuse que naquit ce genre littéraire, sous la plume de Sophron, qui le porta du premier coup à un tel point de perfection que Platon goûtait un vif plaisir à la lecture de ces jolis dialogues et se proposa d'en reproduire la grâce et la

naïveté dans les siens. Sophron eut pour successeur Hérodas, dont un papyrus trouvé en 1889 nous a rendu quelques mimes fort intéressants. Théocrite reprit le genre des mains de son compatriote et y porta son acuité d'observation et ses dons dramatiques. On a soupçonné que *Kynisca* était imité de Sophron; en tout cas il est certain que la première partie des *Magiciennes* rappelle un de ses mimes, et l'auteur de l'argument des *Syracusaines* nous apprend que cette pièce est une adaptation d'un autre, les *Spectatrices des fêtes de l'Isthme*. Mais il est vraisemblable que les *Syracusaines* ne doivent à Sophron que l'idée générale. Les détails en effet y sont si particuliers, si dépendants du temps et du lieu de la scène qu'on ne les conçoit pas comme transportés de l'Isthme à Alexandrie. Or c'est le choix des détails qui donne tout son prix au mime des *Syracusaines*. Jamais Théocrite ne fut mieux inspiré qu'en peignant ces deux commères que les affaires de leurs maris ont amenées de Syracuse à Alexandrie. Leur bavardage est exquis, parce qu'il est d'un naturel parfait et que leur caractère s'y reflète comme dans un miroir. C'est plaisir de les écouter toutes deux dauber leur mari, d'entendre Praxinoa gronder aigrement sa servante à tout propos, Gorgo féliciter son amie de sa belle robe, puis de les suivre dans la rue encombrée, où la peureuse Praxinoa, éperdue de se voir dans la foule, parmi les chevaux qui se cabrent, se lamente sur son voile déchiré et implore la protection d'un passant. Arrivées enfin dans le palais, elles s'émerveillent de la beauté des tapisseries; leur caquetage et leur accent dorien leur attirent les remontrances d'un grincheux; mais de quels coups de bec Praxinoa le reçoit ! Elles se taisent enfin pour écouter la chanteuse qui célèbre le retour d'Adonis et la magnificence déployée par la reine. Le chant fini, elles songent à rentrer; car le mari de Gorgo n'a pas diné, et il est tout vinaigre quand il a faim.

Mais un résumé ne saurait donner l'idée de l'agrément de cette pièce, où chaque détail est une trouvaille. Les

personnages accessoires y ont eux-mêmes leur caractère, et leur intervention jette dans la pièce une variété plaisante. Telle est, pour me borner à un exemple, la réponse de la vieille à qui Gorgo demande si l'on peut entrer dans le palais : « A force d'essayer, dit-elle, les Achéens entrèrent dans Troie, ma toute belle; en essayant on vient à bout de tout. » Sur quoi Gorgo fait cette réflexion : « C'est un oracle que la vieille nous a rendu en s'en allant. » L'esprit, on le voit, ne manquait pas à Théocrite; mais c'est un esprit de vrai poète comique, qui ne consiste pas dans une saillie imprévue de l'auteur, mais qui repose sur l'observation des caractères. Car Théocrite sait sortir de lui-même et vivre la vie de ses personnages. Ils sont si naïfs, si simples qu'on croirait avoir affaire à la nature elle-même.

Pourquoi un auteur si bien doué n'a-t-il pas écrit des comédies à la manière de Ménandre et de Philémon? C'est qu'il savait mesurer ses forces et qu'il suivait instinctivement les tendances de la littérature contemporaine. Les grands genres étant épuisés, les Alexandrins cherchèrent la nouveauté dans les raffinements de la forme, et aboutirent à un art savant dont la perfection ne pouvait être réalisée que dans des compositions de médiocre étendue. C'est ainsi que des genres nouveaux, l'élegie amoureuse, la poésie bucolique, le mime, l'hymne officiel, l'épigramme, toutes œuvres de dimensions restreintes, prennent la place des genres anciens. Voilà pourquoi Théocrite n'écrivit que des mimes et non des comédies. C'est pour la même raison qu'il composa, non pas des épopées, mais des récits épiques d'une courte étendue. On peut croire que dans la polémique qui s'engagea entre Callimaque et Apollonios de Rhodes, il fut du côté de Callimaque qui proscrivait le « long poème continu ». Lui n'a fait que des épopées en miniature ou des épopées fragmentées. Il nous a laissé dans ce genre cinq poèmes : *Hylas*, les *Dioscures*, *Héraclès enfant*, *Héraclès tueur du lion* et les *Bacchantes*. Ces poèmes ressemblent encore à ceux de Callimaque par un autre

endroit. L'épopée antique représentait des héros plus grands que nature et des exploits qui tenaient du prodige. Théocrite, comme Callimaque, ôte aux héros leur grandeur surhumaine et les rend très voisins de nous; au lieu de laisser à leurs exploits leur caractère merveilleux, il les explique et les rapproche des prouesses à la portée de simples mortels. A la grandeur il substitue la grâce et l'esprit. De plus, sans respect pour la distinction des genres, il traite l'épopée à la manière d'une élégie, comme il a fait dans la gracieuse pièce d'*Hylas* enlevé par les Nymphes, ou à la façon du mime, comme il a fait dans les *Dioscures* et dans les deux *Héraclès*. Il y mêle même la poésie bucolique dans le début des *Dioscures*. La pièce, ainsi variée, n'en est que plus intéressante. Au tableau grandiose de la tempête maîtrisée par les Dioscures, à la description charmante de la source qu'ils rencontrent dans la forêt, succède un entretien entre Pollux et Amycos, roi des Bébryces, qui est un véritable mime, où la brutalité insultante du roi fait contraste avec l'ironique courtoisie du demi-dieu. Puis vient le combat, traité comme le compte rendu d'une lutte de boxeurs célèbres. La deuxième partie, la lutte de Castor et de Lyncée, sans être aussi originale, est encore fort intéressante.

Rien de plus suave que le début d'*Héraclès enfant* : la tendresse d'Alcmène endormant ses deux enfants y est exprimée avec une grâce exquise. « Dormez, mes petits, d'un doux sommeil qu'un doux réveil suivra; dormez, mes âmes, mes bessons, enfants pleins de santé. Heureux, endormez-vous; heureux, revoyez l'aurore. » Quelle grâce naturelle aussi dans le réveil d'Alcmène ! « Lève-toi, Amphitryon; car pour moi, la peur me paralyse. Lève-toi, sans attacher tes sandales à tes pieds. N'entends-tu pas le plus jeune des enfants, comme il crie? Ne vois-tu pas... que les murs sont illuminés?... Il y a pour moi quelque chose d'extraordinaire dans la maison, il y a quelque chose, cher époux. » C'est un joli tableau que celui de la maison qui s'éveille à l'appel

d'Amphitryon et de la joie enfantine d'Héraclès qui dépose aux pieds de son père les serpents morts. Mais ici encore la grandeur a cédé la place à la grâce. Si l'on compare le récit de Théocrite à celui de Pindare (1^e *Néméenne*) dont il s'est inspiré, on voit qu'en dépit de cette lumière miraculeuse qui éclaire la maison, Héraclès est dépouillé du prestige surnaturel et de la grandeur héroïque que Pindare lui avait donnés. Mais après tout, la grâce, poussée à ce point de perfection, ne vaut-elle pas la grandeur?

Le plus beau de ces récits épiques est à mon sens *Hercule tueur du lion*. C'est une sorte de triptyque où sont juxtaposés trois fragments d'épopée. Le premier représente l'arrivée d'Héraclès chez Augias; il s'entretient avec un intendant qui le renseigne sur les troupeaux du roi. Le deuxième est la revue des troupeaux innombrables d'Augias; le poète en fait une description grandiose. Mais, tandis que les taureaux défilent, le plus fort, voyant une peau de lion sur l'épaule d'Héraclès, se précipite sur lui; le héros le saisit par la corne et le repousse en arrière en appuyant sur lui du poids de son épaule. « Tendu autour des nerfs, le muscle se dressa tout droit en haut de son bras. » On voit à ce détail quel relief le poète sait donner à ses descriptions. Il rivalise avec le sculpteur, et il s'inspire certainement des chefs-d'œuvre de la plastique contemporaine. Ce passage n'en est pas la seule preuve; nous en avons une autre dans les *Dioscures* où le roi des Bébryces est ainsi dépeint : « Sa poitrine monstrueuse et son large dos se bombaient en une masse de chair dure comme le fer : on eût dit un colosse travaillé au marteau »; et une plus décisive encore dans la minutieuse description du vase offert à Thyrsis dans la première idylle. Enfin nous en trouvons encore une dans les attitudes d'Héraclès, quand il lutte avec le lion de Némée. Le récit de cette lutte forme la troisième partie du poème. Il est fort beau, mais comme les autres, il est ramené dans les limites de la vraisemblance humaine et dépouillé de son caractère

miraculeux. Phyleus, le fils d'Augias, qui se fait conter par Héraclès la mort du lion, ne croit pas au surnaturel. Héraclès lui-même n'a pas l'air d'y croire beaucoup. Il dit bien que la peau du lion était impénétrable; mais il ne voit là rien d'extraordinaire, et il raconte sa lutte avec tout le détail des précautions qu'il a prises pour éviter les griffes et les dents de son adversaire, tout comme Gérard, le tueur de lions, l'aurait fait s'il eût été armé d'une massue, au lieu d'un fusil. Mais cette façon de conter n'est pas moins intéressante que celle de la vieille épopée; la précision des détails y remplace avantageusement le miracle, et le style merveilleusement plastique de l'écrivain nous fait voir les choses, comme si elles étaient sous nos yeux.

Théocrite a été aussi un poète de cour. A ce titre, il a écrit deux hymnes, sans compter l'hymne à Bérénice, dont nous n'avons qu'un court fragment. Le premier de ces hymnes, les *Charites*, s'adressait à Hiéron, le deuxième à Ptolémée. Ce dernier est un éloge en règle de la famille et de la puissance de Ptolémée; c'est un poème officiel, compassé, qui n'ajoute rien à la gloire de l'auteur. L'autre est plus intéressant. Le poète s'y présente, il est vrai, comme un solliciteur, mais il promet en retour la gloire dont les favoris des Muses sont les dispensateurs, et s'il flatte Hiéron, c'est moins pour ce qu'il a fait que pour ce qu'on attend de lui : la délivrance de la Sicile opprimée par les Carthaginois et le rétablissement de la paix et de la prospérité.

L'*Epithalame d'Hélène*, où Théocrite s'est inspiré de Sappho, est un aimable poème, plein d'humour et de grâce. Plus exquise encore est la *Quenouille*, épître adressée à Theugénis, la femme du médecin Nikias de Milet. L'urbanité et la galanterie délicate et discrète font de cette pièce un des bijoux les plus précieux qu'ait ciselés Théocrite.

Il nous reste à dire un mot des épigrammes¹. Sur

1. Il faut entendre ce mot au sens de *inscription* ou *petite pièce de vers* sans aucune intention satirique.

vingt-cinq que nous possédons, les deux tiers sont contestés. Le caractère de ces petites pièces est une brièveté ingénieuse dont l'épigramme d'Hipponax offre le modèle : « Ci-gît le poète Hipponax. Si tu es méchant, n'approche pas de son tombeau; mais si tu es homme de bien et né de parents vertueux, tu peux t'y asseoir hardiment et même y dormir, si bon te semble¹. »

Le dialecte dans lequel Théocrite a composé ses poèmes est le dialecte dorien. Quelquefois cependant il a été infidèle au dialecte de son pays, et il a écrit deux morceaux d'un caractère épique en ionien et deux chansons d'amour en éolien, à l'imitation des poètes de Lesbos. Mais le dialecte est chose accessoire : ce qui fait le prix du style de Théocrite, c'est le choix des mots et la facture de la phrase. Son vocabulaire est à la fois coloré et plastique; ses images neuves, imprévues, appropriées aux personnages et aux sujets. Il ne craint jamais le mot propre, et n'a pas de vains scrupules de noblesse, ni de fausse élégance. Sa phrase est souple et agile. Dans le dialogue, elle est étonnamment libre et coupée: il use alors de l'hexamètre avec une liberté extrême; il le coupe en tronçons et le brise pour l'accommoder à tous les effets qu'il veut en tirer. C'est un incomparable artiste de style.

Avec une nature si riche et des dons si divers, il représente supérieurement l'époque alexandrine. Mais c'est surtout par la poésie bucolique que son influence a été profonde, et c'est par là qu'elle dure encore. Une grande et noble lignée sort de lui, qui va des Alexandrins Moschos et Bion à Virgile, de Virgile aux Italiens du xvi^e et du xvii^e siècles, à l'Allemand Gessner, aux Français Segrais, André Chénier, et incidemment Musset et Lecomte de Lisle dans ses *Poèmes antiques*. Cependant entre tous ces poètes Théocrite reste le plus grand, non seulement parce qu'il a été le premier, mais encore parce

qu'il a su dans la vraie mesure unir l'idéal et la réalité, l'enthousiasme lyrique à la faculté de faire vivre des personnages dramatiques, la grâce à la force, le pittoresque au naturel, et qu'il a été un maître parfait dans l'art du style et de la versification.

Théocrite est toujours beaucoup lu : il a été beaucoup traduit. Sans remonter au delà de l'élégante traduction Rénier, on peut citer les traductions de Lecomte de Lisle, J. Girard, Barbier, M. Paul Desjardins (la plus originale de toutes), Personneaux et la traduction remarquablement exacte des Bucoliques grecs (Théocrite, Moschos, Bion) qui accompagne l'édition critique que M. Legrand a donnée à la Société des Belles Lettres (G. Budé). C'est sur le texte de M. Legrand que j'ai fait ma traduction; mais j'ai recouru aussi aux éditions allemandes de l'ingénieur Ahrens, de Fritsche-Hiller, de Stiegler, de Wilamowitz (Oxford) et à l'édition anglaise de Cholmeley, et je n'ai pas toujours suivi M. Legrand dans le choix de ses leçons : j'ai parfois repris dans son appareil critique des leçons qu'il a abandonnées; j'ai adopté certaines de ses conjectures, j'en ai rejeté beaucoup d'autres. Je n'ai pas, comme lui, séparé les œuvres authentiques des œuvres contestées, et j'ai gardé l'ordre traditionnel, d'autant plus que le départ des unes et des autres n'est pas une question réglée.

Je n'ai pas cru devoir comme lui traduire en vers libres les passages lyriques. Je sais que c'est un usage en honneur aujourd'hui; mais je ne l'ai point adopté, d'abord parce que le vers libre n'est pas un vers, et que la plupart des lecteurs ne s'aperçoivent même pas de la mesure; ensuite parce que, si souple que soit le traducteur, la contrainte du vers l'empêche d'être parfaitement exact, ce qui est le premier mérite d'une traduction. Je n'approuve pas davantage la méthode universitaire qui consiste à suivre toujours l'ordre du texte. Quand cet ordre est contraire à la construction ordinaire et qu'il vise à produire un effet particulier, il

1. Pour ajouter le sel de l'épigramme, il faut savoir qu'Hipponax fut un poète satirique redouté.

faut, si on le peut, en reproduire quelque chose et rendre ainsi l'effet cherché. Mais quand une phrase grecque ou latine est construite suivant l'ordre habituel à ces langues, il faut la traduire dans l'ordre habituel au français, et se garder de substituer l'ordre grec ou latin à l'ordre français. Faire autrement, c'est trahir son auteur et lui prêter des intentions qu'il n'a pas eues, des effets qu'il n'a pas voulus. J'ai donc rejeté les inversions forcées qui rendent parfois si pénibles et si rebutantes les traductions actuelles, et je n'ai suivi l'ordre du texte que quand le poète a cherché par la place des mots un effet particulier, ce qui est d'ailleurs souvent le cas chez Théocrite. Partout ailleurs j'ai suivi la construction en usage en français. Ce n'est pas pour les savants qu'on fait des traductions : ils n'ont qu'à lire le texte original ; c'est pour le grand public qui se moque bien de savoir si le régime est avant ou après le verbe. Il demande seulement qu'on lui rende le sens de l'original en bon français. Je n'y ai peut-être pas toujours réussi : j'ai du moins essayé de le faire.

THÉOCRITE

IDYLLE I'

Thyrsis ou le chant

THYRSIS

Suave est le murmure que module le pin que tu vois là, chevrier, près des sources, et suave aussi le chant de ta syrinx. Après Pan, tu emporteras le second prix. S'il prend un bouc cornu, tu recevras une chèvre. S'il obtient une chèvre pour récompense, à toi revient la chevrette, et la chair de la chevrette est délectable jusqu'au jour où on la traite.

LE CHEVRIER

Plus agréable est ton chant, ô berger, que le bruit de cette eau qui tombe goutte à goutte du haut du rocher. Si les Muses emmènent la jeune brebis comme présent, tu prendras, toi, pour prix l'agneau qu'on vient de mettre au parc ; et, s'il leur plaît de prendre un agneau, toi, tu emmèneras alors la brebis.

THYRSIS

Veux-tu, au nom des Nymphes, veux-tu, chevrier, t'asseoir ici sur ce tertre incliné, parmi les tamaris, et jouer de la syrinx ? Moi cependant je ferai paître tes chèvres.

LE CHEVRIER

Il n'est pas permis, berger, il n'est pas permis aux hommes que nous sommes de jouer de la syrinx à l'heure

de midi. Nous craignons Pan; car c'est le moment où, fatigué de la chasse, il se repose. Or il est irascible, et toujours une bile amère lui gonfle les narines. Mais toi, Thyrsis, qui chantes les malheurs de Daphnis et qui as dépassé tous les autres dans le chant bucolique, viens ici; asseyons-nous au pied de cet ormeau, en face de Priape et des Nymphes des sources, où tu vois ce siège champêtre et ces chênes. Si tu chantes comme tu le fis, quand tu concourus avec le libyen Chromis, je te donnerai une chèvre, mère de deux jumeaux, qu'on peut traire jusqu'à trois fois, et, bien qu'elle ait deux chevreaux, on lui tire encore jusqu'à deux jattes de lait. J'y ajouterai une coupe ³ profonde en bois de lierre, enduite d'une cire odorante, à deux oreilles, toute neuve et qui sent encore le ciseau. En haut, le long du bord, s'enroule un lierre, un lierre entremêlé d'hélichryse, et la guirlande dont il entoure la coupe ³ est fière de son fruit safrané. A l'intérieur ⁴ est représentée une femme, divin chef-d'œuvre, parée d'un voile et d'un bandeau. Près d'elle, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, deux hommes à la belle chevelure se prennent de paroles à tour de rôle; mais leur querelle ne la touche pas, et tantôt c'est l'un qu'elle regarde en souriant, tantôt c'est à l'autre qu'elle prête attention. Mais eux, les yeux gonflés par un long amour, se donnent une peine inutile. A côté de cette scène, une autre figure un vieux pêcheur et un âpre rocher sur lequel il traîne à la hâte un grand filet qu'il veut lancer, le pauvre vieux, et il a l'air de peiner fortement. On dirait qu'il déploie à pêcher toute la force de ses membres, tellement toutes les veines de son cou sont gonflées. Il est tout grisonnant pourtant; mais sa vigueur est digne de la jeunesse. Tout près du vieillard usé par la mer est une vigne merveilleusement chargée de grappes rougissantes. Un petit garçon la garde, assis sur un mur de pierres sèches. On voit autour de lui deux renards; l'un rôde dans les rangées de ceps et pille les raisins mûrs; l'autre, ourdissant toutes ses ruses contre la besace, laisse voir qu'il ne lâchera pas l'enfant avant d'avoir escamoté

son déjeuner. Lui cependant tresse un beau piège à sauterelles avec des tiges d'asphodèle qu'il ajuste avec des joncs, et il se soucie bien moins de sa besace et des plants de vigne qu'il ne prend plaisir à tresser son ouvrage. Tout autour de la coupe se déploie une acanthe flexible. C'est un chef-d'œuvre éolien ⁵, une merveille à te frapper d'étonnement. Pour prix de cette coupe j'ai donné à un batelier de Calydon ⁶ une chèvre et un gros fromage de lait blanc. Elle n'a pas encore touché ma lèvre, elle est restée intacte et pure. Je t'en ferai cadeau bien volontiers, si tu veux me faire l'amitié de chanter l'hymne délicieux; et je ne me moque pas de toi. Allons! viens, ami; car tu ne veux pas, je pense, garder ton chant pour Hadès qui fait tout oublier.

THYRSIS

Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.

Je suis Thyrsis de l'Etna, et la voix de Thyrsis est agréable à entendre. Où étiez-vous donc, quand Daphnis se consumait, où étiez-vous donc, Nymphes? Étiez-vous dans les belles vallées du Pénée ⁷ ou dans le Pinde ⁸? car vous ne fréquentiez pas le grand courant du fleuve Anapos ⁹, ni le sommet de l'Etna, ni l'eau sacrée de l'Acis ¹⁰.

Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.

Sur lui les chacals, sur lui les loups hurlèrent de douleur, sur lui le lion même de la forêt gémit et pleura sa mort.

Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.

A ses pieds une foule de vaches, une foule de taureaux, une foule aussi de génisses et de veaux vinrent se lamenter.

Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.

Hermès vint tout le premier de la montagne et dit

« Daphnis, qui te ronge le cœur? De qui, ami, es-tu si amoureux? »

Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.

Puis vinrent les bouviers, puis les bergers et les chevriers vinrent. Tous lui demandèrent de quel mal il souffrait. Puis vint Priape qui dit : « Malheureux Daphnis, pourquoi te consumes-tu, tandis que la jeune fille court à toutes les sources, dans tous les bocages,

Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.

à ta recherche? Ah! tu es trop malheureux et trop maladroit en amour. On te disait bouvier, mais à présent tu ressembles à un chevrier. Quand le chevrier voit comment les chèvres sont saillies, ses yeux se sèchent, parce qu'il n'est pas né bouc lui aussi.

Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.

Toi aussi, quand tu vois comment rient les jeunes filles, tes yeux se sèchent, parce que tu ne dances pas avec elles. » Le bouvier ne leur répondit rien; il épuisait son amour amer; il l'épuisa jusqu'au terme de sa destinée.

Commencez, Muses, commencez de nouveau un chant bucolique.

Voici que Cypris, elle aussi, vint, gracieuse et riante; mais elle renfermait son rire et affectait une lourde colère. Elle lui dit : « Tu te vantais, n'est-ce pas, Daphnis, de faire plier Éros; or n'est-ce pas toi qui plies sous le terrible Éros? »

Commencez, Muses, commencez de nouveau un chant bucolique.

Daphnis alors lui répondit : « Insupportable Cypris, Cypris détestée, Cypris odieuse aux mortels, tu te flattes que le soleil est à jamais couché pour nous. Eh bien, Daphnis, même dans l'Hadès, sera pour Éros un objet d'amer chagrin. »

Commencez, Muses, commencez de nouveau un chant bucolique.

Va sur l'Ida, va trouver Anchise, là où l'on dit que le bouvier avec Cypris ¹¹... Il y a là des chênes et du souchet et les abeilles y bourdonnent agréablement près des ruches.

Commencez, Muses, commencez de nouveau un chant bucolique.

[Là est aussi le bel Adonis ¹²; car il fait aussi paître des moutons, frappe les lièvres de ses traits et poursuit toute espèce de bêtes sauvages.]

Commencez, Muses, commencez de nouveau un chant bucolique.

Va de nouveau affronter de près Diomède ¹³ et dis-lui : « J'ai vaincu le bouvier Daphnis; alors, lutte avec moi. »

Commencez, Muses, commencez de nouveau un chant bucolique.

Loups, chacals, ours qui habitez dans les cavernes des montagnes, adieu. Vous ne verrez plus le bouvier Daphnis dans la forêt; vous ne le verrez plus dans les chênaies ni dans les bocages. Adieu, Aréthuse ¹⁴, et vous, fleuves, qui versez vos belles eaux dans le Thymbris ¹⁵.

Commencez, Muses, commencez de nouveau un chant bucolique.

Celui que vous voyez ici est ce fameux Daphnis qui paissait les vaches en ces lieux, Daphnis qui menait boire en ces lieux les taureaux et les veaux.

Commencez, Muses, commencez de nouveau un chant bucolique.

O Pan, ô Pan, que tu sois sur les grandes cimes du Lycée ¹⁶, ou que tu parcoures le grand Ménœle ¹⁷, viens dans l'île de Sicile, quitte le tombeau d'Héliké ¹⁸ et le tertre escarpé du petit-fils de Lycaon ¹⁹, objet d'admiration même pour les immortels.

Cessez, Muses, allons, cessez le chant bucolique.

Viens, roi, et emporte ma belle syrinx dont la cire compacte exhale une odeur de miel, et qui glisse le long des lèvres; car pour moi, l'amour m'entraîne à présent chez Hadès,

Cessez, Muses, allons, cessez le chant bucolique.

Et maintenant, ronces, portez des violettes, portez-en, buissons d'épines; que le beau narcisse fleurisse sur les genévriers. Que tout soit interverti, puisque Daphnis meurt; que le pin porte des poires, que le cerf déchire les chiens et que les hiboux des montagnes disputent le prix du chant aux rossignols. »

Cessez, Muses, allons, cessez le chant bucolique.

Quand il eut prononcé ces paroles, il s'arrêta. Aphrodite voulut le relever; mais tous les fils manquaient, coupés par les Moires. Daphnis descendit dans le fleuve des enfers, et le tourbillon engloutit celui que les Muses aimaient, celui qui ne déplaisait pas aux Nymphes.

Cessez, Muses, allons, cessez le chant bucolique.

Et toi, donne la chèvre et la coupe, que je traie de quoi faire une libation aux Muses. Salut mille fois, Muses, salut. Je vous chanterai une autre fois un chant plus doux encore.

LE CHEVRIER

Puisse ton aimable bouche être pleine de miel, pleine de rayons! puisses-tu savourer les figues exquis de l'Aigilos ²⁰! car tu chantes mieux que la cigale. Voici la coupe. Vois, ami, comme elle sent bon. Tu croirais qu'elle a été lavée dans les fontaines des Heures. Viens ici, Kissaita, et toi, trais-la. Vous, mes chèvres, cessez de bondir, de peur que le bouc ne monte sur vous.

IDYLLE II ²¹

Les Magiciennes

Où sont mes lauriers? Apporte-les, Thestylis. Où sont les philtres? Couronne le chaudron avec la laine écarlate d'une brebis, afin que j'enchaîne celui qui cause ma peine, l'homme que j'aime. Voilà douze jours que le misérable n'est pas venu, qu'il ne s'est pas informé si nous sommes morte ou vivante, et qu'il n'a pas frappé à ma porte, le bourreau. Sans aucun doute Éros et Aphrodite ont emporté ailleurs son esprit volage. J'irai demain à la palestra de Timagétos, pour le voir, et je lui reprocherai sa conduite. Aujourd'hui je veux l'enchaîner par des enchantements. Allons, Séléne, brille d'un bel éclat; car c'est à toi que je veux adresser mes incantations à voix basse, à toi, déesse, et à la souterraine Hécate ²², qui fait trembler même les chiens, quand elle va le long des tombes et parmi le sang noir. Salut, terrible Hécate, assiste-nous jusqu'au bout et fais que nos enchantements ne le cèdent en rien à ceux de Circé ²³, de Médée ²⁴ et de la blonde Périclète ²⁵.

Torcol ²⁶, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

C'est la farine d'abord que le feu consume. Allons, saupoudres-en le feu, Thestylis. Malheureuse, où ton esprit s'est-il envolé? Est-ce que, par hasard, toi aussi, scélérate, tu te ris de moi? Répands la farine, et dis en même temps : « Je répands les os de Delphis. »

Torcol, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

Delphis m'a jetée dans le chagrin. Moi je brûle ce laurier à l'intention de Delphis; et comme ce laurier,

en prenant feu, crépite avec fracas, comme il s'est brusquement allumé sans laisser de cendre visible, qu'ainsi la flamme réduise en poussière les os de Delphis !

Torcol, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

Comme moi je fais fondre cette cire avec l'aide de la déesse, ainsi puisse fondre d'amour à l'instant le myn-dien ²⁷ Delphis ! Et de même que tourne cette roue d'airain sous l'impulsion d'Aphrodite, qu'ainsi cet homme tournoie devant ma porte !

Torcol, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

Maintenant je vais brûler le son. Toi, Artémis, tu pourrais ébranler même les portes d'acier de l'Hadès et tout ce qu'il y a de plus dur au monde... Thestylis, les chiens nous avertissent et hurlent par la ville. La déesse est dans les carrefours ; vite, fais retentir l'airain.

Torcol, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

Voici que la mer se tait, que se taisent les vents ; mais mon chagrin ne se tait pas dans mon cœur. Je brûle tout entière pour cet homme qui, hélas ! au lieu d'une épouse a fait de moi une misérable fille perdue.

Torcol, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

Par trois fois je fais une libation, et par trois fois, vénérable déesse, je formule ce souhait : « Que ce soit une femme, que ce soit un homme qui partage son lit, qu'il l'oublie aussi complètement que jadis Thésée oublia, dit-on, dans Dia ²⁸ Ariadne aux belles tresses ! »

Torcol, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

Il y a une plante qui croît en Arcadie, l'hippomane ²⁹. Pour elle, toutes les pouliches, toutes les cavales rapides courent furieuses à travers les montagnes. Puissé-je ainsi voir Delphis ; puisse-t-il, comme un homme en folie, accourir vers ma maison au sortir de la brillante palestres !

Torcol, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

Voici une frange de son manteau que Delphis a perdue. Maintenant je l'effile et la jette dans le feu dévorant. Hélas ! impitoyable Éros, pourquoi, attaché à moi comme une sangsue des marais, as-tu sucé tout le sang noir de mon corps ?

Torcol, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

Je veux broyer une salamandre et lui porter demain un mauvais breuvage. Mais pour le moment, Thestylis, prends ces herbes et vas en frotter le haut du jambage de sa porte, tant qu'il fait encore nuit ; [mon cœur y est attaché, mais lui ne se soucie plus de moi ³⁰] et dis en crachant dessus : « Je pétris les os de Delphis. »

Torcol, attire vers ma demeure cet homme qui est à moi.

A présent que je suis seule, où remonterai-je pour pleurer mon amour ? Par où commencer ? qui m'apporta cette calamité ? La fille d'Euboulos, Anaxo, vint chez nous porter la corbeille ³¹ au bois sacré d'Artémis ; il y avait ce jour-là dans la procession un grand nombre de bêtes sauvages qui défilaient à ses côtés, et parmi eux une lionne.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

Thrassa, la nourrice de Teucharidas, ma feue voisine, me pria et me supplia d'aller voir la procession, et moi, infortunée, je l'accompagnai, vêtue d'une belle robe traînante de byssus, sur laquelle j'avais jeté la mante de Cléarista.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

J'étais déjà à mi-chemin, à la hauteur de la villa de Lycon, quand j'aperçus, faisant route ensemble, Delphis et Eudamippe. Leur barbe était plus blonde que l'héli-chryse, et leur poitrine beaucoup plus brillante que toi-même, Séléné ; car ils venaient de quitter les nobles travaux du gymnase.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

Je le vis, je devins folle, je fus frappée au cœur, infortunée. Mes belles couleurs se fondirent, je ne prêtai

plus attention à la cérémonie; comment je revins à la maison, je ne le sais pas; mais, secouée par une fièvre desséchante, je restai étendue dans mon lit dix jours et dix nuits.

Écoute d'où vint mon amour, auguste Séléné.

Et mon teint prenait par moments la couleur du thapsus³²; mes cheveux tombaient tous de ma tête, il ne me restait plus que les os et la peau. Et à quelle porte n'ai-je point frappé; quelle vieille enchantresse n'a pas reçu ma visite? Mais rien n'allégeait mon mal, et le temps passait, fuyait.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

Alors j'appris la vérité à mon esclave. « Allons, Thes-tylis, trouve un remède à mon terrible mal. Le Myndien, hélas! me possède tout entière; mais va, observe les abords de la palestres de Timagétos : c'est là qu'il fréquente, c'est là qu'il se plaît à passer le temps.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

Quand tu le verras seul, fais-lui doucement signe et dis : « Simaïtha te demande », puis conduis-le par ici. Voilà ce que je lui dis. Elle partit et amena chez moi Delphis à la peau brillante. Pour moi, je ne l'eus pas plus tôt vu franchir d'un pied léger le seuil de ma porte,

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné, que je deviens tout entière plus froide que la neige; sur mon front la sueur affluait pareille à l'humide rosée. Je ne pouvais articuler un mot, ni même balbutier comme les enfants qui dans leur sommeil appellent leur mère chérie, et, des pieds à la tête, mon beau corps se figea comme une poupée de cire.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

Quand il m'eut regardé, cet homme insensible, il baissa les yeux vers la terre, s'assit sur mon lit, après quoi il me dit : « Vraiment, Simaïtha, tu m'as tout juste devancé autant que l'autre jour j'ai devancé à la course le charmant Philinos : tu m'as appelé sous ton toit au moment où j'allais m'y présenter.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

Car, j'en atteste le doux Éros, je serais venu moi-même avec deux ou trois amis, dès la tombée de la nuit, portant soigneusement dans les plis de mon manteau les pommes de Dionysos³³, et sur la tête une couronne de peuplier blanc, arbre consacré à Héraclès³⁴, toute entrelacée de bandelettes de pourpre.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

Et si vous m'aviez accueilli, c'eût été parfait; car je passe pour agile et beau entre tous les jeunes gens, et je me serais endormi content, si seulement j'avais baisé ta belle bouche. Mais si vous m'aviez repoussé et fermé la porte au verrou, à coup sûr les haches et les torches se seraient ouvert un chemin jusqu'à vous.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

Mais à présent je déclare que je dois d'abord de la reconnaissance à Cypris; après Cypris, c'est toi, la seconde, qui m'as tiré du feu, ô femme, en m'appelant sous ton toit, quand j'étais déjà à demi consumé; car Éros allume un feu plus brûlant qu'Héphaïstos de Lipara³⁵.

Écoute d'où est venu mon amour, auguste Séléné.

Par les funestes égarements qu'il inspire, il chasse la vierge de sa chambre, et la jeune épousée du lit encore chaud de son mari. » Telles furent ses paroles. Et moi, crédule, je lui pris la main et le fis coucher sur le lit moelleux. Bientôt, l'un contre l'autre, nos corps s'échauffèrent, nos visages s'enflammèrent et nous chuchotâmes doucement. Enfin, pour ne pas te fatiguer de longs discours, chère Séléné, le grand acte s'accomplit et nous en vîmes tous deux à ce que nous désirions.

Et depuis, jusqu'à hier, il n'a eu aucun reproche à me faire, ni moi à lui. Mais aujourd'hui voici que la mère de Philista, notre joueuse de flûte, et de Mélïxo, est venue me trouver à l'heure où montaient vers le ciel les chevaux qui emportent de l'Océan l'Aurore aux bras de rose. Parmi beaucoup d'autres choses elle m'a dit que certainement Delphis est amoureux; si c'est une femme ou un homme qu'il désire cette fois, elle a dit qu'elle ne le savait pas au juste; mais ce qu'elle

savait, c'est qu'il se faisait toujours verser du vin pur pour boire à ses amours, et qu'à la fin il était parti précipitamment, disant qu'il allait couvrir de couronnes la maison où il aimait. Voilà ce que m'a dit l'étrangère, et c'est la vérité; car auparavant il venait me voir deux ou trois fois et il déposait souvent chez moi sa fiole ⁸⁶ dorique. Tandis qu'à présent... Il y a douze jours que je ne l'ai même pas vu. N'est-ce pas qu'il a quelque autre fantaisie et qu'il m'a oubliée ? Maintenant je vais l'enchaîner par mes philtres; mais s'il continue à me causer du chagrin, il ira, j'en jure par les Moires, frapper à la porte d'Hadès, tant sont funestes, j'ose le dire, les poisons que je garde pour lui dans un coffret et que j'ai appris à connaître, ô maîtresse, d'un hôte assyrien.

Mais reçois mon salut et tourne tes chevaux vers l'Océan, déesse auguste. Pour moi je supporterai ma peine comme je l'ai fait jusqu'ici. Adieu, Séléné, au teint brillant; adieu, vous, autres astres qui faites cor-tège au char de la Nuit paisible.

IDYLLE III ³⁷

L'aubade

Je vais chanter pour Amaryllis, tandis que mes chèvres paissent dans la montagne sous la conduite de Tityre. Tityre, ami cher à mon cœur, fais paître mes chèvres; mène-les à la fontaine, Tityre, et prends garde au mâle, au bouc jaune de Libye : il pourrait te cosser.

Charmente Amaryllis, pourquoi ne penches-tu plus la tête hors de cette grotte pour m'appeler, moi, ton petit amour. Serait-ce que tu m'as pris en aversion ?

Te semble-t-il, à me voir de près, ô jeune fille, que j'ai le nez camard et le menton pointu ? Tu feras si bien que je me pendrai.

Tiens, voilà dix pommes que je t'apporte. Je les ai cueillies où tu m'as dit de les cueillir; demain je t'en apporterai d'autres.

Vois la peine qui me déchire le cœur. Que ne suis-je l'abeille bourdonnante pour pénétrer dans ta grotte, en me glissant à travers le lierre et la fougère qui te cachent !

Maintenant je connais Éros : c'est un dieu redoutable. Sans doute, il a sucé la mamelle d'une lionne, et sa mère l'a nourri dans les forêts, ce dieu qui me consume et me blesse jusqu'aux os.

O toi, dont le regard est si beau et les yeux si luisants ⁸⁸, jeune fille aux noirs sourcils, serre ton chevrier contre ton cœur, afin que je te donne un baiser. Il y a, même dans de vains baisers, une douceur délicieuse.

Tu feras tant que je vais sans plus tarder effeuiller et mettre en menus morceaux la couronne de lierre que je garde pour toi, chère Amaryllis, et que j'ai entrelacée de boutons de rose et d'ache parfumée.

Hélas ! que faire, malheureux ? que faire ? Tu ne m'écoutes pas.

Je vais ôter ma casaque et sauter dans les flots à l'endroit où Olpis, le pêcheur, guette les thons ; et si je meurs, ce sera du moins un plaisir que je t'aurai donné.

J'ai su mon malheur l'autre jour. Je me demandais si tu m'aimes. Or la feuille du pavot n'a pas laissé d'empreinte et s'est simplement flétrie sur la peau tendre de mon bras ³⁹.

Elle m'a dit la vérité aussi, la vieille devineresse au crible ⁴⁰, qui ramassait des herbes l'autre jour, Parai-batis. Elle a dit que je t'appartiens tout entier, mais que tu n'as de moi nul souci.

Pourtant je te garde une chèvre blanche, mère de deux jumeaux. La fille de Memnon, Erithakis, la brune, me la demande ; je la lui donnerai, puisque tu fais la coquette avec moi.

Voilà mon œil droit qui tressaille. Vais-je donc la voir, elle ? Je vais chanter, appuyé ici contre ce pin. Peut-être me regardera-t-elle ; car, après tout, elle n'est pas d'acier.

Lorsqu'Hippoménès ⁴¹ voulut épouser la jeune fille, il fournit la course avec des pommes dans ses mains. Atalante les vit, perdit l'esprit et s'abandonna à un profond amour.

Le devin Mélampus ⁴² mena le troupeau de bœufs de l'Othrys à Pylos, et elle se coucha dans les bras de Bias, la charmante mère de la prudente Alphésibée.

Et Adonis, qui paissait ses moutons dans les montagnes, n'inspira-t-il pas à la belle Cythérée une passion si furieuse que même mort elle le gardait encore sur son sein ?

Il est, selon moi, digne d'envie celui qui dort d'un sommeil sans réveil, Endymion ⁴³. J'envie aussi, femme chérie, le sort de Jason qui obtint des faveurs que vous ne connaîtrez pas, profanes.

La tête me fait mal ; mais toi, tu n'en as cure. Je ne chante plus. Je vais me laisser tomber et rester là couché, et les loups viendront m'y dévorer. Puisse ma mort être pour toi comme un doux miel qui descendrait dans ton gosier !

IDYLLE IV ⁴⁴

Les pâtres ou Battos et Corydon

BATTOS

Dis-moi Corydon, à qui ces vaches ? Est-ce à Philondas ?

CORYDON

Non, à Aigon : il me les a donné à paître.

BATTOS

Et tu les traites bien un peu toutes en cachette le soir ?

CORYDON

Non ; c'est le vieux ⁴⁵ qui met les veaux sous les mères, et il me surveille.

BATTOS

Mais lui, le vacher, on ne le voit plus. En quel endroit s'en est-il allé ?

CORYDON

Ne l'as-tu pas entendu dire ? Milon ⁴⁶ l'a emmené avec lui sur les bords de l'Alphée ⁴⁷.

BATTOS

Et quand cet homme-là a-t-il vu de ses yeux l'huile de la palestres ?

CORYDON

On dit que, pour la force et la vigueur, il est capable de lutter avec Héraclès.

BATTOS

Moi aussi, ma mère disait que j'étais meilleur que Pollux ⁴⁸.

CORYDON

Et il est parti d'ici avec une bêche et vingt moutons ⁴⁹.

BATTOS

Que Milon décide aussi les loups à devenir subitement enragés ⁵⁰ !

CORYDON

Ces génisses meuglent ici de regret de ne plus le voir.

BATTOS

Ah ! les malheureuses ! sur quel triste vacher elles sont tombées !

CORYDON

Ah ! oui, elles sont malheureuses, et elles ne veulent plus paître.

BATTOS

Voilà une génisse, là-bas, à laquelle il reste tout juste les os. Est-ce qu'elle se nourrit de gouttes de rosée, comme la cigale ?

CORYDON

Non, par Zeus ; mais tantôt je la mène paître sur l'Aisaros ⁵¹, et je lui donne une belle botte de fourrage tendre, tantôt elle s'ébat aux flancs du Latumnos ⁵² aux ombrages épais.

BATTOS

Bien maigre aussi, ce taureau rouge ! J'en souhaite un pareil aux gens du dème de Lampriadas ⁵³, quand ils feront un sacrifice à Héra ⁵⁴ ; car c'est un triste dème.

CORYDON

Et pourtant je le mène paître à Stomalimnon ⁵⁵, et dans les parages du Physcos ⁵⁶, et sur le Néaithos ⁵⁷, où

il ne pousse que de bonnes plantes : égyptre, conyze et mélisse parfumée.

BATTOS

Hélas ! hélas ! malheureux Aigon, tes vaches aussi s'en iront chez Hadès, maintenant que tu t'es mis en tête une méchante victoire, et la moisissure saupoudre la syrinx que tu as fabriquée jadis.

CORYDON

Sa syrinx ? Non certes, non, par les Nymphes ! Car en partant pour Pise ⁵⁸, il me l'a laissée en présent et je ne suis pas le premier venu, comme chanteur. Je sais attaquer les airs de Glaucé ⁵⁹, ceux de Pyrrhos ⁶⁰, je sais chanter Crotone : « Belle ville, et Zacynthe ⁶¹... » Je chante aussi le cap oriental, le Lacinion, où le pugiliste Aigon avala à lui seul quatre-vingts pains d'orge. C'est là aussi qu'il amena de la montagne le taureau qu'il avait saisi par le sabot et qu'il donna à Amaryllis, ce qui fit pousser les hauts cris aux femmes, tandis que le bouvier riait aux éclats.

BATTOS

O charmante Amaryllis, tu es la seule que nous n'oublions pas, même morte. Autant j'ai de tendresse pour mes chèvres, autant tu en as emportée dans la mort. Ah ! la dure destinée que celle qui m'est échue !

CORYDON

Il faut avoir du courage, cher Battos. Peut-être demain sera-t-il meilleur. L'espérance est aux vivants, il n'y a que les morts qui soient sans espoir. Tantôt le ciel est serein, tantôt il est pluvieux.

BATTOS

Du courage, j'en ai. Fais remonter les veaux : ils mangent les pousses de l'olivier, les misérables ! Pstt, le Blanchet !

CORYDON

Pstt, Kymaitha, remonte vers la colline. N'entends-tu pas? Je vais y aller, et, par Pan, cela finira mal tout à l'heure, si tu ne t'en vas pas de là. Allons! voilà qu'elle y revient. Ah! si j'avais ma houlette crochue pour te cogner dessus!

BATTOS

Regarde, Corydon, au nom de Zeus. C'est l'épine qui vient de me blesser ici, sous la cheville. Quelle épaisseur de chardons il y a ici! Que la génisse crève de male mort! C'est en la suivant des yeux que j'ai reçu le coup. Est-ce que tu la vois?

CORYDON

Oui, oui, je la tiens entre mes ongles. La voici même.

BATTOS

Quelle petite blessure pour dompter un homme de ma taille!

CORYDON

Quand tu viens à la montagne, ne marche pas pieds nus, Battos, car dans la montagne les nerpruns et les genêts épineux foisonnent.

BATTOS

Dis-moi, Corydon, le petit vieux serre-t-il toujours de près cette mignonne aux yeux noirs dont il était fêru jadis?

CORYDON

Toujours, mon pauvre ami, et moi-même l'autre jour je suis tombé sur eux et l'ai surpris près de l'étable au moment même où il était à l'œuvre.

BATTOS

Bon, paillard d'homme! Il est d'une race à lutter avec les jeunes Satyres et les Pans aux vilaines pattes.

IDYLLE V ⁶²

Chevrier et Berger

COMATAS

Mes chèvres, évitez ce berger sybaritain, ce Lacon : hier il a volé ma peau de chèvre.

LACON

Vite, écarter-vous de la fontaine; ici, agneaux. Ne voyez-vous pas celui qui l'autre jour a volé ma syrinx, ce Comatas?

COMATAS

Quelle syrinx? As-tu jamais, esclave de Sibyrtas, possédé une syrinx? Ne te suffit-il plus de siffloter avec Corydon dans un pipeau de paille?

LACON

Celle que Lycon m'a donnée, homme libre. Mais toi, quelle peau de chèvre Lacon t'a-t-il jamais dérobée? dis, Comatas. Eumaras, ton maître, n'en avait pas même une pour s'y coucher.

COMATAS

Celle que Crokylos m'a donnée, la peau tachetée, quand il sacrifia la chèvre aux Nymphes. Mais toi, mauvais cœur, tu séchais d'envie, et maintenant tu as fini par me mettre tout nu.

LACON

Non, j'en jure par Pan lui-même, dieu des rivages,

non, ce n'est pas Lacon, fils de Calaïthis, qui t'a dépouillé de ta casaque. Si je mens, l'ami, que je devienne fou furieux et me lance du haut de ce rocher-là dans le Crathis ⁶³ !

COMATAS

Non, mon bon, j'en jure par ces Nymphes des étangs (puissent-elles m'être propices et bienveillantes !) non, Comatas n'a pas volé sournoisement ta syrinx.

LACON

Si je te crois, que j'endure les tourments de Daphnis ! Cependant si tu veux engager un chevreau, enjeu qui n'est pas ruineux, eh bien, je chanterai contre toi jusqu'à ce que tu demandes merci.

COMATAS

Un jour un pourceau provoqua Athéna ⁶⁴. Tiens, je mets le chevreau. Mais de ton côté mets contre mon chevreau un agneau bien nourri.

LACON

Et comment, vieux renard, y aura-t-il égalité entre nos enjeux. Qui tondit jamais des poils au lieu de laine, et qui, ayant sous la main une chèvre mère pour la première fois, préfère traire une mauvaise chienne ?

COMATAS

Celui qui comme toi est sûr de vaincre son voisin, guêpe qui bourdonne en face d'une cigale. Mais puisque tu ne trouves pas le chevreau équivalent, tiens, voici le bouc. Commence la lutte.

LACON

Ne sois pas si pressé. Tu n'as pas le feu à tes trousses. Tu seras plus à l'aise pour chanter, si tu viens t'asseoir

ici sous l'olivier sauvage, à l'ombre de ces bosquets. Une eau fraîche s'y épanche ; le gazon y a poussé ; voici un lit d'herbe ; et les sauterelles babillent par ici.

COMATAS

Je ne suis aucunement pressé ; mais je suis révolté que tu oses me regarder les yeux dans les yeux, toi que j'ai instruit tout enfant. Voilà où aboutissent les bienfaits. Nourrissez donc des louveteaux, nourrissez des chiens, pour qu'ils vous dévorent.

LACON

Et quand donc, que je sache, ai-je appris ou entendu de toi quelque chose de beau, envieux et chétif avorton que tu es ?

COMATAS

Quand je te perçais les fesses et que tu geignais, tandis que ces chèvres-ci bêlaient et que le bouc les enfourchait.

LACON

Puisses-tu n'être pas enterré plus profondément que tu ne m'as percé, bossu ! Mais viens donc, viens ici, et tu chanteras pour la dernière fois.

COMATAS

Je n'irai point là-bas : il y a de mon côté des chênes, il y a du souchet ; ici les abeilles bourdonnent agréablement près des ruches ; ici il y a deux sources d'eau fraîche ; ici les oiseaux gazouillent dans le feuillage, l'ombre est bien autrement rafraîchissante que près de toi, et d'en haut le pin laisse tomber ses pommes.

LACON

Si tu viens ici, tu fouleras des peaux d'agneau et des toisons de laine plus moelleuses que le sommeil, tandis

que tes peaux de bouc sentent encore plus mauvais que toi. J'apporterai en l'honneur des Nymphes un grand cratère de lait blanc, et j'en apporterai un autre d'huile suave.

COMATAS

Et toi, si tu viens près de moi, tu fouleras la tendre fougère et le pouliot fleuri; tu t'assoiras sur des peaux de chèvre cent fois plus moelleuses que tes peaux d'agneau, et j'apporterai en l'honneur de Pan huit terrines de lait et huit vases pleins de miel en rayon.

LACON

Lutte avec moi de là-bas et de là-bas entonne le chant bucolique. Garde ta place avec tes chênes. Mais qui nous jugera? qui? Si seulement le bouvier Lycopas pouvait venir ici!

COMATAS

Je n'ai que faire de cet homme-là. Mais, si tu veux, nous hélerons celui-là, ce bûcheron qui ramasse des bruyères là-bas près de toi; c'est Morson.

LACON

Hélons.

COMATAS

Appelle-le, toi.

LACON

Hé! l'ami, viens par ici; écoute un peu. Nous disputons à qui est le plus habile dans le chant bucolique. Toi, cher Morson, ne me juge pas avec partialité, mais ne favorise pas non plus celui-ci.

COMATAS

Oui, par les Nymphes, Morson, mon ami, ne penche pas du côté de Comatas; mais n'aie pas de complaisance non plus pour celui-ci. Ce troupeau que voici appartient à Sibyras de Thuri; ⁶⁵, et tu vois, ami, les chèvres d'Eumaras de Sybaris.

LACON

Est-ce qu'on te demandait, par Zeus, si c'est à Sibyras ou à moi, coquin, qu'appartient ce troupeau? Quelle langue tu as!

COMATAS

Hé! l'honnête homme, moi je ne dis rien que de vrai, et je ne me vante jamais, tandis que, toi, tu as l'humeur par trop mordante.

LACON

Allons! si tu as quelque chose à dire, dis-le, et laisse le camarade retourner vivant à la ville. O Païan! Comatas n'était donc qu'un bavard!

COMATAS

Les Muses m'aiment beaucoup plus que le chantre Daphnis. Je leur ai l'autre jour sacrifié deux chevreaux.

LACON

Moi aussi, Apollon m'aime chèrement, et je nourris pour lui un beau bélier; car voici venir bientôt les Carneia ⁶⁶.

COMATAS

Sauf deux, je traite toutes mes chèvres, qui sont mères de deux jumeaux, et la jeune fille qui me regarde faire dit: « Pauvre homme, tu traites tout seul. »

LACON

Hé! hé! Lacon remplit de fromage près de vingt éclisses et caresse l'enfant imberbe sur un lit de fleurs.

COMATAS

Cléariste jette des pommes au chevrier qui passe avec ses chèvres et le siffle gentiment.

LACON

Et lorsque Cratidas aux joues lisses vient à moi, le berger, je suis fou d'amour; sur son cou flotte sa chevelure brillante.

COMATAS

Ni l'églantier ni l'anémone ne se comparent à la rose qui pousse dans les plates-bandes près des murs.

LACON

Non plus qu'aux glands les nêfles : les uns tiennent du chêne une écorce amère; les autres ont la douceur du miel.

COMATAS

Je vais donner tout de suite à la jeune fille une colombe que je prendrai, dans le genévrier; car c'est là qu'elle se pose.

LACON

Et moi je donnerai de ma main à Cratidas une toison moelleuse, pour qu'il s'en fasse un manteau, quand je tondrai la brebis noire.

COMATAS

Pstt ! écarterez-vous de l'olivier sauvage, mes chèvres. Venez brouter par ici au penchant de ce coteau, parmi les tamaris.

LACON

Voulez-vous bien laisser le chêne, toi, Conaros, et toi, Kynaitha. Venez pâturer par ici, au levant, où est Phalaros ⁶⁷.

COMATAS

J'ai une terrine de cyprès, j'ai un caractère, ouvrage de Praxitèle ⁶⁸ : je les garde à ma mignonne.

LACON

Et moi, j'ai un chien ami des troupeaux, qui étrangle les loups; je le donne à mon mignon pour chasser toutes les bêtes sauvages.

COMATAS

Sauterelles qui sautez par dessus ma clôture, ne faites pas de mal à mes vignes : elles sont mûres ⁶⁹.

LACON

Voyez, cigales, comme j'agace le chevrier; ainsi vous aussi, vous agacez les moissonneurs.

COMATAS

Je hais les renards à queue velue qui rôdent toujours le soir et grappillent dans les vignes de Micon.

LACON

Et moi, je hais les scarabées qui rongent les figes de Philondas, et puis s'envolent emportés par le vent.

COMATAS

Ne te souviens-tu pas du jour où je t'enclouai et où les dents serrées tu remuais les hanches de la belle façon, cramponné au chêne que voilà.

LACON

De cela, non, je ne me souviens pas; mais qu'Eumaras te garrotta là où tu es et t'étrilla selon les règles, cela je le sais.

COMATAS

Il y a quelqu'un qui est piqué, Morson. Ne t'en es-tu pas aperçu? Va tout de suite arracher des scilles ⁷⁰ au tombeau d'une vieille femme.

LACON

Moi aussi, Morson, j'agace quelqu'un et tu t'en aperçois. Va donc déterrer le cyclame sur les bords de l'Halès ⁷¹.

COMATAS

Que l'Himéra ⁷² laisse couler du lait au lieu d'eau, et toi, Crathis, empourpre-toi de vin, et que tes berles portent des fruits?

LACON

Que la Sybaritis ⁷³ roule pour moi du miel, et que la jeune fille y puise le matin dans sa cruche du miel au lieu d'eau.

COMATAS

Mes chèvres broutent le cytise et l'aigile, elles foulent le lentisque, et se couchent sous les arbousiers.

LACON

Pour mes brebis la mélisse offre une pâture abondante, et le ciste, pareil à la rose, fleurit pour elles à profusion.

COMATAS

Je n'aime pas Alcippe, parce que l'autre jour elle ne m'a pas baisé en me prenant par les oreilles, quand je lui ai donné la colombe.

LACON

Et moi, j'aime chèrement Eumède; car, quand je lui ai offert la syrinx, il m'a donné un fort joli baiser.

COMATAS

Il est défendu aux pies, Lacon, de lutter avec le rossignol et aux huppes avec les cygnes; mais toi, misérable, tu n'aimes que les querelles.

MORSON

J'ordonne au berger de s'arrêter. Quant à toi, Comatas, Morson t'adjudge l'agneau. Et quand tu l'auras sacrifié aux nymphes, envoie aussitôt à Morson un beau morceau de sa chair.

COMATAS

Oui, par Pan, je te l'enverrai. Gambadez à présent, tout le troupeau de mes jeunes boucs. Et moi, voyez de quel large rire je vais m'égayer aux dépens du berger Lacon, parce que j'ai enfin gagné l'agneau : vous me verrez bondir jusqu'au ciel. Ayez bon espoir, mes chèvres cornues; demain je vous baignerai toutes dans l'étang de Sybaris. Mais toi, le Blanchet, qui donnes si volontiers de la corne, je te rosserai, si tu montes sur une de mes chèvres, avant que j'aie sacrifié l'agneau aux Nymphes. Le voilà qui recommence. Mais je veux, si je ne te roue pas de coups, devenir Mélanthios ⁷⁴ au lieu de Comatas.

DAMOITAS

IDYLLE VI ⁷⁵

Les boucoliastes (Daphnis et Damoitas)

Damoitas et le bouvier Daphnis, Aratos ⁷⁶, avaient un jour réuni leurs troupeaux dans le même endroit. L'un n'avait qu'un duvet roux, l'autre était à demi barbu. Tous deux, assis près d'une source, en été, au milieu du jour, chantaient ainsi. Daphnis commença le premier, car c'est lui qui avait porté le défi.

DAPHNIS

Galatée jette des pommes à ton troupeau, Polyphème, et te traite de piètre amoureux et de vrai chevrier, et toi, pauvre, pauvre malheureux, tu n'as pas un regard pour elle, mais tu restes assis à jouer de doux airs sur ta syrinx. La revoici, — regarde, — elle vise le chien qui te suit et veille sur tes moutons. Celui-ci aboie en regardant vers la mer, et les belles vagues le reflètent, tandis qu'il court sur le rivage qui bruit doucement. Prends garde qu'il ne se jette aux jambes de la jeune nymphe sortant de la mer et qu'il ne déchire son beau corps. De l'endroit où elle est, elle te fait des agaceries; capricieuse comme les aigrettes qui se détachent de l'acanthé, desséchées par les feux du bel été, elle te fuit quand tu l'aimes et te poursuit quand tu ne l'aimes pas, et il n'est rien qu'elle ne mette en œuvre. C'est que souvent, Polyphème, l'amour trouve beau ce qui est sans beauté.

Après Daphnis, Damoitas préluda et chanta ainsi :

Je l'ai vue, par Pan, quand elle visait mon troupeau, et elle n'a pas échappé, non, elle n'a pas échappé à mon doux œil unique. Puissé-je voir avec lui jusqu'à la fin de mes jours, et que Télémós ⁷⁷, prophète de malheur, porte dans sa maison le malheur qu'il prédit, et le garde pour ses enfants. Mais pour la piquer à mon tour, je ne la regarde plus et je dis que j'ai une autre femme. Elle l'entend, se prend de jalousie contre moi, ô Païan, et se consume; puis elle sort de la mer, furieuse, et promène ses regards vers mon antre et mes troupeaux. J'ai excité en sifflant mon chien à aboyer sur elle. Quand je l'aimais, il poussait de petits jappements en avançant son museau vers ses hanches. En me voyant répéter ce manège, elle m'enverra peut-être un messenger; mais moi je fermerai ma porte jusqu'à ce qu'elle jure de me dresser de ses mains un beau lit dans cette île. Aussi bien je n'ai pas non plus une laide figure, comme on le dit. Dernièrement je regardais dans la mer par un temps calme, et ma barbe m'a paru belle, et belle aussi, à mon jugement, ma pupille unique. Quant à mes dents, l'eau en reflétait l'image plus blanche et plus éclatante que le marbre de Paros. Pour n'être pas fasciné, je crachai trois fois dans mon sein, ainsi que me l'a enseigné la vieille [Cotyttaris qui l'autre jour jouait de la flûte aux moissonneurs chez Hippokion ⁷⁸].

Son chant fini, Damoitas embrassa Daphnis. Celui-ci donna à son camarade une syrinx, et reçut de lui une belle flûte. Damoitas se mit à jouer de la flûte, et Daphnis le bouvier, de la syrinx, et aussitôt les génisses de danser sur l'herbe tendre. Aucun des deux n'était vainqueur et ils se retirèrent sans qu'il y eût de vaincu.

IDYLLE VII⁷⁰

Les Thalysies

C'était le jour où Eucritos⁸⁰ et moi nous nous rendions de la ville à l'Halès⁸¹, et en tiers avec nous était Amyn-tas; car on célébrait les Thalysies⁸² en l'honneur de Déo⁸³ chez Phrasidamos et Antigénès, les deux fils de Lycopeus, qui sont de bonne et vieille souche, s'il en fut jamais; car ils descendent de Clytie⁸⁴ et de Chalcon lui-même, celui qui de son pied fit jaillir la source de Bourina⁸⁵ en appuyant fortement son genou contre le rocher. Sur ses bords, des peupliers noirs et des ormes tissaient un bosquet ombreux dont le faite chevelu formait une voûte de feuilles vertes.

Nous n'avions pas encore achevé la moitié du trajet, et le tombeau de Brasilas ne nous apparaissait pas encore, que, par la grâce des Muses, nous joignîmes en chemin un homme hors du pair, un habitant de Kydonia⁸⁶ qui porte le nom de Lykidas⁸⁷. C'était un chevrier, et nul, à le voir, ne pouvait s'y méprendre, tant il avait bien la mine d'un chevrier. Il avait sur les épaules la peau rousse d'un bouc velu au poil épais, qui sentait la présure fraîche; autour de sa poitrine un vieux péplos était serré par une large ceinture tressée, et il tenait dans sa main droite un bâton recourbé d'olivier sauvage. L'ironie à la bouche et le rire au coin de l'œil, il me dit d'une voix douce, en gardant le sourire sur les lèvres : « Simichidas⁸⁸, où tires-tu de ce pas à l'heure de midi, quand le lézard même dort dans les murs de pierres sèches et que les alouettes huppées ne vaguent plus? Vas-tu de ce pas hâtif à quelque festin, sans y être invité? ou bien cours-tu vers le pressoir de quelque habitant de la ville, que tu fais ainsi en marchant chanter

au choc de tes souliers toutes les pierres du chemin? »

Je lui répondis : « Cher Lykidas, tout le monde te proclame le plus grand joueur de syrinx parmi les bergers et les moissonneurs, ce qui m'échauffe grandement le cœur. Pourtant, si j'ose m'en croire, j'espère t'égaliser. Nous allons de ce pas à une fête des Thalysies, chez des amis qui préparent un festin en l'honneur de Déméter au beau péplos et lui offrent les prémices de leur opulence; car la déesse leur a fait bonne mesure et comblé d'orge leur aire. Mais allons! puisque cette route et cette matinée nous rassemblent, chantons un chant bucolique; peut-être nous ferons-nous plaisir l'un à l'autre. Car moi aussi je suis une bouche sonore des Muses, et tout le monde me proclame un chanteur excellent. Mais je ne suis pas un homme crédule, non, par Zeus, et je ne me flatte pas encore dans ma pensée de surpasser l'excellent Sikélidas⁸⁹ de Samos ni Philétas⁹⁰ dans l'art de chanter, et je me fais l'effet d'une grenouille qui lutte contre des sauterelles⁹¹ ». Ainsi parlai-je à dessein.

Le chevrier me répondit avec un doux sourire : « Je te fais présent de ma houlette, parce que tu es un rejeton de Zeus formé sur la vérité. Car je hais vraiment l'architecte qui cherche à construire une maison aussi haute que la cime du mont Oromédon⁹², et tous les oiseaux des Muses qui s'égosillent vainement à croasser à l'encontre du chantre de Chios⁹³. Mais voyons, commençons tout de suite un chant bucolique, Simichidas. Pour moi, vois, ami, si tu trouves à ton goût cette petite chanson que j'ai composée naguère dans la montagne. »

LYKIDAS

Agéanax fera heureusement la traversée de Mytilène⁹⁴, même en la saison où les Chevreaux⁹⁵ sont penchés vers le couchant et où le Notos chasse devant lui les flots humides, même quand Orion a les pieds sur l'Océan, si Agéanax sauve Lykidas brûlé par Aphrodite;

car je suis enflammé pour lui d'un ardent amour. Et les alcyons ⁹⁶ calmeront les vagues de la mer et le Notos et l'Euros qui remue les algues les plus profondes, — les alcyons chers aux glauques Néréides entre tous les oiseaux qui cherchent leur proie dans l'eau salée. Puisse Agéanax qui tente la traversée de Mytilène trouver tout favorable à ses desseins et entrer dans le port après une heureuse traversée !

Alors moi, ce jour-là, portant sur la tête une couronne d'aneth, ou de roses, ou de giroflées blanches, je puiserai au cratère le vin ptéléatique ⁹⁷, étendu près du feu, où l'on fera griller la fève. Le lit de feuillage, épais d'une coudée, sera fait d'un amas de conyze, d'asphodèle et d'ache frisée; et, pensant à Agéanax, je boirai, tout à mon aise, à même la coupe, et je la presserai de mes lèvres jusqu'à la lie. Deux bergers me joueront de la flûte, l'un d'Acharnes ⁹⁸, l'autre de Lycopé ⁹⁹, et tout près de moi Tityre ¹⁰⁰ chantera comment jadis le bouvier Daphnis s'éprit de Xénéa, comment tout alentour les montagnes furent en peine de lui, comment les chênes qui poussent sur les bords du fleuve Himéras ¹⁰¹ le pleurèrent, lorsqu'il fondait comme fond la neige au pied du grand Haemos ¹⁰², ou de l'Athos, ou du Rhodope, ou du Caucase aux confins de la terre. Il chantera aussi comment jadis un large coffre reçut vivant le chevrier, victime de la cruelle folie de son maître ¹⁰³, et comment les abeilles camuses venant de la prairie dans le cèdre odorant le nourrissent du suc des tendres fleurs, parce que la Muse lui avait versé dans la bouche un doux nectar. O bienheureux Comatas, c'est toi qui subis cet agréable supplice, c'est toi qui fus enfermé dans le coffre, c'est toi qui, nourri du miel des abeilles, souffris toute la saison d'été. Que n'es-tu de nos jours au nombre des vivants? Je ferais paître tes belles chèvres sur la montagne, en écoutant ta voix, et toi, couché sous les chênes ou sous les pins, tu chanterais mélodieusement, divin Comatas.

Ayant ainsi chanté, il s'arrêta. Après lui, je dis à

mon tour : « Cher Lykidas, à moi aussi, tandis que je paissais mes bœufs sur les montagnes, les Nymphes ont enseigné beaucoup de belles chansons que la renommée a peut-être portées jusqu'au trône même de Zeus; mais en voici une bien supérieure à toutes dont je veux d'abord te faire honneur. Écoute donc, puisque tu es l'ami des muses. »

SIMICHIDAS

Les Amours ont éternué ¹⁰⁴ pour Simichidas, et le pauvre aime Myrto autant que les chèvres aiment le printemps. Mais Aratos ¹⁰⁵, l'ami de tout point le plus cher à Simichidas, a dans le cœur une passion pour un jeune garçon. Aristis ¹⁰⁶ le sait, Aristis, cet homme excellent, ce poète sans rival que Phébus lui-même admettrait volontiers à chanter avec la phorminx auprès de ses trépieds; il sait qu'Aratos brûle d'amour pour un jeune garçon jusque dans la moelle de ses os. O Pan, toi qui as eu en partage la riante plaine d'Homolé ¹⁰⁷, fais que l'enfant vienne sans être appelé dans les bras d'Aratos, que ce soit le délicat Philinos ou quelque autre. Et si tu fais cela, Pan chéri, puissent les enfants arcadiens ne pas te fustiger avec des scilles sous les flancs et les épaules quand leurs portions de viande sont trop petites ¹⁰⁸ ! Si tu refuses, puisses-tu, piqué par tout le corps, te gratter avec tes ongles et dormir sur des orties ! puisses-tu être dans les montagnes des Édones ¹⁰⁹ au cœur de l'hiver, tournant tes pas vers les bords de l'Hèbre ¹¹⁰, tout près de l'Ourse, et en été paître tes troupeaux chez les Éthiopiens, à l'extrémité du monde, sous le rocher des Blémyes ¹¹¹, d'où l'on ne voit plus le Nil ! Et vous, quittant les sources charmantes d'Hyétis ¹¹² et de Byblis, et l'Oicous ¹¹³, séjour élevé de la blonde Dioné ¹¹⁴, ô Amours, qui ressemblez à des pommes vermeilles, frappez-moi de vos flèches le séduisant Philinos, frappez, puisque le mauvais garçon n'a pas pitié de mon hôte. Et pourtant il est plus mûr qu'une poire et les femmes disent : « Eh ! eh ! Philinos, la fleur de ta

beauté se passe. » Ne montons plus la garde à sa porte, Aratos, et n'y usons plus nos pieds; que le coq matinal en chantant livre un autre que nous aux fâcheux engourdissements, et que seul Molon ¹¹⁵, très cher ami, s'essouffle à ce genre de palestre. Pour nous ayons soin de notre repos, et puissions-nous rencontrer une vieille qui en crachant écarte de nous les ennuis.

Tel fut mon chant. Et lui, avec le même sourire aimable, me fit cadeau de son bâton pastoral, en gage d'amitié, au nom des Muses, puis, inclinant à gauche, il prit la route de Pyxa ¹¹⁶, tandis qu'Eucrite et moi, avec le bel Amyntique ¹¹⁷, nous nous dirigeâmes vers la demeure de Phrasidamos. Là nous nous couchâmes sur des lits épais de lentisque odorant et de pampres fraîchement coupés, le cœur en joie. Sur nos têtes une foule d'arbres se balançaient en l'air, peupliers noirs et ormeaux, et près de nous l'eau sacrée dé coulait de l'ancre des Nymphes en bruissant. Sur les rameaux touffus, des cigales, brûlées de soleil, se fatiguaient à babiller, et au loin la reinette coassait dans les ronciers épais. Les alouettes huppées et les chardonnerets chantaient, la tourterelle soupirait, et les fauves abeilles voltigeaient autour des sources. Tout respirait un été bien gras, tout respirait l'automne. A nos pieds les poires, à nos côtés les pommes roulaient à foison et les branches surchargées de prunes versaient jusqu'à terre. Cependant du col des jarres on détachait un enduit de quatre ans. Nymphes de Castalie ¹¹⁸, qui occupez la cime du Parnasse, est-ce que dans l'ancre de pierre de Pholos ¹¹⁹ le vieux Chiron servit à Héraclès une liqueur aussi douce? Et le fameux berger qui jadis habita les bords de l'Anapos ¹²⁰, le puissant Polyphème, qui lançait des montagnes sur les vaisseaux, le nectar qui le fit danser dans son étable valait-il la liqueur que vous fites couler, Nymphes ¹²¹, près de l'autel de Déméter, protectrice de l'aire? Puissé-je encore planter un grand van dans le monceau de grains de la déesse, et la voir sourire, les deux mains chargées de poignées d'épis et de pavots!

IDYLLE VIII ¹²²

Les chanteurs bucoliques

Le charmant Daphnis faisant paître ses bœufs se rencontra, dit-on, avec Ménéalcas qui paissait ses ouailles sur les hautes montagnes. Ils étaient blonds tous les deux, tous les deux encore enfants, tous les deux instruits à jouer de la syrinx, tous les deux instruits à chanter. Ménéalcas, regardant Daphnis, lui adressa le premier la parole :

« Pasteur de vaches mugissantes, Daphnis, veux-tu chanter contre moi? Je prétends te vaincre, en chantant ainsi longtemps qu'il me plaira. »

Daphnis lui répondit en ces termes : « Pasteur de brebis laineuses, joueur de syrinx, Ménéalcas, jamais tu ne me vaincras, quand même tu te tuerais à force de chanter. »

MÉNALCAS

Eh bien ! veux-tu l'essayer? Veux-tu déposer un enjeu?

DAPHNIS

Je veux l'essayer, je veux déposer un enjeu.

MÉNALCAS

Mais quel enjeu mettrons-nous qui corresponde à nos moyens?

DAPHNIS

Moi, je mettrai un veau; toi, mets un agneau déjà grand comme sa mère.

MÉNALCAS

Jamais je ne mettrai un agneau; car mon père est sévère, et ma mère aussi, et, le soir, ils comptent tous leurs moutons.

DAPHNIS

Alors que mettras-tu? Qu'est-ce que gagnera le vainqueur?

MÉNALCAS

Une belle syrinx à neuf voix, que j'ai faite moi-même et que j'ai enduite de cire blanche en bas et en haut ¹²³. Celle-là, je peux l'engager; mais ce qui appartient à mon père, je ne l'engagerai pas.

DAPHNIS

Eh bien ! moi aussi, j'ai une syrinx à neuf voix, enduite de cire blanche en bas et en haut. Je l'ai assemblée l'autre jour, et même j'ai encore mal à ce doigt, qu'un roseau a déchiré en se fendant.

MÉNALCAS

Mais qui nous jugera ? qui prêtera l'oreille à nos chants ?

DAPHNIS

Tiens, si nous appelions à nous le chevrier qui est là-bas, dont le chien, marqué d'une étoile blanche, aboie aux chevreaux ?

Les enfants le hélèrent, et le chevrier vint les écouter; et les enfants chantèrent, le chevrier ayant consenti à être l'arbitre. Désigné par le sort, Ménalcas à la voix claire chanta le premier, et Daphnis reprenait alternativement le chant bucolique. Voici comment Ménalcas débuta le premier :

MÉNALCAS

Vallons et rivières, race divine, si jamais Ménalcas, le joueur de syrinx fit entendre quelque chanson agréable,

nourrissez de bon cœur ses jeunes brebis; et si jamais Daphnis vient avec ses génisses, qu'il n'obtienne pas moins de vous.

DAPHNIS

Fontaines et herbages, douces plantes, si Daphnis chante à l'égal des rossignols, engraissez ce troupeau de bœufs, et si Ménalcas conduit son troupeau par ici, qu'il ait la joie de ne trouver que de grasses pâtures.

MÉNALCAS

Là les brebis, là les chèvres ont doublé géniture; là les abeilles remplissent les ruches, et les chênes élèvent plus haut leur tête là où le beau Milon porte ses pas; s'en éloigne-t-il, le berger aussi se dessèche, et les herbes.

DAPHNIS

Partout le printemps, partout les pâturages verdoient, partout les mamelles se gonflent de lait et les petits grandissent là où s'avance la belle Naïs; s'en éloigne-t-elle, et le pasteur des bœufs et les bœufs se dessèchent.

MÉNALCAS

O bouc, mâle des chèvres blanches, là où le bois est le plus profond — venez ici près de l'eau, chevreaux camards, — c'est là qu'il se tient; va et dis : « O beau Milon, Protée, tout dieu qu'il était, faisait paître des phoques.

Il manque ici une strophe de Daphnis.

MÉNALCAS

Que m'importe de posséder la terre de Pélops et l'or de Crésus? Que m'importe de courir plus vite que les vents? Mais, sous ce rocher, je chanterai, te pressant dans mes bras, et regardant mes brebis rassemblées dans la pâture et la mer de Sicile.

Il manque ici une strophe de Daphnis et une de Ménalcas.

DAPHNIS

L'hiver est un mal redoutable aux arbres, la sécheresse aux eaux, le piège aux oiseaux, le filet aux animaux sauvages, et à l'homme le désir d'une tendre jeune fille. O Zeus ! ô père, je n'ai point seul aimé ; toi aussi tu aimes les femmes.

Voilà ce que les enfants chantèrent en couplets alternés. Puis Ménalcas commença ainsi son dernier chant :

« Epargne mes chevreaux ; épargne, loup, mes chèvres mères, et ne me nuis pas, parce que, petit, je mène un grand troupeau. Lampouros, mon chien, est-il possible que tu dormes si profondément ? Il ne faut pas dormir profondément quand on garde un troupeau avec un enfant. Mais, vous brebis, vous non plus n'hésitez pas à vous rassasier d'herbe tendre ; vous n'aurez pas à pâtir ; elle repoussera de nouveau. Ici, paisez, paisez, remplissez à l'envi vos mamelles, afin que les agneaux en aient une part et que je dépose le reste dans les éclisses. »

Le deuxième, à son tour, Daphnis se mit à chanter harmonieusement.

« Et moi, hier, une jeune fille aux sourcils joints m'ayant aperçu de sa grotte, comme je passais avec mes génisses, s'écria : « Qu'il est beau ! qu'il est beau ! »

Cependant je ne répondis rien, pas même un mot piquant. Mais je baissai les yeux et je continuai mon chemin.

Douce est la voix de la génisse, et douce son haleine ; [doux est le mugissement du veau, doux celui de la vache] ¹²⁴, doux aussi est le sommeil en plein air, en été, au bord d'une eau courante.

Les glands sont l'honneur du chêne, les pommes du pommier, le veau de la vache, les vaches elles-mêmes du bouvier.

Ainsi chantèrent les enfants, et le chevrier parla ainsi : « Agréable est ta bouche, ô Daphnis, et charmante est ta voix. Il est meilleur de t'entendre que de lécher du miel. Prends les syrinx : c'est toi qui as remporté le

prix du chant. Et si tu veux me donner à moi-même quelques leçons pendant que je pais mes chèvres, je te donnerai en récompense cette chèvre à la corne cassée qui remplit toujours par-dessus bord le seau à traire. »

Là-dessus, l'enfant, ravi d'être vainqueur, bondit et battit des mains, comme un faon bondirait vers sa mère. L'autre se rongeaît, le cœur bouleversé de chagrin ; telle s'affligerait une jeune fille qui vient d'être mariée.

Et depuis, Daphnis fut le premier parmi les bergers, et tout jeune encore il épousa la nymphe Naïs.

IDYLLE IX ¹²⁵

Les Boucoliastes

Dis-nous un chant pastoral, Daphnis, et commence à chanter le premier. Commence à chanter, et que Ménéalcas chante après toi. Mais auparavant mettez les veaux sous leurs mères et approchez les taureaux des vaches qui n'ont pas encore porté, et qu'ils paissent avec elles, errant dans la feuillée, sans s'écarter. Dis-moi de ta place un chant pastoral; Ménéalque répondra de la sienne.

DAPHNIS

Douce est la voix de la génisse et douce aussi celle de la vache; doux est le chant de la syrinx et celui du bouvier, doux aussi est le mien. J'ai près d'une onde fraîche une couche où s'amoncellent les belles peaux de mes blanches génisses qui, toutes, ont été précipitées par le vent d'Afrique d'une roche élevée où elles brouaient l'arbousier, et je me soucie de l'été brûlant autant qu'un amoureux des remontrances de son père et de sa mère.

C'est ainsi que Daphnis chanta pour moi, et voici comment chanta Ménéalcas.

MÉNALCAS

Montagne de l'Etna, ô ma mère, j'habite moi aussi une belle grotte creusée dans le rocher, et je possède tout ce qu'on voit en songe, force brebis, force chèvres, dont les toisons s'étendent à ma tête et à mes pieds. Sur un feu de chêne je fais bouillir des tripes au miel

et au lait et des glands secs en hiver, et je ne pense pas plus au froid qu'un homme édenté aux noix, en présence d'un pain mollet.

J'applaudis les chanteurs, et leur donnai aussitôt un cadeau, à Daphnis une houlette, pousse naturelle qu'avait nourrie le champ de mon père et à laquelle, je crois, aucun ouvrier n'aurait trouvé à dire; et à l'autre, une belle conque de triton que j'avais épiée et prise dans les rochers d'Hyccara ¹²⁶, et dont j'avais mangé la chair, après l'avoir coupée en cinq pour cinq que nous étions. Et lui se mit à souffler bruyamment dans la conque.

Muses bucoliques, salut. Publiez le chant que moi-même je chantai devant ces bergers, [pour qu'un bouton ne pousse pas au bout de ma langue] ¹²⁷.

La cigale est chère à la cigale, la fourmi à la fourmi, les éperviers aux éperviers, et à moi la Muse et le chant. Que toute ma demeure en soit pleine; car ni le sommeil ni le printemps qui revient soudain ne sont plus doux, ni les fleurs aux abeilles : c'est ainsi que j'aime les Muses. Ceux qu'elles regardent d'un œil joyeux, ceux-là, le breuvage de Circé ne saurait leur nuire.

IDYLLE X ¹²⁸Les travailleurs des champs
ou les moissonneurs

MILON

Qu'as-tu donc aujourd'hui, Boucaios, malheureux travailleur? Tu n'es pas capable de mener droit ta rangée, comme tu le faisais avant, et tu ne faucilles plus de front avec ton voisin, mais tu te laisses distancer, comme une brebis blessée au pied par un cactus reste en arrière du troupeau. Que feras-tu tantôt et dès midi, si, à présent que tu commences, tu n'avances pas ton sillon?

BOUCAIOS

O Milon, moissonneur infatigable, dur comme un morceau de pierre, ne t'est-il jamais arrivé de regretter un absent?

MILON

Jamais. Qu'a-t-on affaire de regretter les absents, quand on est journalier?

BOUCAIOS

Il n'est jamais arrivé que l'amour t'ait empêché de dormir?

MILON

A Dieu ne plaise que cela m'arrive jamais! Il n'est pas bon que le chien goûte aux tripes ¹²⁹.

BOUCAIOS

Eh bien, moi, Milon, je suis amoureux, depuis près de onze jours.

MILON

Tu puises à même le tonneau ¹³⁰, cela se voit, tandis que moi, je n'ai pas même de vinaigre en suffisance.

BOUCAIOS

Aussi, même devant ma porte, depuis les semailles, tout reste à sarcler ¹³¹.

MILON

Mais quel est le tendron qui te tourmente?

BOUCAIOS

C'est la fille de Polybotas, qui, l'autre jour, chez Hippokion, jouait de la flûte aux moissonneurs.

MILON

Le dieu a mis la main sur le coupable ¹³²; tu as ce que tu cherchais depuis longtemps : une mante des chaumes ¹³³ se frotera à toi la nuit.

BOUCAIOS

Tu commences à te moquer de moi; mais Ploutos n'est pas seul aveugle; l'insouciant Éros l'est aussi. Ne fais donc pas le fanfaron.

MILON

Je ne fais pas le fanfaron. Seulement toi, abats le blé et chante une chanson d'amour en l'honneur de ta belle; tu travailleras ainsi plus agréablement. Aussi bien, tu t'entendais en musique autrefois.

BOUCAIOS

Muses Piérides ¹³⁴, chantez avec moi la svelte enfant; car tout ce que vous touchez, déesses, vous le rendez beau.

Gracieuse Bombyca, ils t'appellent tous Syrienne,

maigriote, brûlée du soleil; moi seul, dorée comme le miel.

La violette aussi est noire, ainsi que l'hyacinthe avec son inscription ¹³⁵; et cependant, pour les guirlandes, ce sont les premières que l'on choisit.

La chèvre cherche le cytise, le loup la chèvre, la grue la charrue, et moi, c'est à toi que va ma folie.

Ah! si j'avais tous les trésors que Crésus, dit-on, a possédés jadis, nous aurions tous les deux nos statues d'or consacrées à Aphrodite.

Tu tiendrais, toi, tes flûtes ou une rose ou une pomme, et moi, j'aurais un bel habit et des souliers neufs d'Amyclées ¹³⁶ aux pieds.

Gracieuse Bombyca, tes pieds sont des osselets, ta voix, tendre comme la coquerelle; quant à ton air, je ne saurais le dire.

MILON

Vrai! nous ne savions pas que Boucos faisait de si belles chansons. Comme il a bien mesuré le juste rythme! Foin de moi! je ne suis qu'un sot avec ma grande barbe. Vois maintenant ceci aussi: c'est du divin Lityersès ¹³⁷.

Déméter, féconde en fruits, féconde en épis, fais que notre moisson soit facile et productive à souhait.

Serrez vos gerbes, lieurs, pour qu'un passant ne dise pas: « Voilà des hommes en bois de figuier ¹³⁸! leur salaire est une perte sèche. »

En faisant vos tas de gerbes, tournez le côté de la coupe vers le vent du nord ou de l'ouest: ainsi orienté, l'épi s'engraisse.

Que les batteurs se gardent du sommeil de midi: c'est l'heure où du chaume on fait le plus facilement de la paille.

Commencez à moissonner quand l'alouette s'éveille; cessez quand elle s'endort, et reposez-vous pendant la chaleur.

Enviante, enfants, est la vie de la grenouille; elle ne

s'inquiète pas de qui lui verse à boire: la boisson ne lui manque pas.

Tu ferais mieux, avare intendant, de faire cuire des lentilles; ne te coupe pas les doigts à fendre ton cumin ¹³⁹.

Voilà les chants qui conviennent à des gens qui travaillent au soleil; mais pour ton famélique amour, Boucaios, c'est un conte bon à faire à ta mère, le matin, quand elle s'éveille dans son lit.

IDYLLE XI ¹⁴⁰

Le Cyclope

Contre l'amour, Nikias ¹⁴¹, il n'y a pas, selon moi, d'autre remède, onguent ou poudre, que les Piérides. Ce remède doux et agréable est au pouvoir des hommes, mais il n'est pas facile à trouver. Tu le sais bien, je pense, toi qui es médecin et particulièrement cher aux neuf Muses.

En tout cas, c'est lui qui rendait la vie le plus supportable au cyclope de chez nous, à l'antique Polyphème ¹⁴², lorsqu'il était épris de Galatée, au temps où la barbe commençait à ombrager ses lèvres et ses tempes. Or ce n'était point par des envois de pommes, de roses, de boucles de cheveux qu'il manifestait son amour, mais par de véritables fureurs, et tout le reste était accessoire à ses yeux. Souvent ses brebis revinrent seules à l'étable du pâturage verdoyant, tandis que lui chantant sa Galatée, se consumait sans bouger sur le rivage couvert d'algues depuis le point du jour, blessé jusqu'au fond du cœur par la puissante Cypris qui lui avait enfoncé son trait dans le foie. Mais il trouva le remède, et, assis sur une roche élevée, les yeux tournés vers la mer, il chantait ainsi :

Blanche Galatée, pourquoi repousser celui qui t'aime, ô toi qui es plus blanche à voir que le lait caillé, plus tendre que l'agneau, plus vive que le veau, plus Luisante que le raisin vert, et pourquoi viens-tu rôder ainsi de ce côté, quand le doux sommeil me tient, et t'en vas-tu, quand le doux sommeil me quitte, et fuis-tu comme une brebis qui a vu le loup gris? Je me suis mis à t'aimer, jeune fille, la première fois que tu vins avec

ma mère ¹⁴³ pour cueillir dans la montagne des fleurs d'hyacinthe : c'est moi qui étais votre guide. Et depuis, t'ayant revue encore, je ne peux plus cesser de t'aimer; mais toi, par Zeus, tu n'en as aucun souci.

Je sais, gracieuse jeune fille, pourquoi tu me fuis; c'est parce qu'un sourcil velu s'étend sur tout mon front d'une oreille à l'autre, un long sourcil unique, que je n'ai qu'un œil au front, et qu'un nez épaté surmonte ma lèvre. Mais, tel que je suis, je pais mille brebis, que je traie et dont je bois le meilleur lait. Le fromage ne me fait défaut ni en été, ni en automne, ni au fort de l'hiver; mes clayons sont toujours surchargés. Et puis je sais jouer de la syrinx comme aucun des cyclopes de cette île, chantant pour toi, douce pomme chérie, et pour moi-même, souvent fort avant dans la nuit. Je nourris pour toi onze faons, tous marqués d'un croissant et quatre petits oursons. Mais viens chez moi, et tu n'y perdras rien. Laisse la mer glauque mugir contre le rivage; tu passeras la nuit plus agréablement dans mon antre à mes côtés. Il y a là des lauriers, il y a des cyprès élancés, il y a du lierre noir, il y a une vigne aux doux fruits; il y a de l'eau fraîche, boisson divine, que l'Etna couvert d'arbres m'envoie de sa neige blanche. Qui pourrait préférer à ces biens la mer et ses vagues? Si tu me trouves moi-même trop velu, j'ai des bûches de chêne, et sous la cendre un feu qui ne s'éteint pas. Je me laisserais brûler par toi jusqu'à mon âme et mon œil unique, qui est mon bien le plus doux.

Quel malheur que ma mère ne m'ait pas enfanté avec des branchies! Je plongerais jusqu'à toi et baiserais ta main, si tu me refusais ta bouche. Je te porterais ou des lis blancs ou des coquelicots délicats avec leurs claquettes rouges; mais les uns naissent en été, les autres en hiver; aussi ne pourrais-je pas te les apporter tous en même temps. Mais maintenant, mignonne, oui, maintenant je vais apprendre à nager, si quelque étranger vient avec un vaisseau aborder en ce lieu. Je saurai alors quel charme vous trouvez à habiter l'abîme.

Sors des flots, Galatée, et une fois sortie, fais comme moi qui suis à présent assis en cet endroit, oublie le retour. Consens à paître les troupeaux avec moi, à traire le lait, à coaguler le fromage en y mêlant l'aigre présure. C'est ma mère ¹⁴³ seule qui agit mal envers moi, et c'est elle que j'accuse. Jamais encore elle ne t'a dit un seul mot aimable en ma faveur, elle qui me voit dépérir de jour en jour. Je lui dirai que j'ai des élancements dans la tête et dans les deux pieds, afin qu'elle ait du chagrin, puisque j'en ai moi-même.

Ah ! cyclope, cyclope, où laisses-tu s'envoler ta raison ? Si tu t'en allais tresser des clayons et amasser des jeunes pousses pour les porter à tes agneaux, tu serais sans doute beaucoup plus sage. Trais celle que tu as sous la main ¹⁴⁴, pourquoi courir après qui te fuit ? Tu trouveras une autre Galatée, et peut-être plus belle. Bien des jeunes filles m'invitent à jouer avec elles la nuit, et toutes rient aux éclats, lorsque je les écoute. Il est clair que dans le pays moi aussi je passe pour être quelqu'un.

C'est ainsi que Polyphème repaissait ses amours en chantant, et il s'en trouvait mieux que s'il eût acheté des remèdes à prix d'argent.

IDYLLE XII ¹⁴⁵

Le Mignon

Tu es venu, cher enfant, avec la troisième nuit et la troisième aurore, tu es venu ; mais le désir fait vieillir en un jour. Autant le printemps est plus doux que l'hiver et la pomme que la prune sauvage, autant la toison de la brebis est plus épaisse que celle de son agneau, autant la vierge l'emporte sur la femme trois fois mariée, autant le faon est plus léger que le veau, autant le rossignol à la voix éclatante surpasse par son chant tous les oiseaux, autant ta venue m'a donné de joie ; et j'ai couru à toi comme un voyageur, sous un soleil brûlant, court à l'ombre d'un hêtre.

Puissent les Amours enfler d'un même souffle nos voiles à tous deux, et puissent tous les hommes à venir nous célébrer ainsi : Ces deux amants furent au temps jadis un couple d'hommes divins, l'un, le soupirant *ἰεῖσπνιλος*, comme on dirait à Amyclées ¹⁴⁶, l'autre, le mignon (*ἄντης*), comme on dirait en Thessalie. Tous les deux portèrent du même cœur le joug d'amour, et ce fut vraiment un nouvel âge d'or que celui où l'aimé payait son amant de retour. Puisse-t-il en être ainsi, vénérable fils de Cronos ¹⁴⁷ ! Puisse-t-il en être ainsi, dieux qui ne vieillissez point ! Puisse, après deux cents générations, quelqu'un venir m'annoncer au bord de l'Achéron que l'on ne repasse point : « Ton amour et celui de ton gracieux bien aimé sont aujourd'hui dans toutes les bouches, surtout parmi les jeunes gens ! »

Mais laissons les dieux du ciel donner à ces vœux la suite qu'il leur plaira. Pour moi, je te loue, bel enfant,

sans craindre de voir pousser au bout de mon nez le bouton ¹⁴⁸ qui dénonce le menteur. Car s'il t'arrive de me causer du chagrin, tu me le fais oublier aussitôt; tu me donnes deux fois plus de joie, et je m'en vais payé de ma peine avec usure.

Mégariens de Nisaea ¹⁴⁹, rameurs sans rivaux, puissiez-vous être heureux, vous qui avez honoré entre tous l'étranger d'Attique, Dioclès ¹⁵⁰, qui aimait les enfants. Tous les ans, au renouveau, les jeunes gens assemblés autour de son tombeau luttent à qui remportera le prix du baiser, et celui qui a le plus doucement appliqué ses lèvres sur d'autres lèvres retourne chez sa mère tout chargé de couronnes. Heureux l'arbitre qui juge ces baisers d'enfants! Sans doute il invoque instamment Ganymède aux yeux bleus pour avoir une bouche pareille à la pierre de Lydie ¹⁵¹, par laquelle les changeurs s'assurent si l'or est véritable et de bon aloi.

IDYLLE XIII ¹⁵²

Hylas

Ce n'est pas pour nous seuls, comme nous le pensions, Nikias ¹⁵³, qu'Éros fut mis au monde, quel que soit le dieu auquel cet enfant dut la naissance ¹⁵⁴, et nous ne sommes pas les premiers à qui la beauté paraît belle, nous mortels qui ne voyons pas le lendemain. Le fils d'Amphitryon, lui aussi, le héros au cœur d'airain, qui attendit de pied ferme le lion féroce ¹⁵⁵, fut épris d'un enfant, le gracieux Hylas ¹⁵⁶ qui portait les cheveux bouclés, et il lui enseigna, comme un père à un fils chéri, tout ce qu'il avait appris lui-même pour devenir bon et illustre. Jamais il ne se séparait de lui, ni quand le jour atteignait le milieu de sa course, ni quand le blanc attelage de l'Aurore montait vers la demeure de Zeus, ni quand les poulets qui pépient tournaient les yeux vers leur couche, tandis que leur mère battait des ailes sur le perchoir noirci. Il voulait en effet que l'enfant fût façonné selon son cœur, et que, bien apparié à lui, il devînt vraiment un homme.

Mais lorsque Jason ¹⁵⁷, l'Aisonide, prit la mer pour aller conquérir la toison d'or, emmenant à sa suite les chefs choisis dans toutes les cités qui pouvaient le seconder, l'infatigable fils d'Alcmène, l'héroïne de Midéa ¹⁵⁸, vint lui aussi dans l'opulente Iolcos. Hylas descendit au rivage avec lui et s'embarqua sur l'Argo ¹⁵⁹, le navire aux bancs solides, qui, échappant à l'atteinte des noires Cyanées ¹⁶⁰, ces roches qui s'entrechoquaient, s'élança, rapide comme un aigle, vers le vaste abîme — après quoi ces roches devinrent des écueils immobiles — et pénétra dans les eaux profondes du Phase ¹⁶¹.

Mais au temps où les Pléiades ¹⁶² se lèvent, quand l'agneau nouveau paît à part à l'extrémité du pâturage et que le printemps tourne à sa fin, la fleur divine des héros songea à mettre à la voile; ils prirent place dans les flancs d'Argo, et, poussés pendant trois jours par le souffle du Notos, ils parvinrent à l'Hellespont; puis ils firent escale à l'intérieur de la Propontide, à l'endroit où les bœufs des Cïanes ¹⁶³ usent la charrue à tracer de larges sillons. Descendus sur le rivage, ils préparèrent banc par banc le repas du soir, mais ils se mirent à plusieurs pour étaler par terre une couche commune. Devant eux s'étendait, riche ressource pour les lits de verdure, une prairie où ils coupèrent l'amer butome et le souchet touffu.

Et le blond Hylas s'en fut chercher de l'eau pour le repas du soir d'Hercule lui-même et de l'intrépide Télamon ¹⁶⁴, couple d'amis qui mangeaient toujours à la même table; il emportait un vase d'airain. Bientôt il avisa une source dans un creux de terrain; tout autour croissaient des juncs en abondance, et la chélidoïne bleuâtre, et le vert adiante, et l'ache drue, et le chien-dent aux racines en spirales. Au milieu de l'eau, des nymphes formaient un chœur de danse, des nymphes qui ne connaissent pas le sommeil, divinités terribles aux paysans, Euneïka et Malis, et Nychéa qui a le printemps dans les yeux. Cependant Hylas approchait de l'eau sa cruche au large ventre, pressé de l'y plonger. Toutes alors s'attachèrent à sa main; car toutes avaient senti leur tendre cœur emporté par l'amour vers l'enfant d'Argos. Il tomba dans l'eau noire tout d'un coup, comme un astre en feu tombe tout d'un coup du ciel dans la mer, sur quoi un matelot dit à ses camarades : « Allégez les agrès : c'est un grain qui se prépare. » Les nymphes tenant sur leurs genoux l'adolescent éploré, le réconfortaient par de douces paroles.

Cependant le fils d'Amphitryon, inquiet de l'enfant, partit, tenant son arc recourbé à la mode des Méotes ¹⁶⁵, et la massue qui ne quittait jamais sa main droite. Trois

fois il cria : Hylas ! de toutes les forces de son gosier profond, et trois fois l'enfant l'entendit ; mais sa voix arriva faible du fond de l'eau, et, bien qu'il fût tout près, il semblait être loin. Tel qu'un lion chevelu, un lion carnassier, qui a perçu de loin la voix d'un faon dans les montagnes, accourt de son repaire vers ce festin tout prêt, tel Héraclès, poussé par le désir de l'enfant, bondissait dans des épines impraticables et sillonnait une vaste étendue de pays.

Malheureux ceux qui aiment ! Quelles fatigues il endura dans sa course errante à travers les monts et les bois ! Jason et son entreprise passaient au second rang. Le vaisseau, tous ses agrès dressés en l'air, s'était rempli des héros présents ; mais les demi-dieux descendirent de nouveau les voiles pour attendre Héraclès. Mais lui allait où ses pieds le portaient, en proie au délire ; car un dieu cruel lui déchirait le foie. C'est ainsi que le bel Hylas est compté parmi les dieux. Quant à Héraclès, les héros l'appelaient par dérision déserteur de vaisseau, parce qu'il avait déserté Argo aux trente bancs de rameurs. C'est à pied qu'il arriva en Colchide ¹⁶⁶ et au Phase inhospitalier.

IDYLLE XIV ¹⁶⁷

L'amour de Kynisca

ESCHINE

Bien le bonjour à l'ami Thyonichos.

THYONICHOS

Je t'en souhaite autant, Eschine.

ESCHINE

Tu as mis bien du temps à venir.

THYONICHOS

Bien du temps? Mais quel souci te tracasse?

ESCHINE

Cela ne va pas pour le mieux, Thyonichos.

THYONICHOS

C'est donc cela que tu es si maigre, que ta moustache est si longue et tes cheveux si négligés. Tu ressembles au pythagoricien qui est arrivé l'autre jour, pâle et sans chaussures. Il se disait Athénien.

ESCHINE

Il était sans doute amoureux, lui aussi.

THYONICHOS

Oui, je pense, amoureux de farine cuite au four.

ESCHINE

Tu plaisantes à ton aise, mon bon. Mais la gracieuse Kynisca se joue de moi, et je vais devenir fou, sans qu'on s'en doute; il ne s'en faut que d'un cheveu.

THYONICHOS

Toujours le même, cher Eschine, un peu impatient, incapable de supporter le moindre contre-temps. Mais enfin, parle; qu'y a-t-il de nouveau?

ESCHINE

L'Argien, le conducteur de chevaux thessalien Agis, le soldat Cléonicos et moi nous faisons festin à la campagne chez moi. J'avais tué deux poulets, un cochon de lait; j'avais en l'honneur de mes hôtes décacheté du vin de Bibline ¹⁶⁸ vieux de quatre ans et parfumé comme s'il sortait du pressoir. On avait servi des oignons, des pétoncles, des escargots; c'était une partie charmante. Le repas déjà avancé, on décida de boire pur à la santé de qui chacun voudrait, mais il fallait dire à la santé de qui. Et nous buvions en disant des noms, comme il était convenu; mais elle, rien! et j'étais présent! Que crois-tu que je pensais? « Ne parleras-tu pas? Tu as vu le loup ¹⁶⁹? » dit quelqu'un en plaisantant. — « Que tu es malin! » dit-elle, et elle devint toute rouge, au point qu'on aurait pu facilement allumer une lampe à ses joues. Il y a un Lycos, un Lycos, fils du voisin Labas, un grand jeune homme délicat que beaucoup de gens trouvent beau; c'est pour lui qu'elle brûlait de ce bel amour. Le bruit en était bien venu un jour à mes oreilles, en sourdine; mais je n'avais pas approfondi la chose, sot que j'étais malgré ma barbe d'homme. Donc nous étions déjà tous quatre au fond des vignes, quand l'homme de Larissa ¹⁷⁰ commença, le traître, je ne sais quelle chanson thessalienne : « Mon Lycos ». Et soudain Kynisca se mit à

pleurer plus abondamment qu'une enfant de six ans qui veut que sa mère la prenne sur ses genoux. Alors, moi — tu me connais, Thyonichos — je lui appliquai un soufflet sur la joue, puis un deuxième; et elle, retroussant sa robe, s'enfuit au dehors au plus vite. « Fléau de ma vie, je te déplais, tu as plus de plaisir à en serrer un autre sur ton sein; va réchauffer cet autre galant. C'est pour lui, drôlesse, que tes larmes coulent. » Quand elle a donné la becquée à ses petits nichés sous le toit, l'hirondelle s'en retourne à tire d'ailes chercher une nouvelle pâture; plus rapide encore, cette femme-là s'élança de son siège moelleux et courut tout droit par le vestibule et la porte, là où ses pieds la portaient. Il y a un proverbe qui dit : « Le taureau s'en est allé à travers la forêt ¹⁷¹. » Vingt jours, puis huit, puis neuf, puis dix autres; c'est le onzième aujourd'hui; ajoutes-en deux, et il y aura deux mois que nous sommes séparés, et, si je suis tondou comme un Thrace ¹⁷², elle n'en sait rien. C'est Lycos à présent qui est tout pour elle; c'est pour Lycos que sa porte est ouverte même la nuit. Quant à nous, nous ne valons pas qu'on en parle, nous ne comptons pas, nous ne sommes que de pauvres Mégariens ¹⁷³, relégués au rang le plus méprisé. Encore si je pouvais cesser d'aimer, tout irait bien; mais le moyen? Nous sommes comme le rat du proverbe, Thyonichos, nous avons goûté à la poix ¹⁷⁴. Quel est le remède à cet amour sans issue, je ne le connais pas. Pourtant Simos, qui s'était amouraché de la fille d'Epichalcos, est parti sur mer et il est revenu guéri; et il est de mon âge. Moi aussi je m'embarquerai et je passerai la mer pour me faire soldat; je ne serai pas le plus mauvais, ni le premier sans doute, mais je serai un soldat comme tant d'autres.

THYONICHOS

Je regrette que les choses n'aient pas marché selon tes désirs; mais si tu es décidé à t'expatrier, Ptolémée ¹⁷⁵ est de tous les princes qui donnent une solde le meilleur pour un homme libre.

ESCHINE

Et pour le reste, quel homme est-ce?

THYONICHOS

Le meilleur pour un homme libre : bienveillant, ami des Muses, galant, charmant au dernier point, connaissant qui l'aime, et mieux encore qui ne l'aime pas, donnant beaucoup à beaucoup, ne refusant aucune demande, de celles qu'un roi doit accueillir; mais il ne faut pas demander à tout propos, Eschine. Si donc il te plaît d'agrafer à ton épaule droite la pointe de la chlamyde, et si tu te sens le courage, campé sur tes deux pieds, d'attendre l'attaque d'un hardi porteur de bouclier, pars au plus vite pour l'Egypte. La vieillesse nous marque tous aux tempes et l'âge qui blanchit descend par degrés jusqu'au menton. Il faut faire quelque chose, tandis qu'on a le genou ferme.

IDYLLE XV ¹⁷⁶Les Syracusaines ou les femmes
à la fête d'Adonis

GORGO

Praxinoa est-elle chez elle ?

PRAXINOA

Chère Gorgo, il y a un siècle qu'on ne t'a vue. Oui, j'y suis. C'est miracle que tu sois enfin venue aujourd'hui. Eunoa, vois à donner un siège à Madame. N'oublie pas d'y mettre un coussin.

GORGO

C'est très bien ainsi.

PRAXINOA

Assieds-toi.

GORGO

Ah ! folle que je suis ! C'est à peine si vous me revoyez vivante, Praxinoa. Quelle foule ! que de quadriges ! Partout des bottes, partout des hommes en chlamyde ¹⁷⁷. Et le chemin n'en finit pas ! Tu habites vraiment trop loin de moi.

PRAXINOA

C'est la faute à mon original. Il est venu chercher au bout du monde une tanière, non une maison, pour nous empêcher d'être voisins, par esprit de contradiction, le vilain jaloux, toujours le même.

GORGO

Ne parle pas ainsi, ma chère, de Dinon, ton mari, en présence du petit. Vois, ma belle, comme il te regarde. Sois tranquille, Zopyrion, bébé chéri ; elle ne parle pas de papa.

PRAXINOA

Par la vénérable déesse ¹⁷⁸, il comprend, cet enfant.

GORGO

Il est beau, papa.

PRAXINOA

Ce papa, l'autre jour, — nous lui disons l'autre jour ¹⁷⁹ d'aller acheter du nitre et du fard à la boutique, — revient nous apportant du sel, le triple nigaud !

GORGO

C'est tout comme le mien, ce bourreau d'argent de Diocleidas : Sept drachmes, voilà ce qu'il a payé hier cinq toisons, des peaux de chien, des épiluchures de vieilles besaces, rien que de la crasse, besogne sur besogne. Mais allons, prends ta robe et ton manteau à boucles, et allons chez le roi, le riche Ptolémée, voir Adonis. J'ai entendu dire que la reine préparait quelque chose de magnifique.

PRAXINOA

Chez les riches tout est riche.

GORGO

Ce qu'on a vu, on peut en parler ensuite à ceux qui n'ont pas vu. Il serait temps de partir.

PRAXINOA

Pour les oisifs, c'est toujours fête. Eunoa, prends mon ouvrage, et mets-le encore au milieu de la chambre, fiéffée nonchalante : les chats aiment à dormir mollement. Remue-toi donc. Apporte de l'eau un peu vite.

C'est de l'eau qu'il me faut d'abord, et c'est le savon qu'elle apporte. Donne toujours. Pas une montagne, gaspilleuse? Verse l'eau. Malheureuse, as-tu besoin d'arroser ma tunique? Assez. Me voilà lavée comme il a plu aux dieux. La clef du grand coffre, où est-elle? Apporte-la ici.

GORGO

Praxinoa, cette robe à plis te sied à merveille. Dis-moi, à combien t'en est revenue l'étoffe?

PRAXINOA

Ne m'en parle pas, Gorgo, à plus de deux mines ¹⁸⁰ d'argent fin, et je me suis tuée à la faire.

GORGO

Mais tu as réussi à souhait.

PRAXINOA

Je ne dis pas non. Toi, apporte-moi mon manteau et mon chapeau; drape le manteau comme il faut. Toi, mon petit, je ne t'emmènerai pas. Mormo ¹⁸¹! le cheval mord. Pleure tant que tu voudras, je ne tiens pas à ce que tu te fasses estropier. Partons. Phrygia, prends le petit et amuse-le. Fais rentrer le chien, ferme la porte de la cour.

Dehors

PRAXINOA

O dieux, quelle foule! Comment et à quel moment faut-il traverser cette cohue de malheur? Des fourmis sans nombre et sans fin! Tu as fait beaucoup de belles choses, Ptolémée, depuis que ton père est au rang des dieux. Il n'y a plus de malfaiteurs qui détroussent le passant en se faufilant à l'égyptienne, comme autrefois se plaisaient à le faire des coquins pétris de ruse, tous gens de même acabit, mauvais drôles, figes sauvages ¹⁸²,

tous tant qu'ils étaient. Chère Gorgo, qu'allons-nous devenir? Voilà les chevaux de parade du roi. Hé! l'ami, ne m'écrase pas. L'alezan se cabre tout droit; vois comme il est fougueux! Effrontée d'Eunoe, ne te rangeras-tu pas? Il va tuer son cavalier. C'est une belle chance que le petit soit resté à la maison.

GORGO

Rassure-toi, Praxinoa : nous voilà derrière eux et ils sont allés à leur place.

PRAXINOA

Et moi, je commence à me remettre. Le cheval et le froid serpent, voilà ce que je crains le plus depuis mon enfance. Hâtons-nous : un flot de monde arrive sur nous.

GORGO

Tu viens de la cour, mère?

LA VIEILLE FEMME

Oui, mes enfants.

GORGO

C'est facile d'entrer?

LA VIEILLE FEMME

A force d'essayer les Achéens entrèrent dans Troie, ma toute belle; en essayant on vient à bout de tout.

GORGO

C'est un oracle que la vieille nous a rendu en s'en allant.

PRAXINOA

Les femmes savent tout, même comment Zeus épousa Héra.

GORGO

Regarde, Praxinoa, quelle foule autour des portes.

PRAXINOA

Prodigieuse. Gorgo, donne-moi la main, et toi, Eunoa prends celle d'Eutychis; tiens-toi bien à elle, que tu ne te perdes pas. Entrons toutes ensemble. Ne nous lâche pas d'une semelle, Eunoa. Ah! malheur! voilà déjà mon voile déchiré en deux, Gorgo. Au nom de Zeus, brave homme, si tu veux que le ciel te protège, prends garde à mon manteau.

L'HOMME

Cela ne dépend pas de moi; néanmoins j'y prendrai garde.

PRAXINOA

Quelle presse! Ils se poussent comme des porcs.

L'HOMME

Courage, femme : nous voilà en sûreté.

PRAXINOA

Puisses-tu l'être ainsi, et cette année et toujours, cher homme qui nous a protégés! Quel brave homme, et com patissant! On écrase notre Eunoa; allons, poltronne, joue des coudes. Parfait! toutes dedans ¹⁸³, comme dit celui qui a enfermé la mariée.

Dans le palais

GORGO

Praxinoa, avance ici. Regarde d'abord les broderies; comme elles sont fines et jolies! Tu avoueras que ce sont des œuvres divines.

PRAXINOA

Vénérable Athéna, quelles ouvrières les ont exécutées? Quels peintres ont dessiné ces figures avec tant de vérité? Quel naturel dans leurs attitudes, quel naturel dans leurs mouvements! Elles sont vivantes, et non brodées. L'homme est un être bien habile. Et lui, qu'il

est admirable, couché sur son lit d'argent, avec ce premier duvet qui lui descend des tempes, cet Adonis ¹⁸⁴, amant trois fois aimé même aux bords de l'Achéron!

UN AUTRE HOMME

Aurez-vous bientôt fini, malheureuses, votre interminable caquetage, tourterelles que vous êtes? Elles vont nous écorcher les oreilles avec leur bouche qui bâille à chaque syllabe ¹⁸⁵.

PRAXINOA

Eh mais! d'où sort-il, celui-là? Que t'importe, si nous caqueton. Achète des esclaves, si tu veux donner des ordres. Prétends-tu commander à des Syracusaines? Car, pour que tu le saches, nous sommes Corinthiennes d'origine, tout comme Bellérophon ¹⁸⁶. Nous parlons la langue du Péloponnèse. Les Doriens ont le droit, je pense, de parler dorien. Ne permets pas, déesse au miel ¹⁸⁷, qu'il nous vienne un maître, hormis un seul. Je me moque de toi. Ne me râcle pas la mesure vide ¹⁸⁸.

GORGO

Silence, Praxinoa. La fille de l'Argienne va chanter Adonis, l'habile chanteuse qui déjà l'an passé a remporté le prix de l'hymne funèbre. Je suis sûre qu'elle va faire entendre quelque chose de beau. La voilà qui fait des grâces.

LA CHANTEUSE

Souveraine qui chéris Golgoi ¹⁸⁹ et Idalion et le haut Eryx ¹⁹⁰, Aphrodite qui te complais dans l'or, voici ton Adonis ¹⁹¹, tel que l'ont ramené après douze mois de l'intarrissable Achéron les Heures aux pieds délicats, les Heures chéries, les plus lentes des divinités, mais dont la venue est désirée de tous les humains, parce qu'elles apportent toujours quelque présent. Cypris, fille de Dioné, c'est toi, comme la renommée le publie, qui de mortelle as fait Bérénice ¹⁹² immortelle en versant

quelques gouttes d'ambroisie dans son sein de femme. Pour te marquer sa reconnaissance, déesse aux nombreux noms et aux temples nombreux, la fille de Bérénice, belle comme Hélène, Arsinoé, pare Adonis de tout ce qu'il y a de beau. Près de lui s'étaient tous les fruits de la saison que portent les arbres, près de lui sont des jardins ¹⁹³ délicats conservés dans des corbeilles d'argent, et des vases d'or pleins de parfums de Syrie, et toutes les pâtisseries que les femmes apprêtent sur un plateau, en mêlant des essences de fleurs de toute sorte à la blanche farine, et toutes celles qu'elles composent avec le doux miel ou l'huile onctueuse; toutes sont ici près de lui, en forme d'animaux qui volent ou qui marchent. Des berceaux de verdure sont formés de tendre aneth qui retombe ¹⁹⁴; par dessus voltigent de jeunes Amours, semblables à de jeunes rossignols qui essayent leurs ailes grandissantes sur un arbre en volant de branche en branche. Voyez l'ébène, voyez l'or, voyez les aigles d'ivoire éclatant qui portent à Zeus, fils de Cronos, son jeune échanson. Dessus, des couvertures de pourpre plus moelleuses que le sommeil. Et la Milésienne ¹⁹⁵ et le berger de Samos peuvent dire : « C'est de chez nous que viennent les couvertures du lit dressé pour le bel Adonis. »

Il y a un lit pour Cypris; il y en a un pour Adonis aux bras de rose, le jeune époux qui compte dix-huit ou dix-neuf années. Son baiser ne pique pas, et un duvet doré couvre encore ses lèvres. Aujourd'hui que Cypris se réjouisse de posséder son amant. Dès l'aurore, à l'heure de la rosée, nous irons en cortège le porter hors de la ville dans les flots qui écument contre le rivage, et, dénouant notre chevelure, et laissant flotter nos robes sur nos talons, le sein découvert, nous entonnerons la complainte aiguë.

Seul, dit-on, parmi les demi-dieux, tu visites tour à tour la terre et l'Achéron. Nul n'a eu cette fortune, ni Agamemnon, ni Ajax, le grand héros aux lourdes colères, ni Hector, l'aîné des vingt fils d'Hécube, ni Patrocle,

ni Pyrrhus revenu de Troie, ni avant eux les Lapithes ¹⁹⁶, ni les fils de Deucalion ¹⁹⁷, ni les Pélopides, ni les Pélages, orgueil d'Argos.

Sois-nous maintenant propice, cher Adonis, et garde-nous ta faveur jusqu'à l'an prochain. Tu as été le bienvenu aujourd'hui, Adonis, tu seras le bienvenu quand tu reviendras.

GORGŌ

Praxinoa, c'est une habile chanteuse que cette femme. Heureuse de savoir tant de choses, bienheureuse d'avoir une voix si douce ! Mais il est temps de rentrer au logis. Diocleidas n'a pas dîné, et l'homme est tout vinaigre; garde-toi de l'approcher quand il a faim. Sois heureux, Adonis bien aimé, et puisses-tu nous retrouver heureux quand tu reviendras.

IDYLLE XVI ⁴⁹⁸

Les Charites ou Hiéron

Toujours les filles de Zeus, toujours les poètes ont à cœur de chanter les Immortels, de chanter les exploits des grands hommes. Les Muses sont des déesses; déesses, elles célèbrent les dieux; mais nous ici-bas nous sommes des mortels; mortels, célébrons des mortels.

Qui donc, parmi ceux qu'illumine l'aurore, ouvrant sa porte à nos Charites, les accueillera dans sa demeure avec empressement et ne les congédiera pas sans présents? Elles reviennent en grondant au logis, les pieds nus, et me criblent de moqueries, parce qu'elles ont fait une course inutile; puis, à pas lents, elles rentrent au fond du coffre vide, et, laissant tomber leur tête sur leurs genoux glacés, elles restent là, car c'est leur demeure habituelle, quand elles sont revenues sans avoir rien obtenu. Qui aujourd'hui est généreux à leur égard? Qui est capable de chérir le poète qui l'a loué? Je l'ignore; car les hommes ne s'empressent plus comme autrefois de mériter les éloges par de belles actions : ils sont asservis au gain. Chacun, tenant la main sous son manteau, cherche par où accroître son argent, et il n'en gratterait pas le vert-de-gris pour vous en faire cadeau, mais il vous dit aussitôt : « La jambe est plus loin que le genou ¹⁹⁹; mon intérêt d'abord. C'est aux dieux à honorer les poètes. Et pourquoi en entendre de nouveaux? Homère suffit pour tous. Le meilleur des poètes est celui qui ne me coûtera rien. »

Mais, malheureux, que gagnez-vous à entasser des monceaux d'or dans vos demeures? Ce n'est pas ainsi que les gens sensés usent de la richesse : ils en donnent

une part à leurs plaisirs, une autre à quelque chanteur; ils font du bien à beaucoup de parents, à beaucoup de leurs semblables aussi, ils offrent sans cesse des sacrifices sur les autels. Ils respectent les lois de l'hospitalité, et, après avoir charmé leurs hôtes par les plaisirs de la table, ils les laissent partir quand il leur plaît. Ils honorent surtout les sacrés interprètes des Muses, afin que, même enfouis chez Hadès, ils aient une bonne renommée, et ne gémissent point sans gloire aux bords du froid Achéron, semblables à un pauvre hère à qui le hoyau a rendu les mains calleuses et qui déplore l'indigente pauvreté qu'il a héritée de ses pères. Dans la maison d'Antiochos ²⁰⁰ et du prince Aleuas ²⁰¹, des pénestes ²⁰² sans nombre se sont vu mesurer leur pitance mensuelle; des veaux sans nombre, poussés dans les étables des Scopades ²⁰³, ont mugé avec les vaches cornues; d'innombrables moutons de qualité n'ont pas cessé de brouter la plaine de Crannon pour les descendants hospitaliers de Créon. Mais de tout cela ils n'ont plus joui, lorsqu'ils ont exhalé leur douce existence dans la large barque du vieux passeur morose, et, privés de ces immenses richesses, ils demeuraient oubliés pendant de longs siècles parmi les morts misérables, si l'habile chanfre de Céos ²⁰⁴, modulant des chants variés sur son luth aux cordes nombreuses, ne les avait rendus célèbres dans les générations nouvelles. La gloire n'a pas manqué même à leurs chevaux rapides ²⁰⁵ qui sont revenus des jeux sacrés avec une couronne. Qui jamais aurait connu les chefs des Lyciens ²⁰⁶, qui les Priamides chevelus, ou Cyncos ²⁰⁷ au teint de femme, si les poètes n'avaient pas chanté les combats des vieux âges? Ulysse lui-même qui erra cent vingt mois chez tous les hommes, qui pénétra vivant dans l'Hadès aux limites du monde et s'échappa de la caverne du Cyclope meurtrier, n'aurait point joui d'une gloire durable; et l'on n'aurait point parlé d'Eumée ²⁰⁸ le porcher, ni de Philoitios qui donnait ses soins aux troupeaux de bœufs, ni du magnanime Laërte lui-même, si les chants du vieillard d'Ionie ²⁰⁹ ne les avaient pas sauvés de l'oubli.

Ce sont les Muses qui dispensent aux hommes la bonne renommée, tandis que les richesses des morts sont consommées par les vivants. Mais il serait aussi difficile de compter sur le rivage tous les flots que le vent et la mer azurée poussent vers la grève ou de laver avec de l'eau limpide une brique ²¹⁰ couleur de boue que d'avoir raison d'un homme atteint du mal de lésine. Grand bien lui fasse, à cet homme; qu'il possède des richesses incalculables et qu'il désire toujours en avoir davantage! Pour moi, je préfère l'estime et l'affection des hommes à des bandes de mulets et de chevaux.

Mais je cherche un mortel chez qui je serai le bienvenu avec mes Muses; car les routes sont dures aux poètes sans les filles de Zeus aux vastes pensées. Le ciel n'est pas encore las d'amener les mois et les années; bien des fois les chevaux mouvront encore les roues du char de Phébus. Il sera un jour, cet homme qui aura besoin de mes chants, après avoir accompli des exploits égaux à ceux que firent le grand Achille ou le redoutable Ajax dans la plaine du Simoïs, où s'élève le tombeau du phrygien Ilos ²¹¹. Déjà les Phéniciens ²¹² qui habitent sous le soleil couchant les confins extrêmes de la Libye ont frissonné. Déjà les Syracusains tiennent leurs lances par le milieu et chargent leurs bras de boucliers d'osier. Parmi eux, Hiéron, égal aux héros d'autrefois, revêt son ceinturon et la crinière d'un cheval ombrage son cimier. Zeus, illustre père, et toi, vénérable Athéna, et toi, jeune fille ²¹³, qui avec ta mère as reçu en partage la grande ville des riches Ephyréens, près des eaux de Lysiméléia ²¹⁴, faites qu'une dure nécessité rejette les ennemis loin de notre île dans la mer de Sardaigne, et que les restes faciles à compter de leurs innombrables bataillons aillent annoncer aux enfants et aux femmes le sort de ceux qu'ils aimaient. Que les anciens citoyens repeuplent toutes les villes que les mains des ennemis ont détruites de fond en comble; qu'ils cultivent des campagnes florissantes; que d'innombrables milliers de brebis s'engraissent à la pâture et bêlent par la plaine, et que

les vaches rentrant en longues troupes à l'étable fassent hâter le pas au voyageur attardé le soir; qu'on laboure les jachères en vue des semailles, en la saison où la cigale, observant les bergers à l'heure de midi, chante au haut des arbres dans les branches; que les araignées tendent leurs toiles légères sur les armes et que le nom même de la guerre soit aboli! Que les poètes élèvent jusqu'aux nues la gloire d'Hiéron et la portent au delà de la mer de Scythie ²¹⁵ et des vastes remparts cimentés par le bitume où régna Sémiramis! Je suis l'un d'eux; mais il en est beaucoup d'autres qui sont chers aux filles de Zeus; que tous aient à cœur de chanter Aréthuse ²¹⁶ la sicilienne avec les peuples de cette île et le vaillant Hiéron!

O Charites, déesses d'Etéocle ²¹⁷, vous qui aimez Orchomène la Minyenne, jadis haïe de Thèbes, si l'on ne m'appelle pas, je saurai rester chez moi; mais si l'on m'appelle, je me présenterai hardiment avec mes Muses, et je ne me séparerai pas de vous non plus; car, sans les Charites, est-il rien qui puisse plaire aux hommes? Puissé-je avoir toujours les Charites avec moi!

IDYLLE XVII ²¹⁸

Éloge de Ptolémée

Commençons par Zeus et finissez par Zeus, Muses, lorsque nous célébrons dans nos chants le plus grand des Immortels; mais parmi les hommes, c'est Ptolémée qu'il faut chanter au début, à la fin, au milieu de nos vers; car il est supérieur à tous. Les héros qui jadis sont nés de demi-dieux ont trouvé des chantres habiles de leurs belles actions. Pour moi, qui sais l'art de bien dire, c'est Ptolémée que je veux chanter : les hymnes font honneur aux Immortels eux-mêmes.

Quand le bûcheron pénètre dans la riche forêt de l'Ida, il cherche des yeux dans cette multitude d'arbres par où il commencera son ouvrage, et moi, par où commencerai-je, quand je vois devant moi les faveurs sans nombre dont les dieux ont honoré le meilleur des rois ?

Quel génie il tenait de ses pères, ce Ptolémée ²¹⁹, fils de Lagos, pour mener à terme une grande entreprise, quand il s'était mis en tête un dessein qu'aucun autre homme n'eût été capable de concevoir ! Le Père souverain l'a élevé aux honneurs dont jouissent les bienheureux Immortels, et un trône d'or lui a été élevé dans le palais de Zeus. Près de lui siège son ami Alexandre, dieu redouté des Perses aux mitres bariolées. En face se dresse le trône du tueur de centaures, Héraclès, fait du plus dur acier. C'est là qu'il goûte la joie des festins avec les autres descendants d'Ouranos, le cœur débordant de joie à la vue des petits-enfants de ses petits-enfants, parce que le fils de Cronos a affranchi leurs corps de la vieillesse et parce que les fils nés de son sang sont appelés

Immortels. Tous deux en effet ont pour ancêtre le vaillant Héraclide ²²⁰, tous deux remontent au premier auteur de la race, Héraclès. Aussi quand celui-ci, rassasié de nectar parfumé, quitte la table pour se rendre à la chambre de sa femme bien-aimée, il remet à l'un son arc et le carquois suspendu à son bras, à l'autre sa massue de fer bossuée de nœuds; et tous deux portant ses armes conduisent le fils barbu de Zeus dans la chambre parfumée d'ambrosie d'Hébé aux belles chevilles. De quel éclat aussi brillait entre les femmes renommées pour leur sagesse l'illustre Bérénice ²²¹, l'honneur de sa famille ! Sur le sein parfumé de cette princesse, la déesse qui règne à Chypre, l'auguste fille de Dioné, avait passé ses mains délicates. Aussi jamais femme, dit-on, ne plut à son mari autant que Ptolémée aima son épouse, et cependant il était aimé plus encore qu'il n'aimait. En ce cas un homme peut hardiment confier à ses enfants sa maison tout entière, quand, plein d'amour, il se rend au lit de celle qui l'aime. La femme qui n'aime pas n'a en tête que des étrangers; elle enfante facilement, mais ses enfants ne ressemblent pas à leur père. Vénérable Aphrodite, qui l'emportes en beauté sur toutes les déesses, c'est toi qui t'intéressais à cette princesse; c'est grâce à toi que la belle Bérénice n'a pas traversé le plaintif Achéron : tu l'enlevas avant qu'elle abordât la sombre barque et le nocher des morts à jamais odieux, et, la déposant dans un temple, tu l'admis à partager tes honneurs. Favorable à tous les mortels, elle leur inspire les tendres amours et rend légers les soucis des amants.

Argienne ²²² aux noirs sourcils, unie à Tydée, tu enfantas l'homicide Diomède, le héros de Calydon; Thétis au corsage à longs plis, unie à Pélée, fils d'Eaque, mit au monde Achille au javelot redoutable; et toi, belliqueux Ptolémée, tu dois le jour à l'illustre Bérénice, femme du belliqueux Ptolémée. Et Cos ²²³ te nourrit, tendre nouveau-né, t'ayant reçu de ta mère, quand tu vis ton premier matin; car c'est là que la fille d'Anti-

gone ²²⁴, pressée par les douleurs de l'enfantement, invoqua Ilithye ²²⁵ qui délie les ceintures. Celle-ci l'assista avec bonté et versa sur tout son corps l'oubli de la douleur. Alors naquit l'enfant chéri, semblable à son père. A sa vue, Cos poussa un cri de joie et dit en touchant le nouveau-né de ses mains caressantes : Sois heureux, enfant, et puisses-tu m'honorer autant que Phébus Apollon a honoré Délos à la ceinture azurée ! puisses-tu tenir en même estime la colline de Triops ²²⁶ et accorder aux Doriens mes voisins une égale faveur, tout comme le roi Apollon a aimé Rhénée ²²⁷ ! C'est ainsi que l'île parla, et du haut des nuées un grand aigle fit entendre son cri par trois fois, augure favorable. C'était sans doute un signe de Zeus. Zeus, fils de Cronos prend soin des rois vénérables, et celui-là est privilégié entre tous qu'il a pris en amitié dès sa naissance. L'opulence est sa compagne, il règne au loin sur les terres et sur les mers.

Mille contrées et mille races d'hommes font croître des moissons fécondées par la pluie de Zeus. Mais aucun pays n'en produit autant que la basse terre d'Égypte, quand le flot montant du Nil ameublait la glèbe humide; aucune non plus ne possède autant de villes peuplées de mortels industriels. Trois centaines de villes y ont été construites, plus trois milliers s'ajoutant à trois myriades, plus deux fois trois et enfin trois fois neuf ²²⁸, et toutes sont sous le sceptre unique du fier Ptolémée. Et il se taille encore une tranche de la Phénicie, de l'Arabie, de la Syrie, de la Libye et de la noire Ethiopie; il commande à tous les Pamphyliens, aux piquiers Ciliciens, aux Lyciens, aux Cariens, amis de la guerre, et aux Cyclades; car ses flottes sont les meilleures qui sillonnent les flots. Toute la mer et la terre, et les fleuves retentissants reconnaissent l'autorité de Ptolémée. Autour de lui se rassemblent d'innombrables cavaliers, d'innombrables fantassins armés du bouclier et bardés d'airain étincelant.

Par sa richesse il pourrait écraser tous les rois, tant il en entre chaque jour de tous les points de la terre dans

son opulente maison ! Ses peuples s'adonnent en sécurité aux travaux des champs; car aucun ennemi, franchissant le Nil peuplé de monstres, n'est jamais venu par terre pousser le cri de guerre dans des villages qui ne sont pas à lui; aucun n'a sauté d'un rapide navire sur le rivage, armé en guerre pour enlever traîtreusement les bœufs des Egyptiens, tant est redoutable celui qui règne dans ces vastes plaines, le blond Ptolémée, habile à brandir la lance, qui met tous ses soins à garder intact l'héritage de ses pères, comme il sied à un bon roi, et qui sait lui-même l'augmenter !

Mais l'or ne reste pas sans usage dans son riche palais, comme les trésors que les fourmis accumulent sans cesse et sans repos. Il en fait une large part pour les demeures des dieux, auxquels, entre autres présents, il offre toujours les prémices. Il en a donné beaucoup aussi aux rois vaillants, beaucoup aux villes, beaucoup à ses fidèles amis. Jamais non plus un homme habile à entonner un chant harmonieux n'est venu aux concours de Dionysos sans obtenir de lui un présent digne de son talent. Aussi les interprètes des Muses célèbrent Ptolémée en reconnaissance de ses bienfaits. Que peut-il y avoir de plus beau pour un homme fortuné que d'acquérir une belle renommée parmi les hommes ? C'est le seul bien qui reste aux Atrides; tous ces trésors sans nombre qu'ils acquièrent en prenant le vaste palais de Priam sont enfouis quelque part dans les ténèbres d'où il n'y a pas de retour.

Seul parmi les hommes d'autrefois et seul parmi ceux dont les pieds laissent encore une chaude empreinte à la surface de la poussière foulée, il a bâti à sa mère bien aimée et à son père des temples où brûlent les parfums, et il y a élevé d'admirables statues d'or et d'ivoire à ces nouveaux dieux secourables à tous les mortels. Au retour de chaque mois, sur leurs autels rougis, il brûle un grand nombre de grasses cuisses de bœufs, lui et sa vaillante épouse, la meilleure femme qui ait jamais dans un palais entouré de ses bras un jeune époux; car elle le chérit de toute son âme comme son frère et son mari.

C'est ainsi que s'accomplit le mariage sacré des Immortels, rois de l'Olympe, qu'enfanta la puissante Rhéa. Iris, encore vierge ²²⁹, ayant lavé ses mains dans les parfums, dressa le lit unique où devaient dormir Zeus et Héra.

Salut, roi Ptolémée. Je te célébrerai à l'égal des autres demi-dieux, et j'ose croire que mes chants ne seront pas dédaignés de la postérité. Quant à la vertu, c'est Zeus qui te la donnera.

IDYLLE XVIII ²³⁰

Épithalame d'Hélène

Donc un jour à Sparte, chez le blond Ménélas, des jeunes filles, les cheveux ornés d'hyacinthe en fleur, formèrent un chœur devant la chambre nuptiale fraîchement peinte; elles étaient douze, les premières de la ville, de splendides Lacédémoniennes. Le plus jeune fils d'Atrée venait d'enfermer avec lui l'aimable fille de Tyndare, Hélène, qu'il avait obtenue pour épouse. Or donc elles dansaient toutes ensemble sur un seul air, marquant la cadence avec leurs pieds entrelacés, et la maison retentissait du chant de l'hyménée.

« Eh quoi ! sitôt dormir, cher époux ? As-tu donc les genoux si pesants ? Aimes-tu à ce point le sommeil ? As-tu fêté le vin au point de te laisser tomber sur ton lit ? Si tu avais hâte de dormir à ton heure, il fallait le faire seul et laisser la jeune femme près de sa tendre mère jouer avec ses compagnes jusqu'au point du jour. Aussi bien, après demain comme demain, cette année et les suivantes, elle est ta femme.

Heureux époux, un brave homme a éternué sur ton passage quand tu te rendais à Sparte, comme les autres princes, et t'a fait réussir. Seul entre tous les demi-dieux, tu auras le fils de Cronos, Zeus, pour beau-père. Car c'est une fille de Zeus qui est venue coucher à tes côtés sous la même couverture, et qui n'a pas d'égale parmi les femmes qui foulent la terre d'Achaïe. Ce sera certes un merveilleux enfant qu'elle mettra au jour, s'il doit ressembler à sa mère. Nous, ses compagnes, qui, frottées d'huile comme des hommes, courions avec elle près des bains de l'Eurotas, nous sommes en tout quatre fois soixante vierges, tout un jeune peuple de femmes ; mais

aucune de nous n'est sans défaut, si on la compare à Hélène. Comme resplendit le beau visage de l'Aurore à son lever, de la Nuit vénérable et du clair printemps, quand l'hiver a cessé, ainsi, Hélène, joyau d'or, resplendissait parmi nous. Une haute moisson est l'ornement du champ fertile, le cyprès du jardin, la cavale thessalienne de l'attelage; ainsi Hélène au teint de rose est la parure de Lacédémone. Aucune femme n'a dans sa corbeille d'ouvrages aussi bien tissés; aucune, entrelaçant les fils à l'aide de la navette, sur un métier artistement construit, ne détache des longs montants une toile plus serrée; nulle non plus ne sait faire résonner la lyre, en chantant Artémis et Athéna à la large poitrine, aussi bien qu'Hélène qui loge tous les amours dans ses yeux.

O belle, ô gracieuse fille, te voilà maintenant maîtresse de maison. Nous, dès l'aurore, nous irons courir dans la carrière et cueillir dans les prés fleuris des couronnes odorantes, le cœur plein de ton souvenir, Hélène, comme l'agneau qui tette encore désire la mamelle de la brebis sa mère. Les premières, nous tresserons en ton honneur une couronne de lotos rampant, et nous la suspendrons à un platane ombreux; les premières, nous prendrons la burette d'argent, et nous en verserons la liqueur onctueuse sous le platane ombreux ²³¹, et nous graverons avec la concision dorienne cette inscription sur l'écorce, pour que le passant la lise : « Honore-moi : je suis l'arbre d'Hélène. »

Adieu, jeune épousée, adieu, gendre d'un divin beau-père. Puisse Léto, Léto qui nourrit les enfants, vous accorder une belle progéniture ! Puisse Cypris, la divine Cypris, vous inspirer à tous deux une égale tendresse, et que Zeus, Zeus fils de Cronos, vous donne une prospérité sans fin qui passe de nobles mains en nobles mains !

Donnez, exhalant sur le sein l'un de l'autre un souffle d'amour et de désir; mais n'oubliez pas de vous éveiller à l'aurore. Nous aussi nous reviendrons au point du jour, dès que le premier chantre, dressant son cou emplumé, aura chanté sur son perchoir. Hymen, ô Hyménée, réjouis-toi de ce mariage. »

IDYLLE XIX ²³²

Le voleur de miel

Le voleur Éros dérobait un jour dans une ruche un rayon de miel; une méchante abeille lui piqua de son aiguillon le bout de tous les doigts. Il souffrait, soufflait sur sa main, trépignait, bondissait. Il montra son mal à Aphrodite, se plaignant que l'abeille, une si petite bête, fit de si grandes blessures. Sa mère se mit à rire : « Eh quoi ? dit-elle ; n'es-tu pas comme les abeilles ? Tu es petit, mais quelles blessures tu causes ! »

IDYLLE XX ²³³

Le jeune bouvier

Comme je voulais lui donner un doux baiser, Eunica s'est ri de moi, et m'a répondu par des propos injurieux : « Arrière ! loin de moi ! Tu n'es qu'un bouvier et tu veux me baiser, misérable. Je n'ai pas appris à baiser des paysans, mais à presser des lèvres citadines. Garde-toi de baiser ma jolie bouche, même en songe. Voyez ces regards, ce langage, ces plaisanteries grossières. Avec quelle délicatesse tu m'appelles ! quels mots flatteurs tu sais dire ! Comme ta barbe est douce et ta chevelure jolie ! Tu as du mal aux lèvres, tu as les mains noires et tu sens mauvais. Fuis loin de moi ; tu me salirais. » En disant ces mots, elle cracha trois fois dans son sein ²³⁴ et me toisa de la tête aux pieds en ricanant et en me regardant de travers. Puis elle se pavanait, fière de sa beauté ; enfin elle me rit au nez d'un air moqueur et méprisant. Aussitôt mon sang bouillonna, et je devins rouge de dépit, comme une rose sous la rosée. Alors elle s'en fut, me laissant là ; et moi je porte la colère dans mon cœur, parce qu'une méchante courtisane s'est moquée d'un joli garçon comme moi.

Bergers, dites-moi la vérité : ne suis-je pas beau ? Un dieu a-t-il soudain fait de moi un autre homme ? Naguère un joli duvet fleurissait sur moi, comme le lierre sur un tronc d'arbre, et ombrageait mes lèvres. Mes cheveux, frisés comme l'ache, s'enroulaient autour de mes tempes et mon front blanc brillait au-dessus de mes noirs sourcils. Mes yeux par leur éclat surpassaient de beaucoup les yeux brillants d'Athéna. Ma bouche

était plus tendre que le lait caillé et de mes lèvres coulait une voix plus douce que le miel qui sort du rayon. Harmonieux sont mes chants, soit que je joue de la syrinx, soit que je fasse parler la flûte, le roseau ou la flûte traversière. Et toutes les femmes sur la montagne disent que je suis beau et toutes m'embrassent ; mais cette pécure de la ville ne m'a pas embrassé et, sous prétexte que je suis un bouvier, elle m'a planté là. N'a-t-elle jamais entendu dire que le beau Dionysos ²³⁵ conduit la génisse dans les vallons ? N'a-t-elle pas appris que Cypris devint follement amoureuse d'un bouvier ²³⁶ et garda les troupeaux dans les montagnes de Phrygie, qu'elle baisa Adonis dans les bois et dans les bois le pleura ? Et Endymion, qui était-il ? N'était-ce pas un bouvier ? Cependant Séléné le baisa, tandis qu'il faisait paître ses bœufs, et, quittant l'Olympe, elle vint dans un vallon boisé du Latmos ²³⁷ et y dormit avec le bel enfant. Toi aussi, Rhéa ²³⁸, tu pleures ton bouvier. Et toi aussi, fils de Cronos, n'est-ce pas pour un jeune bouvier ²³⁹ que tu erras sous la forme d'un oiseau ? Seule, Eunica a refusé de baiser le bouvier : elle est au-dessus de Cybèle, de Cypris et de Séléné. Puisse-t-elle, ô Cypris, ne plus baiser, ni à la ville, ni dans la montagne, celui qui lui est cher, et dormir seule toute la nuit !

IDYLLE XXI²⁴⁰

Les Pêcheurs

La pauvreté seule, Diophante, éveille les arts; c'est elle qui enseigne le travail. Car les soucis importuns ne permettent pas même de dormir aux artisans et, s'ils ferment un moment les yeux, la nuit, soudain l'inquiétude se dresse à leur chevet et trouble leur sommeil.

Deux vieux pêcheurs étaient couchés côte à côte sur un lit d'algues sèches, à l'abri d'une cabane de branches entrelacées, le long d'un mur de feuillage. Près d'eux gisaient les instruments de leur métier, petits paniers, cannes à pêche, hameçons, appâts d'algue, lignes, nasses, labyrinthes de jonc, des cordes, une paire de rames, puis sur des étais une vieille barque; sous leur tête une natte étroite, des hardes, des bonnets. C'était là pour ces pêcheurs toutes leurs ressources, toute leur richesse. Pas de porte au seuil, pas de chien; tout cela leur semblait superflu; car leur pauvreté les gardait. Pas un voisin à portée; mais jusqu'au pied même de la hutte qu'elle serrait de près, la mer poussait doucement ses flots.

Le char de Séléné n'avait pas encore achevé la moitié de sa course que le travail coutumier éveilla les pêcheurs; ils chassèrent le sommeil de leurs paupières, et leurs pensées les excitèrent à parler.

ASPHALION

Ils se trompent, ami, tous ceux qui disent que les nuits diminuent en été, quand Zeus apporte les longs jours. J'ai déjà eu des milliers de songes, et l'aurore ne paraît pas encore. Me trompé-je? Qu'y a-t-il? Les nuits sont attardées.

LE COMPAGNON

Asphalion, tu trouves à redire à la belle saison? Le temps n'a pas de lui-même dépassé son cours; mais c'est le souci qui coupe ton sommeil et te rend la nuit longue.

ASPHALION

As-tu jamais appris à expliquer les songes? J'en ai eu d'excellents. Je ne voudrais pas te priver de ta part dans ce que j'ai vu en rêve : tu es de moitié dans ma pêche, sois de moitié dans tous mes songes. Tu pourrais bien en deviner le sens, si l'on dit vrai, que le meilleur interprète des songes, c'est celui qui a pour maître l'intelligence. D'ailleurs nous sommes de loisir; car que faire, quand on est étendu tout éveillé sur des feuilles, près du flot et qu'on est comme l'âne dans les épines, et la lampe au prytanée, qui, dit-on, ne connaissent pas le sommeil?

LE COMPAGNON

Eh bien, mon cher, puisque tu as eu un songe cette nuit, raconte-le à ton camarade

ASPHALION

Sur le soir, je m'étais endormi, fatigué de ma journée en mer. Je n'avais pas beaucoup mangé; car nous avions dîné de bonne heure, et, si tu t'en souviens, nous avions ménagé notre estomac. Je me vis campé sur un rocher; j'étais assis, je guettais les poissons et avec ma ligne je lançais dans l'eau l'appât trompeur. Un gros poisson s'élança dessus; car dans les songes tout chien flairer un pain, moi, le poisson. Et lui était accroché à mon hameçon, et son sang coulait et ses soubresauts faisaient plier ma canne. Les deux mains tendues, le dos courbé, j'avais une grosse lutte à soutenir : comment prendre mon poisson avec un faible bout de fer? Au bout de quelque temps je le fis souvenir de sa blessure,

je le piquai légèrement, après quoi, je lui rendis du fil, et, comme il ne fuyait pas, je tirai. La lutte alors prit fin et j'amenai un poisson d'or, tout entier d'or massif. Mais la crainte me saisit : si c'était un poisson cher à Poséidon, ou peut-être un joyau de la glauque Amphritrite ! Tout doucement je le détachai de l'hameçon, de peur que les barbes ne retinssent de l'or de la bouche. Je m'assurai que je le tenais bien, quand je le vis sur la terre ferme. Je jurai que désormais je ne mettrais plus le pied sur l'eau, mais que je resterais sur terre et mènerais avec mon or la vie d'un roi. Et voilà ce qu m'a réveillé ; mais toi, camarade, fais un effort de réflexion ; car le serment que j'ai juré m'effraie.

LE COMPAGNON

Tu n'as pas à t'effrayer ; tu n'as pas juré, pas plus que tu n'as trouvé un poisson d'or comme tu l'as vu en songe : ce sont visions également mensongères. Mais si tu veux explorer ces parages autrement qu'en dormant, ton rêve peut te laisser de l'espoir. Cherche le poisson de chair, de peur de mourir de faim, même avec tes songes d'or.

IDYLLE XXII ²⁴¹

Les Dioscures

Chantons les deux fils de Lédà et de Zeus porte-égide, Castor et Pollux ²⁴², terrible à provoquer au pugilat, quand il a lié autour de ses mains des courroies en cuir de bœuf. Chantons jusqu'à deux ou trois fois les enfants mâles de la fille de Thestios, les deux frères lacédémoniens, qui sauvent les hommes sur le point de périr, les chevaux effarés dans la mêlée sanglante, et les vaisseaux qui, bravant les astres qui déclinent ou qui montent dans le ciel, sont tombés sur des vents redoutables. Ceux-ci, soulevant des vagues énormes à la poupe, à la proue, ou à l'endroit que choisit leur caprice, les précipitent dans la coque, brisent les deux parois ; tous les agrès pendent avec la voile, en désordre, rompus ; des torrents d'eau tombent du ciel que la nuit envahit ; la vaste mer mugit, frappée par les rafales et la grêle infatigable. Vous cependant, du fond même de l'abîme vous retirez les vaisseaux avec les matelots qui croyaient périr. Aussitôt les vents s'apaisent ; une sérénité brillante s'étend au large, les nuages s'enfuient, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; on voit apparaître les Oursses, et, au milieu des Anes, la Crèche ²⁴³ obscure, qui annonce que tout est favorable pour naviguer.

O vous qui tous deux secourez les mortels, qui tous deux les aimez, cavaliers, citharistes, athlètes, chanteurs, lequel de vous, Castor ou Pollux, chanterai-je le premier ? Je veux vous célébrer tous les deux et je chanterai d'abord Pollux.

Or donc Argo ayant échappé aux roches qui s'entrechoquent ²⁴⁴, et à la périlleuse embouchure du Pont ²⁴⁵

neigeux, était arrivé chez les Bébryces ²⁴⁶, portant les enfants chéris des dieux. Là, quittant les deux bordages où ils étaient rangés, les héros descendirent en foule par une seule échelle du vaisseau de Jason, et prirent terre au fond d'une baie sur un rivage abrité du vent, où ils se mirent à étendre leurs couchettes et à frotter des bois pour allumer du feu. Mais Castor aux chevaux rapides et Pollux, brûlé du soleil, erraient tous deux, solitaires, à l'écart de leurs compagnons, contemplant sur une montagne une forêt sauvage plantée d'arbres de toute sorte. Au pied d'un rocher lisse, ils trouvèrent une source intarissable remplie d'eau limpide; les cailloux de son lit brillaient du fond de l'eau comme du cristal ou de l'argent; auprès croissaient des pins élancés, des peupliers blancs, des platanes, des cyprès à la cime feuillue et toutes les fleurs odorantes, — doux travail pour l'abeille velue, — qui à la fin du printemps pullulent dans les prairies. Or c'est là que vivait, ayant le ciel pour toit, un homme fier de sa force, à l'aspect terrifiant, aux oreilles meurtries par les rudes coups du ceste; sa poitrine monstrueuse et son large dos se bombaient en une masse de chair dure comme le fer : on eût dit un colosse travaillé au marteau. Sur ses bras robustes, au-dessous de la pointe de l'épaule, ses muscles saillaient comme des pierres rondes qu'un fleuve torrentiel a roulées et polies dans ses puissants tourbillons. A son dos et à son cou était suspendue une peau de lion attachée par le bout des pattes. Le premier, Pollux, vainqueur dans les luttes, lui adressa la parole.

POLLUX

Réjouis-toi, ami, qui que tu sois. Quels sont les mortels à qui appartient ce pays?

AMYCOS

Me réjouir ! et comment, quand je vois des hommes que je n'ai jamais vus?

POLLUX

N'aie pas peur, et dis-toi que ces gens que tu vois ne sont ni méchants, ni fils de méchants.

AMYCOS

Je n'ai pas peur, et ce n'est pas à toi à me faire la leçon sur ce point.

POLLUX

Tu es sauvage, et ne connais que la haine et le mépris.

AMYCOS

Je suis tel que tu me vois. En tout cas, je ne mets pas le pied sur ton pays.

POLLUX

Viens-y, et tu t'en retourneras comblé de présents d'hospitalité.

AMYCOS

Je ne veux pas de tes présents; quant aux miens, tu peux les attendre.

POLLUX

Malheureux ! tu ne donnerais même pas de cette eau à boire?

AMYCOS

Tu le sauras, si la soif entr'ouvre et dessèche tes lèvres.

POLLUX

Est-ce de l'argent ou quelque autre salaire qu'il faut pour te fléchir? Dis-le.

AMYCOS

Il faut lever les mains pour lutter seul à seul et face à face.

POLLUX

A coups de poing, ou à coups de pied dans les jambes,
les yeux dans les yeux?

AMYCOS

Lutte à coups de poing, et ne ménage pas ton adresse.

POLLUX

Et sur qui dois-je asséner mes bras et mon ceste?

AMYCOS

Tu le vois près de toi; et l'on ne dira pas que le boxeur
est une femmelette.

POLLUX

Y a-t-il aussi un prix préparé, pour lequel nous nous
battons tous deux?

AMYCOS

Je serai à toi, toi à moi, si je suis vainqueur.

POLLUX

Ce sont là des combats d'oiseaux à crête rouge.

AMYCOS

Que nous ressemblions à des coqs ou à des lions, nous
ne combattons pas pour un autre prix.

Ainsi dit Amycos, et, saisissant une conque creuse,
il en tira un mugissement. A l'appel de la conque, les
Bébryces aux cheveux toujours longs se rassemblèrent
rapidement sous les platanes ombreux. Pareillement
Castor, invincible à la lutte, s'en fut appeler du vais-
seau magnésien ²⁴⁷ tous les héros.

Lo's donc que les deux adversaires eurent armé leurs
mains de lanières de bœuf et enroulé de longues cour-
roies autour de leurs bras, ils entrèrent en lice, respi-
rant le meurtre l'un de l'autre. Là ils déployèrent beau-
coup d'efforts pour s'assurer l'avantage d'avoir le soleil

à dos. Par ton habileté, Pollux, tu l'emportas sur le
géant, et les rayons du soleil frappèrent Amycos en
plein visage. Alors, le cœur gonflé de colère, il fonça
devant lui cherchant à toucher son adversaire de ses
poings. Mais le Tyndaride le prévint et le frappa à la
pointe du menton. Le coup ne fit que l'exciter davan-
tage; il se précipita au combat et, baissant la tête, fondit
sur son adversaire de toute sa masse. Les Bébryces
l'acclamaient; dans l'autre camp, les héros encourageaient
le robuste Pollux; ils craignaient que dans cet étroit
espace le géant, semblable à Tityos ²⁴⁸, ne le domptât
en l'accablant sous son poids. Mais le fils de Zeus, se
présentant à lui tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le
déchirait tour à tour de ses deux poings, et il contenait
l'élan du fils de Poséidon, tout énorme qu'il était. Celui-ci
s'arrêta, ivre de coups, et se mit à cracher un sang
vermeil. Tous les chefs à la fois poussèrent des cris de
joie, en voyant les plaies affreuses qu'il avait à la bouche
et aux mâchoires et ses yeux rétrécis dans son visage
tuméfié. Le prince le troubla en faisant des feintes avec
ses poings de tous côtés, et, quand il le vit déconcerté,
il lui asséna son poing au-dessus du nez, entre les sourcils,
et lui dépouilla tout le front jusqu'à l'os. Sous le coup,
le Bébryce tomba à la renverse et s'allongea sur le
gazon verdoyant. Il se remit sur pied et le combat
recommença âprement, et ils cherchaient à se tuer l'un
l'autre en se frappant de leurs cestes durs. Mais, tandis
que le chef des Bébryces dirigeait ses coups sur la poi-
trine et plus bas que le cou, l'invincible Pollux lui
broyait tout le visage de hideuses blessures. Les chairs
de l'un se fondaient en sueur et de grand il était soudain
devenu petit; les membres de l'autre, à chaque effort
nouveau, grandissaient et prenaient de plus belles couleurs.

Comment donc le fils de Zeus vint-il à bout du vorace
Bébryce? Dis-le, déesse; car tu le sais. Pour moi, inter-
prête d'autrui, je dirai tout ce que tu veux et de la
manière qu'il te plaît.

Impatient de frapper un grand coup, Amycos saisit

de sa main gauche la gauche de Pollux, en se penchant obliquement hors de la ligne de garde, et, attaquant de l'autre côté, il lança de son flanc droit son énorme poing. S'il avait réussi, il aurait mis à mal le roi d'Amyclées²⁴⁹; mais celui-ci esquiva le coup en baissant la tête, et de sa forte main lui porta sous la tempe gauche un coup qu'il appuya du poids de son épaule. Le sang noir jaillit vivement de la tempe ouverte. Puis de sa main gauche, Pollux lui fracassa la bouche, et les dents serrées claquèrent; et sous une grêle de coups toujours plus rapides, il lui abîma le visage, jusqu'à ce qu'il eût broyé les joues. Le géant s'écroula de tout son long sur le sol, l'esprit perdu; et, renonçant au combat, il leva les deux mains à la fois; car il était près de la mort. Quoique vainqueur, boxeur Pollux, tu ne lui fis subir aucun outrage; mais il jura le grand serment, en appelant de la mer son père Poséidon, qu'il ne provoquerait plus et ne molesterait plus les étrangers.

Je t'ai chanté, prince; c'est toi maintenant que je vais chanter, Castor, fils de Tyndare, aux chevaux rapides, à la lance impétueuse, à la cuirasse d'airain.

Les deux fils de Zeus ayant ravi les deux filles de Leucippe²⁵⁰, les emportaient. Les deux frères, fils d'Apharée, Lyncée et le robuste Idas, fiancés à la veille de se marier, les poursuivaient fougueusement. Arrivés au tombeau du défunt Apharée, ils sautèrent à bas de leurs chars et se précipitèrent les uns contre les autres, armés de lourdes lances et de boucliers creux. Lyncée les interpella et leur cria de dessous son casque, d'une voix forte :

« Malheureux, pourquoi désirez-vous la bataille? Pourquoi cet odieux procédé pour avoir les fiancées d'autrui? Pourquoi ces épées nues dans vos mains? C'est à nous que Leucippe a fiancé ses filles, à nous les premiers de beaucoup; c'est à nous qu'il a promis cet hymen sous la foi du serment. Mais vous, contre toute justice, pour avoir les femmes des autres, vous avez gagné le vieillard par des bœufs, des mulets et d'autre bétail, et par vos

présents vous avez volé notre mariage. Et pourtant que de fois ne vous ai-je pas dit moi-même en face à tous les deux, bien que je sois un homme sobre de paroles :

« Amis, il ne convient pas à des princes de rechercher ainsi des filles qui ont déjà leurs époux tout prêts. Sparte est grande, et grande est l'Elide, propice à l'élevage des chevaux, et l'Arcadie féconde en troupeaux, et les villes de l'Achaïe, et Messène et Argos et toute la côte de Sisyphe²⁵¹. Là, sous la tutelle de leurs parents, sont élevées des milliers de vierges qui ne manquent ni de beauté ni d'esprit; parmi elles vous n'avez qu'à choisir pour femme celle qui vous plaira; car plus d'un père voudrait avoir des gendres de noble race, et vous êtes distingués entre tous les héros, ainsi que vos pères et tous vos ancêtres en ligne paternelle. Allons, amis, laissez-nous consommer ce mariage, et tous ensemble cherchons-en un autre pour vous. » Je vous ai tenu bien souvent ce langage, mais le souffle des vents a emporté mes paroles dans les flots humides, et mes remontrances n'ont pas trouvé grâce devant vous; car vous êtes tous les deux intraitables et durs. Mais il en est temps encore, écoutez-moi; n'êtes-vous pas tous deux nos cousins par votre père?

Si pourtant votre cœur a soif de guerre, s'il faut qu'une querelle funeste éclate entre nous et que nous lavions nos lances dans le sang, qu'Idas et mon cousin, le robuste Pollux, retiennent leurs bras sans se mêler à la bataille; nous deux, Castor et moi, qui sommes les plus jeunes, nous déciderons de notre droit par les armes. Ne laissons pas à nos parents plusieurs morts à pleurer : il suffit d'un seul dans une seule maison; ceux de l'autre maison reviendront tous les deux et réjouiront leurs amis par leurs fiançailles, au lieu de les affliger par leur mort, et ils épouseront ces jeunes filles. Il est sage de terminer une grande querelle par le moindre malheur. »

Il dit, et un dieu voulut que ces paroles ne fussent pas sans effet. Les deux aînés détachèrent leurs armures de leurs épaules et les déposèrent à terre. Alors Lyncée s'avança dans la lice, en agitant sa forte lance sous le

rebord de son bouclier. De même Castor brandit la pointe aiguë de la sienne, et les crins de leurs aigrettes ondoyaient sur leurs casques à tous deux. Tout d'abord ils s'efforcèrent de se toucher mutuellement de leurs lances, cherchant de l'œil quelque partie du corps à découvert. Mais avant de faire aucune blessure, les pointes de leurs lances se brisèrent en s'enfonçant dans les boucliers solides. Alors tous les deux tirèrent l'épée du fourreau, et de nouveau ils cherchaient à s'entretuer, et le combat se poursuivait sans trêve. Castor asséna force coups sur le large bouclier et le casque à crinière de son adversaire, et Lyncée à la vue perçante frappait sans relâche sur le bouclier de Castor; mais la pointe n'atteignit que la rouge aigrette. Mais tandis qu'il dirigeait son glaive aigu sur le genou gauche de Castor, celui-ci, rompant du pied gauche, lui trancha le bout de la main. Blessé, Lyncée lâcha son épée et, sans perdre un instant, se mit à fuir vers le tombeau de son père, où le fort Idas regardait, couché, le combat des deux parents. Mais le Tyndaride, s'élançant à sa poursuite, lui plongeait son large glaive à travers les flancs et le nombril; le fer, à l'intérieur, lui trancha les entrailles, et Lyncée baissant la tête tomba sur la face, et un lourd sommeil s'abattit sur ses paupières.

Laocoossa ²⁵² ne vit pas non plus son autre fils accomplir au foyer paternel un mariage souhaité. D'un geste prompt, Idas, le Messénien, arrachant la colonne qui s'élevait sur le tombeau d'Apharée, s'apprêtait à en frapper le meurtrier de son frère. Mais Zeus intervint, lui fit tomber des mains le marbre travaillé, et le brûla lui-même des flammes de sa foudre. Ainsi, ce n'est pas chose légère que de combattre les Tyndarides : ils sont puissants par eux-mêmes et nés d'un père puissant.

Salut, enfants de Lédæ. Faites que nos hymnes soient toujours suivis d'une brillante renommée. Tous les chanteurs sont chers aux Tyndarides, à Hélène et aux autres héros qui, prêtant main-forte à Ménélas, allèrent ravager Iliou. Le chanfre de Chio, princes, a travaillé à votre

gloire, en célébrant la ville de Priam, les vaisseaux des Achéens, les combats d'Iliou et Achille, rempart des Grecs à la guerre. A mon tour je vous apporte les douceurs des Muses harmonieuses, telles qu'elles me les offrent et telles que les fournit ma maison. De tous les honneurs qu'on rend aux dieux les plus beaux sont les chants.

IDYLLE XXIII ²⁵³

L'Amant

Un homme aimait éperdûment un adolescent insensible, louable pour sa beauté, mais non pour son humeur. Il détestait celui qui l'aimait et n'avait pour lui aucune complaisance. Il ne savait pas quel dieu est Éros, quel arc il serre entre ses mains et quels traits amers il lance même contre Zeus. Ses paroles, son abord, tout en lui était dureté. Il n'avait rien pour alléger les feux qu'il faisait naître, ni ce gracieux frémissement des lèvres, ni cette lueur brillante des yeux, ni cette rougeur des joues, ni ces paroles, ni ces baisers qui soulagent l'amour. Comme dans les bois la bête sauvage se défie du chasseur, telle était toujours son attitude à l'égard de son amant. Ses lèvres étaient pour lui sauvages et ses prunelles avaient le regard terrible de la fatalité. La colère altérait son visage et les belles couleurs qui revêtaient sa beauté s'enfuyaient. Mais il était beau, même ainsi, et sa colère ne faisait qu'irriter les désirs de son amant. A la fin celui-ci, ne pouvant plus supporter cette flamme si violente de Cythérée, alla pleurer devant la fatale demeure, baisa le seuil et il éleva la voix pour dire ces paroles :

« Sauvage et cruel enfant, nourrisson d'une lionne impitoyable, enfant de pierre, indigne d'être aimé, je viens t'apporter ce dernier présent, mon lacet; car je ne veux plus, enfant, t'affliger, en m'offrant à ta vue; mais je vais au séjour où tu m'as condamné, où l'on dit qu'est le remède commun aux chagrins des amants, où est l'oubli. Mais même si, l'approchant de mes lèvres, je l'aspire tout entier, je ne parviendrai pas encore à éteindre mon désir. Maintenant je dis adieu à ta porte.

Je sais l'avenir. La rose est belle et le temps la flétrit; la violette est belle au printemps, et elle vieillit rapidement. Le lys est blanc, il se fane au moment où il fleurit; la neige est blanche, et elle se fond au moment où elle tombe; belle aussi est la fleur de l'enfant, mais elle dure peu. Le temps viendra où tu aimeras à ton tour, où, le cœur en feu, tu verseras des larmes amères. Cependant, enfant, accorde-moi une faveur, tout au moins pour la dernière fois. Quand, sortant de chez toi, tu verras le malheureux pendu à ton seuil, ne passe pas outre, mais arrête-toi, pleure un instant, et après avoir versé en libation ces quelques larmes, détache-moi de la corde, prends sur toi des vêtements pour m'envelopper et me couvrir; enfin embrasse-moi et accorde tout au moins à mon cadavre la faveur de tes lèvres. Ne crains pas, je ne puis te saisir, et tu t'en iras après m'avoir baisé. Elève-moi un tertre qui recouvrira mon amour, et, quand tu te retireras, crie trois fois : « Repose, ami »; et, si tu veux, ajoute : « J'ai perdu un bel ami. » Graves-y aussi cette inscription que je trace sur ton mur : « C'est l'amour qui l'a tué. Passant, avant de poursuivre ta route, arrête-toi et dis : Il avait un ami impitoyable. »

A ces mots, il prit une pierre, il l'appuya contre le mur, et se hissant jusqu'au milieu du linteau ²⁵⁴, il y attacha la mince cordelette, et il se passa au cou le lacet; puis, repoussant du pied son support, il demeura suspendu sans vie. Cependant l'adolescent ouvrit sa porte et vit le mort pendu au mur de sa cour; mais son cœur ne fut pas fléchi, il ne pleura pas celui qui venait de se donner la mort; mais les vêtements tout souillés au contact du cadavre, il se rendit aux luttes des éphèbes, au gymnase, et, s'étant écarté de ses camarades, il voulut se baigner. Il s'approcha du dieu qu'il avait outragé et du socle de pierre il sauta dans l'eau; mais la statue le suivit dans sa chute et tua le méchant éphèbe. L'eau devint rouge et la voix de l'enfant surnagea : « Réjouissez-vous, vous qui aimez; celui qui haïssait a été tué. Aimez, vous qui haïssez; car le dieu sait faire justice. »

IDYLLE XXIV ²⁵⁵

Héraclès enfant

Héraclès avait dix mois, lorsqu'un soir Alcmène la Midéenne ²⁵⁶ l'ayant baigné et gorgé de lait, ainsi que son frère Iphiclès, plus jeune d'une nuit ²⁵⁷, les déposa tous les deux dans un bouclier d'airain, magnifique armure dont Amphitryon avait dépouillé Ptérélaos ²⁵⁸ tombé sous ses coups; puis, caressant la tête des enfants, la mère leur dit : « Dormez, mes petits, d'un doux sommeil qu'un doux réveil suivra; dormez, mes âmes, mes bessons, enfants pleins de santé. Heureux, endormez-vous, heureux, revoyez l'aurore. » Parlant ainsi, elle fit tournoyer le grand bouclier, et le sommeil s'empara d'eux.

Au milieu de la nuit, à l'heure où l'Ourse se tourne vers le couchant, vis-à-vis d'Orion, qui lui-même montre sa large épaule, alors l'artificieuse Héra envoya deux monstres effrayants, deux dragons qui hérissaient leur dos en noires spirales, vers le large seuil où se dressent les montants creux des portes de la maison. Elle leur avait enjoint avec menaces de dévorer le petit Héraclès. Les deux dragons, déployant leurs anneaux, roulaient sur le sol leurs ventres avides de sang, et, tandis qu'ils s'avançaient, un feu sinistre jaillissait de leurs yeux, et ils crachaient un venin redoutable. Mais lorsque, dardant leurs langues, ils furent arrivés près des enfants, alors, car Zeus voit tout, les fils chéris d'Alcmène s'éveillèrent, et une clarté illumina la maison. Or l'un d'eux se mit aussitôt à crier, quand il eut reconnu les méchantes bêtes au-dessus du bouclier creux et qu'il eut aperçu leurs dents impitoyables — c'était Iphiclès; — puis il

rejeta à coups de pied la couverture moelleuse, faisant effort pour fuir. Mais l'autre, Héraclès, leur fit face, les saisit entre ses mains et les enchaîna tous les deux d'une dure étreinte; il les serrait à la gorge à l'endroit où s'élabore chez les serpents meurtriers le funeste venin, que les dieux mêmes abhorrent. Eux de leur côté enroulaient leurs anneaux autour de l'enfant tard venu ²⁵⁹, qui suçait encore le lait de sa nourrice, sans jamais pousser un cri. Mais ils les desserraient, chaque fois qu'ils s'étaient fatigué l'échine, en essayant de détendre l'étreinte inéluctable.

Cependant Alcmène avait entendu le cri et s'était éveillée la première : « Lève-toi, dit-elle, Amphitryon; car, pour moi, la peur me paralyse. Lève-toi sans attacher tes sandales à tes pieds. N'entends-tu pas le plus jeune des enfants, comme il crie? Ne vois-tu pas que la nuit est sans doute fort avancée et que pourtant tous les murs sont illuminés comme à l'heure de la limpide aurore? Il y a pour moi quelque chose d'extraordinaire dans la maison, il y a quelque chose, cher époux. »

Elle dit; et lui, docile à la voix de son épouse, descendit de sa couche et s'élança vers l'épée ouvragée qui pendait toujours à un clou au-dessus de son lit de cèdre. Puis il étendit une main vers son baudrier nouvellement tissé, tandis que de l'autre il soulevait son grand fourreau en bois de lotos. Mais à ce moment la vaste salle s'emplit de nouveau d'obscurité. Alors il appela à hauts cris ses serviteurs qui ronflaient d'un lourd sommeil : « Apportez du feu tout de suite, mes serviteurs, du feu du foyer »; et il retira les solides barres des portes. « Levez-vous, courageux serviteurs; le maître appelle », cria de son côté une servante phénicienne qui avait sa couche près des meules. Aussitôt ceux-ci accoururent avec des lampes allumées et, chacun s'empressant, la salle se remplit. Mais en voyant Héraclès encore à la mamelle qui tenait fermement les deux monstres dans ses tendres mains, ils battirent des mains et se récrièrent. Lui, cependant, montrait les deux reptiles à son père Amphitryon et

sautait en l'air dans sa joie enfantine; puis il vint en riant déposer aux pieds de son père les terribles monstres engourdis par la mort. Alors Alcène prit sur son sein Iphiclès glacé et blême de frayeur. Amphitryon mit son autre fils sous une toison d'agneau et regagna son lit pour reprendre son sommeil.

Le troisième chant des coqs venait d'annoncer la fin de l'aube, quand Alcène fit appeler Tirésias, le devin dont les prédictions sont toujours infaillibles, lui raconta le prodige qui venait d'avoir lieu, et le pria d'expliquer ce qui en devait résulter. « Même si les dieux songent à nous frapper de quelque malheur, ne le cache pas par ménagement pour moi. Tu le ferais en vain : il n'est pas possible aux hommes d'échapper à la destinée que l'active main de la Moire leur file sur son fuseau. Tu le sais fort bien, fils d'Evèrès, et je n'ai pas besoin de te l'apprendre. »

Telles furent les paroles de la reine. Le devin répondit en ces termes : « Rassure-toi, femme, mère de héros, sang de Persée, rassure-toi, et mets-toi dans l'esprit que l'avenir te réserve ce qu'il a de meilleur. Oui, j'en jure par la douce lumière de mes yeux depuis longtemps évanouie ²⁶⁰, plus d'une Achéenne, le soir, en étirant sous ses doigts le fil souple frotté contre son genou, chantera le nom d'Alcène et tu seras pour les Argiennes un objet de vénération, tant sera grand cet homme qui doit un jour monter dans le ciel étoilé, ton fils, héros à la large poitrine, à qui tout cédera, bêtes féroces et humains ! Le destin veut qu'après avoir accompli douze travaux, il habite dans le palais de Zeus. Il laissera sur le bûcher de Trachis ²⁶¹ tout ce qu'il a de mortel, et il deviendra le gendre de ces Immortels ²⁶² qui ont fait sortir ces monstres de leur repaire pour le détruire en son enfance. Un jour viendra certainement où le loup aux dents acérées, voyant un faon au gîte, ne voudra pas lui faire de mal. Cependant, femme, tiens du feu prêt sous la cendre; préparez aussi des tiges sèches de genêt épineux ou de paliure ou de ronce ou des branches

d'aubépine desséchée balancées par les vents, et brûlez ces deux dragons sur ces bois sauvages au milieu de la nuit, à l'heure où ils voulaient eux-mêmes tuer ton enfant. Puis, au matin, qu'une de tes servantes, ramassant la cendre du bûcher, la porte dans des roches abruptes au delà des frontières et la jette bien toute dans le fleuve, et qu'elle revienne sans se retourner. Dans la maison brûlez d'abord du soufre pur, puis avec un rameau ceint de bandelettes, aspergez-la d'eau pure mélangée de sel, selon les rites; enfin sacrifiez un cochon mâle à Zeus Supérieur, afin d'être toujours supérieurs à vos ennemis. » Ainsi parla Tirésias, et, repoussant son siège d'ivoire, il s'en alla, quoique alourdi par le poids des années.

Héraclès s'élevait sous l'œil de sa mère comme un jeune plant dans un jardin, et on l'appelait le fils de l'argien Amphitryon. Il apprit les lettres du vieux Linos ²⁶³, héros fils d'Apollon, gardien vigilant; dans l'art de tendre l'arc et de lancer la flèche au but, il eut pour maître Eurytos ²⁶⁴, homme opulent qui tenait de ses pères de grands domaines. Eumolpos ²⁶⁵, fils de Philammon, lui enseigna le chant et façonna ses deux mains au jeu de la phorminx de buis. Tous les artifices que pratiquent les Argiens aux reins souples pour se renverser à la lutte par des crocs-en-jambe, tous ceux des boxeurs habiles à manier le ceste, tous les tours utiles à leur art qu'ont inventés les pancratiastes qui se jettent à terre, il apprit tout cela à l'école du fils d'Hermès, Harpalycos ²⁶⁶ de Phanotée, que nul, en le voyant même de loin, n'attendit sans trembler pour le combattre dans l'arène, tant était menaçant le sourcil qui surmontait son terrible visage ! Pour lancer des chevaux attelés à un char et contourner sûrement la borne en préservant du choc le moyeu de la roue, c'est Amphitryon, maître bienveillant, qui l'enseigna lui-même à son fils; car il avait rapporté des combats de vitesse, au pays d'Argos nourricier de chevaux, beaucoup de bijoux précieux, et le temps seul avait usé les courroies des chars qu'il

montait, sans jamais les briser. Enfin attaquer un homme la lance en avant, l'épaule à l'abri du bouclier, supporter les morsures de l'épée, ranger un corps de troupes, supputer la force d'une troupe d'ennemis qui attaque, commander des cavaliers, c'est Castor ²⁶⁷ qui le lui enseigna, Castor, fils d'Hippalos, qui avait fui d'Argos, quand Tydée ²⁶⁸ occupa son héritage et son vaste vignoble, ayant reçu d'Adraste Argos, pays praticable aux chevaux. Castor n'avait point d'égal parmi les demi-dieux pour conduire une guerre, avant que l'âge eût usé sa jeunesse.

C'est ainsi qu'Héraclès fut élevé par sa tendre mère. L'enfant avait sa couchette placée près du lit de son père : c'était une peau de lion qui lui plaisait beaucoup. A son repas du soir, il avait des viandes cuites et, dans une corbeille, un gros pain dorien ²⁶⁹, suffisant à coup sûr pour rassasier un ouvrier qui remue la terre. Mais pendant la journée il ne prenait qu'un léger repas qui n'avait pas vu le feu. Ses vêtements, fort simples, lui descendaient à peine à mi-jambe.

IDYLLE XXV ²⁷⁰

Héraclès vainqueur du lion

I

HÉRACLÈS S'ENTRETIENT AVEC UN PAYSAN

Et le vieux laboureur, surveillant des plantations, laissa le travail qu'il avait en main, et lui dit : « Etranger, je répondrai bien volontiers à toutes tes questions ; car je crains la terrible vengeance d'Hermès, protecteur des chemins ; c'est, dit-on, celui des habitants du ciel qui se fâche le plus fort, si l'on repousse un voyageur en peine de sa route. Les troupeaux de brebis aux belles toisons du sage roi Augias ²⁷¹ ne paissent pas tous dans le même pâturage, ni dans le même canton ; mais les uns broutent sur les deux rives escarpées de l'Élisous ²⁷², les autres sur le cours sacré du divin Alphée ²⁷³, d'autres à Bouprasion ²⁷⁴ riche en vin, et les autres ici. Chacun d'eux a ses étables séparées. Pour les troupeaux de bœufs, tout nombreux qu'ils sont, ils trouvent ici des pâturages toujours verts dans les vastes marais du Ménios ²⁷⁵ ; car les prairies humides de rosée et les plaines basses produisent en abondance une herbe douce qui accroît la force des vaches cornues. Leur étable est sur ta droite, visible en toute son étendue, de l'autre côté de la rivière, là où s'élèvent un massif de platanes et un vert olivier sauvage, bosquet consacré à Apollon ²⁷⁶, dieu des troupeaux, le plus parfait des dieux, étranger. Tu vois ensuite de très longs bâtiments construits pour nous autres campagnards qui entretenons avec soin les biens nombreux, infinis du roi, en jetant suivant les sai-

sons la semence dans les jachères qui ont reçu trois ou même quatre façons. Les limites du domaine sont connues des laborieux vigneron qui viennent aux pressoirs quand la saison de la maturité est venue. Car toute la plaine qui est sous tes yeux appartient au sage Augias, terres à blé et vergers remplis d'arbres, jusqu'au bout de cette haute colline où les sources abondent, et c'est là que nous allons travailler tout le jour, comme il sied à des serviteurs qui passent leur vie aux champs. Mais dis-moi à ton tour — tu ne peux qu'y gagner toi-même — quel besoin t'amène ici. Est-ce Augias que tu cherches, ou l'un des serviteurs qui sont à lui? Je suis à même de te renseigner, et je te répondrai sans détour; car tu n'es pas, j'en suis sûr, de basse origine, et tu n'as rien en toi qui sente la bassesse, si j'en juge par le grand air qui te distingue. Tels sont sans doute les enfants des Immortels quand ils se mêlent aux mortels. »

Le vaillant fils de Zeus prenant la parole à son tour lui répondit : « Oui, vieillard, je voudrais voir Augias, chef des Épéens; car c'est le besoin que j'ai de lui qui m'amène ici. Si donc le soin des affaires publiques le retient à la ville parmi ses sujets, et s'il rend la justice assisté des anciens, indique-moi l'un de ses serviteurs, celui qui est le plus honoré et qui a la haute main sur ce domaine, et mène-moi vers lui; j'ai certaines choses à lui dire, certaines autres à apprendre de sa bouche : Dieu a voulu que les hommes aient besoin les uns des autres. »

Le vieillard, divin laboureur, reprit la parole et dit : « C'est l'un des dieux, étranger, qui t'a inspiré l'idée de venir ici; car tout ce que tu désires se trouve accompli à l'instant. Augias, fils chéri d'Hélios, est ici avec son fils, le noble Phyleus. Il est arrivé hier de la ville après beaucoup de jours pour inspecter les biens sans nombre que renferment ses domaines. Sans doute les rois aussi pensent dans leur cœur que leur maison sera mieux assurée, s'ils s'en occupent eux-mêmes. Mais allons tout de suite à sa recherche. Je vais te guider moi-même vers notre logis, où nous avons chance de rencontrer le roi. »

Cela dit, il se mit à le conduire; mais à part lui, il se demandait sans cesse, en voyant la peau de lion et la massue qui lui remplissait la main, d'où venait l'étranger. Il avait grande envie de l'interroger; mais la crainte rappelait à ses lèvres le mot prêt à partir; il avait peur de prendre mal son temps en parlant à cet homme qui pressait le pas; car il est difficile de connaître la pensée d'autrui.

Comme ils s'avançaient, les chiens, malgré la distance s'en aperçurent aussitôt, à la fois à l'odeur de leurs corps et au bruit de leurs pas. Avec de prodigieux aboiements ils s'élancèrent de tous côtés sur le fils d'Amphitryon, Héraclès, tandis qu'au contraire ils faisaient fête au vieillard avec une joie sauvage et lui prodiguaient les caresses. Lui, avec des pierres qu'il se bornait à soulever de terre, leur faisait peur et les faisait battre en retraite; il les menaçait tous d'une voix rude, et il mettait fin à leurs aboiements, tout en se réjouissant en son cœur, parce qu'ils gardaient l'étable en son absence. Puis il prononça ces mots : « Oh ! comme les dieux rois ont doué cet animal pour vivre avec l'homme ! comme il est vigilant ! S'il avait dans l'esprit autant d'intelligence et qu'il reconnût à qui il faut montrer les dents et à qui il ne le faut pas, nul animal n'aurait disputé de valeur avec lui. Mais tel qu'il est, il est trop irritable et hargneux. »

Il dit, et d'une marche rapide ils arrivèrent à l'étable.

II

LA REVUE

Puis le Soleil tourna ses chevaux vers les ténèbres, amenant le crépuscule. Alors commença le défilé des grasses brebis qui revenaient des herbages vers les étables et les parcs. Puis apparurent des milliers et des milliers de vaches se succédant les unes aux autres comme des nuages chargés d'eau qui vont dans le ciel,

poussés en avant par la violence du Notos et du thrace Borée. Ils passent dans l'air innombrables, sans fin. Autant, derrière les premiers, la force du vent en roule de nouveaux qui, à leur tour, se chevauchent les uns les autres, autant, derrière les troupeaux de vache, se pressaient sans relâche de nouveaux troupeaux. Toute la plaine, toutes les routes se remplirent de bestiaux en marche, foule mugissante qui rétrécissait les grasses campagnes. Les parcs furent bientôt remplis de vaches à la démarche contournée, tandis que les brebis étaient parquées dans la bergerie. Alors, si grande que fût la multitude des serviteurs, aucun ne demeurait inactif près des vaches et ne manquait d'ouvrage. L'un leur ajustait des entraves aux pattes avec des lanières de cuir bien taillées, afin de s'approcher d'elles pour les traire; un autre mettait sous les mères les petits veaux impatients de boire le lait tiède; un autre tenait le seau à traire; celui-ci caillait un gras fromage; celui-là faisait rentrer les taureaux à l'écart des femelles.

Augias passant dans toutes les étables examinait le soin que les bergers prenaient de ses troupeaux. Son fils et le fort Héraclès aux graves pensées accompagnaient le roi, tandis qu'il parcourait ses immenses possessions. Là, bien qu'il eût dans sa poitrine un cœur inébranlable et d'une fermeté à toute épreuve, le fils d'Amphitryon était émerveillé à la vue de cet innombrable peuple cornu. Jamais personne n'aurait dit ni pensé que tant de troupeaux fussent le bien d'un seul homme, ni même de dix, fussent-ils les rois les plus riches de tous en bétail. Le Soleil avait accordé à son fils ce privilège d'être riche en troupeaux par dessus tous les hommes, et c'est lui qui, en sa faveur, faisait prospérer tous les bestiaux sans interruption jusqu'au terme de leur existence; car jamais aucune de ces maladies qui ruinent les travaux des pasteurs ne s'abattit sur les troupeaux d'Augias. Ses vaches cornues ne cessaient point de se multiplier, elles ne cessaient point de s'améliorer d'année en année; car toutes, avec une merveilleuse fécondité,

mettaient bas des petits vivants et enfantaient des femelles.

Avec les vaches s'avançaient en ligne trois cents taureaux noirs aux cuisses blanches, et deux cents autres au poil roux, tous déjà en âge de saillir. En outre, il y avait un troupeau de douze autres taureaux, consacrés au Soleil, dont la robe avait l'éclatante blancheur des cygnes, et ils se distinguaient parmi tous les animaux aux pieds tournants. Aussi broutaient-ils à l'écart l'herbe luxuriante du pâturage, tant ils étaient outrageusement glorieux de leur beauté! Et toutes les fois que, du hallier touffu, des fauves rapides s'élançaient dans la plaine pour enlever les vaches aux champs, les premiers, évenant les fauves à leur odeur, ils couraient au combat et leurs mugissements et leurs regards respiraient l'affreux carnage. Il y en avait un qui l'emportait par sa force, sa vigueur et sa fierté : c'était le grand Phaéthon, que tous les bergers comparaient à un astre, parce que, quand il s'avançait au milieu des autres, il brillait d'un vif éclat, et s'imposait aux regards. En voyant la peau desséchée du lion aux yeux étincelants, il fondit sur le héros lui-même, Héraclès aux regards aigus, pour lui heurter les flancs de sa tête et de son front solide. Comme il arrivait sur lui, le prince le saisit soudainement de sa forte main par la corne gauche, fit ployer son cou, tout lourd qu'il était, vers le sol, et le repoussa en arrière en pesant sur lui du poids de son épaule. Tendue autour des nerfs, le muscle se dressa tout droit en haut de son bras. Et le roi lui-même, et son fils, le vaillant Phyleus, et les bouviers qui veillaient sur les bœufs aux cornes recourbées, étaient émerveillés en voyant la force prodigieuse du fils d'Amphitryon.

III

LE LION DE NÉMÉE

Laissant là les grasses campagnes, Phyleus et le fort Héraclès se dirigeaient tous deux vers la ville. Après avoir parcouru d'un pas rapide un étroit sentier qui s'étendait à partir des étables à travers les vignobles et qui s'apercevait à peine entre les lignes de ceps verdoyants, ils arrivèrent à la grande route. Là, le fils chéri d'Augias, inclinant légèrement la tête sur son épaule droite, adressa la parole au fils de Zeus Très-Haut qui marchait derrière lui.

« J'ai entendu, mon hôte, il y a fort longtemps, conter sur toi, si c'était bien toi, quelque chose qui vient de me revenir à l'esprit. Il était venu d'Argos ici un homme dans la force de l'âge, un Achéen de la maritime Héliké ²⁷⁷. Il raconta devant plusieurs Épéens qu'un Argien avait en sa présence tué une bête féroce, un lion terrible, monstre funeste aux campagnards, qui gîtait dans une caverne près du bois de Zeus Néméen. « Je ne sais pas au juste, disait-il, s'il était de la sainte Argos même, ou s'il habitait la ville de Tirynthe ou Mycènes. » C'est ainsi qu'il parlait, et il ajoutait, si mes souvenirs sont exacts, que ce héros était de la race de Persée ²⁷⁸. Je ne pense pas qu'un autre que toi, parmi les Aigialéens ²⁷⁹, soit l'auteur de cet exploit; la peau de lion qui te couvre les flancs annonce clairement une vigoureuse prouesse de ton bras. Mais allons, héros, réponds d'abord à cette question, afin que je sache en mon âme si je suis bon devin ou non : es-tu bien celui dont nous parlait l'Achéen d'Héliké? Ai-je raison de penser à toi? Dis comment tu as tué de ta main cette bête pernicieuse, et comment elle était venue dans le pays bien arrosé de Némée ²⁸⁰; car il serait impossible de trouver sur la terre d'Apis ²⁸¹ un animal de cette taille, quel que fût le désir qu'on aurait d'en voir;

elle n'en nourrit certes pas de si grand; on n'y voit que des ours, des sangliers et l'engeance malfaisante des loups. Aussi s'étonnait-on en entendant le récit; quelques-uns même pensaient que le voyageur mentait et faisait des contes en l'air pour plaire à son auditoire. »

A ces mots, Phyleus s'écarta du milieu de la route, afin qu'ils pussent marcher de front et qu'il entendit plus facilement les paroles d'Héraclès. Celui-ci, l'ayant rejoint, lui parla en ces termes :

« Fils d'Augias, pour la première question que tu m'as faite, tu as toi-même et très facilement touché juste. Quant à ce monstre, je vais te dire en détail ce qui en arriva, puisque tu désires l'entendre, sauf de quel endroit il était venu : cela, aucun des Argiens, si nombreux soient-ils, ne pourrait te le dire avec certitude. Nous présumons seulement qu'un des Immortels, courroucé pour un sacrifice, envoya ce fléau aux descendants de Phoronée ²⁸². Car, comme un fleuve débordé, ce lion portait sans cesse le ravage chez tous les habitants de la vallée, et surtout chez les Bembinéens ²⁸³, qui, habitant dans son voisinage, souffraient des maux intolérables. Ce fut le premier des travaux qu'Eurysthée ²⁸⁴ m'ordonna d'accomplir : il m'enjoignit de tuer la terrible bête.

Alors je pris mon arc de corne flexible et mon carquois creux plein de flèches, et je partis; dans l'autre main, je tenais une massue solide, tronc d'olivier sauvage touffu, encore vêtu de son écorce et plein de moelle, que j'avais trouvé moi-même au pied du divin Hélicon et que j'avais arraché entier avec le réseau de ses racines. Arrivé à l'endroit où se tenait le lion, je pris mon arc, j'attachai la corde tressée au bout recourbé et j'y plaçai aussitôt une flèche messagère de souffrances; puis portant les yeux de tous côtés, j'épiais le monstre funeste, cherchant à l'apercevoir avant qu'il me vit. Le jour était à son midi, et je ne parvenais même pas à découvrir une trace de la bête ni à l'entendre rugir. Et des laboureurs occupés avec leurs bœufs au travail de la

terre, aucun ne se montrait dans le sillon prêt à être ensemencé, que je pusse interroger; mais la blême épouvante retenait chacun dans les étables. Cependant je n'arrêtai point mes pas et ne cessai pas de fouiller la montagne feuillue avant d'avoir vu l'animal et fait sur-le-champ l'essai de ma force.

Le soleil allait se coucher quand il s'achemina vers son antre, repu de chair et de sang; sa crinière hérissée, sa face aux yeux étincelants, son poitrail étaient souillés de carnage, et de sa langue il se pourléchait le menton. Vite je me cachai à l'abri de buissons ombreux dans un sentier forestier, attendant son passage. Quand il se fut approché, je lui lançai une flèche dans le flanc gauche en vain : le trait aigu ne pénétra point dans la chair, il rebondit et tomba dans l'herbe verte. A ce moment il leva brusquement de terre sa tête fauve, étonné; il tourna les yeux de tous côtés, examinant les alentours, et, ouvrant la gueule, il découvrit ses dents voraces. Alors je lui décochai de la corde de mon arc une autre flèche, dépité que la première fût échappée de ma main sans résultat. Je l'atteignis en plein poitrail, à l'endroit où est le siège du poumon. Mais cette fois non plus le trait douloureux ne pénétra point sous sa peau; il tomba devant ses pieds, inutile et vain. Pour la troisième fois, terriblement désappointé, j'allais tirer la corde en arrière; mais promenant les yeux tout autour de lui, le lion furieux m'aperçut, enroula sa longue queue autour de ses jarrets et se prépara aussitôt au combat. Tout son cou se gonfla de colère, la fureur hérissa sa rouge crinière, et son échine s'arrondit comme un arc, tandis qu'il ramassait tout son corps sous ses flancs et ses hanches. Ainsi quand un charron habile à de nombreux ouvrages courbe, après les avoir d'abord chauffées au feu, les branches d'un figuier sauvage facile à fendre, pour en faire les roues d'un char monté sur essieu, parfois la longue tige de figuier s'échappe des mains qui la courbent et saute au loin d'un seul jet; ainsi le terrible lion bondit de loin sur moi tout d'un coup, impatient de se

rassasier de ma chair. Mais moi, d'une main, je lui opposai mes flèches et mon double manteau, détaché de mes épaules; de l'autre élevant ma massue de bois sec au-dessus de ma tempe, je l'assénai sur sa tête. Du coup, le rude olivier se cassa en deux sur le crâne velu de l'invincible fauve; il tomba d'en haut sur le sol avant de m'atteindre, et resta debout sur ses pattes tremblantes, tandis que sa tête vacillait; car les ténébres s'étaient répandues sur ses yeux, et la violence du coup avait ébranlé son cerveau dans le crâne. Le voyant étourdi par la violence de la douleur, je n'attendis pas qu'il revint à lui et reprit haleine; mais jetant à terre mon arc et mon carquois aux nombreuses coutures, je le prévins, je saisis la nuque de son col solide, et je l'étranglai en lui serrant la gorge fortement de mes puissantes mains, par derrière, de peur qu'il ne me déchirât la chair de ses griffes, et, appuyant mes talons sur ses pattes de derrière, je les pressai ferme contre le sol, tandis que de mes cuisses je maintenais ses flancs, jusqu'au moment où, étendant les bras, je le dressai debout, inanimé, et où l'Hadès reçut son âme monstrueuse.

Alors je me demandai comment je retirerais du corps de la bête morte la peau au col velu, besogne très difficile; car malgré mes efforts, ni le fer, ni la pierre, ni rien ne pouvait l'entamer. Enfin un des Immortels m'inspira l'idée de fendre la peau du lion avec ses propres griffes. Par ce moyen je l'eus vite écorché, et j'enveloppai mon corps de sa dépouille, rempart contre les blessures dans la mêlée guerrière. Telle fut, ami, la fin du lion de Némée, qui avait fait auparavant tant de mal aux troupeaux et aux hommes.

IDYLLE XXVI ²⁸⁵

Les Bacchantes

Ino, Autooné et Agavé ²⁸⁶ aux joues vermeilles comme la pomme avaient conduit à la montagne trois chœurs, chacune des trois sœurs ayant le sien. Ayant cueilli des feuilles sauvages à un chêne touffu, du lierre vivace et de l'asphodèle terrestre ²⁸⁷, elles élevèrent dans une prairie découverte douze autels, trois pour Sémélé, neuf pour Dionysos; puis elles prirent dans une corbeille les gâteaux sacrés et les déposèrent dans un religieux silence sur les autels de feuillage fraîchement coupé, comme le prescrivait Dionysos lui-même, suivant un rite cher à son cœur.

Penthée, du haut d'une roche escarpée, regardait tout, blotti dans un vieux lentisque, arbrisseau du pays. Autooné l'aperçut la première; elle poussa un cri terrible, et, se précipitant soudain, elle dispersa du pied les objets du culte de Bacchus, dieu du délire, qui sont cachés aux regards des profanes. La fureur la saisit, et saisit aussitôt les autres aussi. Penthée fuyait, épouvanté; elles se jetèrent à sa poursuite, ayant remonté de leur ceinture leur robe jusqu'au jarret. « Que voulez-vous, femmes? » demanda Penthée. Autooné lui répondit : « Tu le sauras avant qu'on te le dise. » Alors la mère arracha la tête de son fils en rugissant comme rugit une lionne en travail. Ino, lui appuyant le talon sur le ventre, emporta une grande épaule avec son omoplate, tandis qu'Autooné en faisait autant de l'autre; les autres femmes se partagèrent les restes de son corps. Elles revinrent à Thèbes toutes barbouillées de sang, ramenant de la montagne, non Penthée, mais le deuil (πένθος) ²⁸⁸.

Je n'en ai point souci, et que personne ne s'intéresse à un ennemi de Dionysos, eût-il subi des peines plus cruelles encore, fût-ce un enfant de neuf ans ou entrant dans sa dixième année ²⁸⁹ ! Puissé-je être pur moi-même et plaire à ceux qui sont purs ! Voici une maxime venue de Zeus porte-égide qui est en honneur parmi les hommes : « Aux enfants des hommes pieux, le bonheur; à ceux des impies, non. »

Salut à Dionysos, que Zeus souverain, ouvrant sa grande cuisse, déposa sur le Dracanon ²⁹⁰ neigeux; salut à la belle Sémélé et aux filles de Cadmos, ses sœurs, chères à beaucoup de femmes, salut à elles, qui, à l'instigation de Dionysos, ont accompli cette action qu'il ne faut pas blâmer. Que personne ne censure les actions des dieux !

IDYLLE XXVII ²⁹¹

L'Oaristys ou conversation d'amour

LA JEUNE FILLE

La prudente Hélène fut enlevée de force par Pâris,
un bouvier comme toi.

DAPHNIS

C'est plutôt Hélène qui, sans se faire prier, baisa et
conquit le berger.

LA JEUNE FILLE

Ne te vante pas, petit satyre; c'est chose vaine,
dit-on, qu'un baiser.

DAPHNIS

Il y a, même en de vains baisers, une douce jouissance.

LA JEUNE FILLE

Je m'essuie la bouche, et je crache ton baiser.

DAPHNIS

Tu essuies tes lèvres? Donne encore, que je les baise.

LA JEUNE FILLE

Ce qui te convient à toi, c'est de baiser tes génisses,
non une jeune fille libre du joug.

DAPHNIS

Ne sois pas si fière; la jeunesse t'aura vite échappé
comme un songe.

LA JEUNE FILLE

[Moi, je vieillis? Lorsque j'entends cela, je crois boire
du lait et du miel] ²⁹².

Le raisin mûr devient du raisin sec et la rose desséchée
est encore une rose.

DAPHNIS

Viens ici sous les oliviers sauvages : j'ai quelque chose
à te dire.

LA JEUNE FILLE

Je n'irai pas : tu m'as déjà prise à tes beaux discours.

DAPHNIS

Viens là sous les ormeaux; tu entendras ma syrinx.

LA JEUNE FILLE

Tu peux t'en régaler toi-même; pour moi la musique
lugubre manque d'attrait.

DAPHNIS

Oh ! oh ! ma petite, redoute comme les autres la colère
de la déesse de Paphos.

LA JEUNE FILLE

Servante à la déesse de Paphos ! Je ne demande que
la protection d'Artémis.

DAPHNIS

Ne dis pas cela; prends garde qu'elle ne te frappe et
ne te prenne dans un piège inextricable.

LA JEUNE FILLE

Qu'elle me frappe, si elle veut. Je te répète qu'Artémis
me protège.

[Ne mets pas la main sur moi. Encore? Je vais t'égratigner la lèvre.] ²⁹³

DAPHNIS

Tu ne peux échapper à Eros, auquel nulle autre vierge n'a échappé.

LA JEUNE FILLE

Si, par Pan, je lui échappe; mais toi puisses-tu porter son joug à tout jamais!

DAPHNIS

Je crains qu'elle ne te donne à un homme qui ne me vaudra pas.

LA JEUNE FILLE

Plus d'un m'a recherchée; mais aucun n'a su me plaire.

DAPHNIS

Je viens moi aussi grossir le nombre et je suis ici pour demander ta main.

LA JEUNE FILLE

Que faire, ami? Le mariage amène bien des ennuis.

DAPHNIS

Le mariage n'apporte ni chagrins, ni douleurs, mais les joies de la danse ²⁹⁴.

LA JEUNE FILLE

Oui, mais on dit que les femmes tremblent devant leurs maris.

DAPHNIS

Dis plutôt qu'elles sont toujours maîtresses. Devant qui les femmes tremblent-elles?

LA JEUNE FILLE

Je tremble d'accoucher : cruel est le trait d'Illithye ²⁹⁵.

DAPHNIS

Mais ta reine Artémis allège les douleurs de l'enfantement.

LA JEUNE FILLE

Mais je crains en accouchant de perdre ma beauté.

DAPHNIS

Si tu deviens mère d'enfants chéris, tu verras dans tes fils une lumière nouvelle.

LA JEUNE FILLE

Et, si je consens, quelle dot m'apportes-tu qui vaille le don de ma main?

DAPHNIS

Tu auras tout mon troupeau, tous mes bois, tout mon pâturage.

LA JEUNE FILLE

Jure qu'après notre union tu ne t'en iras pas, me laissant là malgré moi.

DAPHNIS

Non, j'en atteste Pan lui-même, quand même tu voudrais me chasser.

LA JEUNE FILLE

Me fais-tu bâtir une chambre à coucher? Me fais-tu bâtir une maison et des étables?

DAPHNIS

Je te fais bâtir une chambre à coucher, et je fais paître pour toi ces beaux troupeaux.

LA JEUNE FILLE

Mais que dirai-je à mon vieux père, que lui dirai-je?

DAPHNIS

Tu lui diras mon nom, et il approuvera ton mariage.

LA JEUNE FILLE

Dis-le, ce nom : un simple nom fait souvent plaisir.

DAPHNIS

Je suis Daphnis, Lykidas est mon père, et ma mère Nomaia.

LA JEUNE FILLE

Tu es de bonne famille; mais sur ce point je te vaux.

DAPHNIS

Je le sais, tu es très considérée, et ton père est Ménalcas.

LA JEUNE FILLE

Montre-moi ton bois, où se trouve ton étable.

DAPHNIS

Par ici; vois comme ils poussent bien, mes cyprès élancés.

LA JEUNE FILLE

Broutez mes chèvres, je vais voir les domaines du bouvier.

DAPHNIS

Paissez en paix, taureaux; je vais montrer mes bois à la jeune fille.

LA JEUNE FILLE

Que fais-tu, petit satyre? Qu'as-tu à palper mon sein sous mon corsage?

DAPHNIS

Je veux donner une première leçon à ces pommes veloutées que tu as là.

LA JEUNE FILLE

Par Pan, me voici toute figée. Encore une fois, retire ta main.

DAPHNIS

Rassure-toi, petite chérie. Pourquoi as-tu peur de moi? Comme tu es craintive!

LA JEUNE FILLE

Tu me jettes dans le fossé et tu gâtes mes beaux habits.

DAPHNIS

Mais vois, sous ta robe j'étends une molle toison.

LA JEUNE FILLE

Oh! et ma ceinture que tu as déchirée? Pourquoi l'as-tu dénouée?

DAPHNIS

C'est le premier présent que j'offre à la déesse de Paphos.

LA JEUNE FILLE

Arrête, malheureux. Peut-être il vient quelqu'un. J'entends du bruit.

DAPHNIS

Ce sont les cyprès qui se content ton mariage.

LA JEUNE FILLE

Tu as mis ma robe en lambeaux; me voilà nue.

DAPHNIS

Je t'en donnerai une autre plus belle que la tienne.

LA JEUNE FILLE

Tu me promets tout, et peut-être après ne me donneras-tu pas même un grain de sel.

DAPHNIS

Je voudrais pouvoir te donner mon âme elle-même.

LA JEUNE FILLE

Artémis, ne t'irrite pas, si je suis infidèle à tes préceptes.

DAPHNIS

J'immolerai une génisse à Éros et une vache à Aphrodite aussi.

LA JEUNE FILLE

J'étais vierge en venant ici, je m'en retourne femme à la maison.

DAPHNIS

Tu n'es plus vierge, mais tu seras épouse, et mère d'enfants que tu élèveras.

C'est ainsi que, jouissant de leur verte jeunesse, ils causaient à voix douce, leur hymen furtif accompli. Elle, une fois relevée, retourna paître ses brebis, la honte aux yeux, mais la joie au cœur; et lui, heureux de sa conquête, rejoignit ses troupeaux de taureaux.

Reçois la syrinx qui est à toi, reprends-la, heureux berger, et voyons encore un autre chant pastoral ²⁹⁶.

IDYLLE XXVIII ²⁹⁷

La Quenouille

O quenouille amie des fileuses, don qu'Athéna aux yeux étincelants fit aux femmes attentives à la prospérité du foyer, suis-moi avec confiance dans la brillante cité de Néleus ²⁹⁸, où Cypris a un temple dans la verdure de tendres roseaux ²⁹⁹. C'est pour m'y rendre que je prie Zeus d'envoyer à mon vaisseau des vents favorables. Je veux avoir la joie de voir mon hôte, Nikias, rejeton sacré des Charites à la voix mélodieuse, et goûter celle de son accueil. Et toi, quenouille née de l'ivoire laborieusement façonné, nous te donnerons en présent à l'épouse de Nikias. Avec elle tu exécuteras force travaux en laine, vêtements d'homme et transparentes étoffes telles qu'en portent les femmes. C'est deux fois l'an que, dans les pâturages, les mères des agneaux devraient se laisser tondre leurs toisons, pour plaire à Theugénis aux fines chevilles, tant elle abat de besogne, tant elle aime ce qu'aiment les femmes vertueuses ! Car je ne voudrais pas te remettre dans la maison d'une femme nonchalante ou oisive, toi qui es de notre pays, toi qui as pour patrie la ville que fonda autrefois Archias d'Ephyre ³⁰⁰, la moelle de l'île de Trinacrie ³⁰¹, la cité aux hommes illustres. Maintenant, entrée dans la demeure d'un homme qui connaît beaucoup de savants remèdes pour écarter des hommes les tristes maladies, tu habiteras l'aimable Milet avec les Ioniens, afin que Theugénis soit renommée, parmi les femmes du pays, par sa belle quenouille, et que tu lui rappelles toujours le souvenir de son hôte, ami des chants. Car en te voyant, on dira : « Le bon vouloir fut grand, si le don fut petit ; mais tout est précieux qui vient d'un ami. »

IDYLLE XXIX³⁰²

I. — L'enfant aimé

Le vin, cher enfant, et la vérité vont ensemble, à ce que dit le proverbe. Puisque nous aussi nous sommes ivres, il faut dire la vérité. Pour moi, je dirai ce qu'il y a au fond de ma pensée. Tu ne veux pas m'aimer de tout ton cœur, je le sais; car ta vue me fait vivre la moitié de ma vie, mais le reste est perdu. Quand tu le veux, ma journée est égale à celle des bienheureux; mais quand tu ne le veux pas, je suis plongé dans les ténèbres. Est-il juste de livrer au chagrin qui nous aime? Si tu voulais, mon jeune ami, en croire quelqu'un qui est né avant toi, tu t'en trouverais mieux et tu reconnaîtrais que je t'ai bien conseillé. Fais un seul nid sur un seul arbre, où ne puisse atteindre aucune bête sauvage. Aujourd'hui tu te poses sur une branche, demain sur une autre, puis tu en cherches une autre et une autre encore. Quelqu'un voit-il ton joli visage et t'en fait-il compliment, aussitôt tu deviens plus tendre pour lui que pour un ami de trois ans, et celui qui t'aima le premier, tu le mets au rang des amis de trois jours. Tu sembles respirer le dédain et l'orgueil; contente-toi toujours, tant que tu aimeras, d'un amant qui soit ton égal. Si tu m'écoutes, tu auras l'estime de tes concitoyens, et Éros ne te sera pas cruel, Éros qui dompte aisément les cœurs des hommes et qui a amolli le mien qui était de fer. Mais je t'en conjure par ta bouche délicate, souviens-toi que l'an passé tu étais plus jeune, qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour cracher nous sommes vieux et ridés, et que la jeunesse ne se laisse

pas ressaisir; car elle a des ailes aux épaules, et nous sommes trop lents pour atteindre ce qui vole. Il faut que ces pensées te rendent plus traitable et que tu m'aimes sincèrement comme je t'aime, afin que, lorsque tu auras la barbe d'un homme, notre amitié rappelle celle d'Achille et de Patrocle. Mais si tu laisses les vents emporter mes paroles, si tu dis dans ton cœur : « Mon cher, pourquoi m'importuner? », moi qui aujourd'hui marcherais pour toi à la conquête des pommes d'or, moi qui affronterais Cerbère, le gardien des morts, alors tu aurais beau m'appeler; guéri de ma cruelle passion, je ne viendrais pas même jusqu'à la porte de ma cour.

IDYLLE XXX ³⁰³

II. — L'enfant aimé

Ah ! la pénible et terrible maladie qui est tombée sur moi ! Comme une fièvre quarte, l'amour d'un enfant me tient depuis tantôt deux mois. Il est d'une beauté ordinaire ; mais, des pieds à la tête, toute sa personne n'est que grâce, et un doux sourire s'épanouit sur ses joues. Et maintenant mon mal tantôt se fait sentir et tantôt se relâche ; bientôt il ne me laissera même pas de trêve pour goûter un instant de sommeil. Hier en passant il m'a coulé un mince regard à travers ses cils ; car il n'osait me regarder en face, et la rougeur a couvert son visage. L'amour m'a étreint le cœur plus fortement et je suis rentré chez moi avec une blessure nouvelle dans le foie. J'ai appelé par devant moi mon âme et me suis entretenu longuement avec elle :

« Que fais-tu là encore une fois ? Quel sera le terme de ta folie ? As-tu donc oublié que tu portes aux tempes des cheveux blancs ? Puisque tu n'as plus l'aspect d'un jeune homme, ne fais pas tout ce que font ceux qui viennent à peine de goûter à la vie. Et puis voici encore à quoi tu devrais penser, c'est qu'un homme qui a pris de l'âge ferait mieux de renoncer aux pénibles amours qu'inspire un jeune garçon. Pour celui-ci la vie passe, rapide comme les genoux de la biche ; demain il déploiera ses agrès pour faire voile ailleurs ; et, pas plus que ses camarades, il ne gardera la fleur de l'aimable jeunesse. Pour l'autre, le désir le ronge jusqu'à la moelle des os, quand il pense à son ami ; mille songes troublent ses

nuits et une année ne suffirait pas pour guérir sa cruelle maladie. »

Telles sont, entre bien d'autres, les remontrances que j'ai faites à mon âme. Elle m'a répondu : « Celui qui croit vaincre l'artificieux Éros, celui-là croit qu'il trouvera facilement à combien de neuvaines se monte le nombre des étoiles qui brillent sur nos têtes. Et maintenant, que je le veuille ou non, il me faut tendre le cou et traîner le joug ; ainsi le veut, mon bon ami, le dieu qui a troublé le puissant esprit de Zeus et celui de Cypris elle-même. Quant à moi, feuille éphémère, que la moindre brise suffit à remuer, il m'enlève en un clin d'œil et m'emporte à son souffle. »

IDYLLE XXXI ³⁰⁴

Bérénice (fragment)

Si un homme qui vit de la mer et à qui son filet tient lieu de charrue demande bonne pêche et richesse, qu'il sacrifie à cette déesse au milieu de la nuit le poisson sacré qu'on appelle blanc, car c'est le plus sacré de tous; il n'aura qu'à tendre ses filets pour les retirer pleins de poissons.

IDYLLE XXXII ³⁰⁵

La Syrinx

La femme de Personne, mère de Combat-de-loin, enfanta l'agile conducteur de la nourrice de Remplacé-par-une-pierre, non pas ce Cornu que nourrit jadis la fille du taureau, mais celui dont le cœur autrefois brûla d'amour pour ce qui, sans π , est bord de bouclier, appelé Tout, être double, qui conçut le désir de la vierge partiellement parleuse, née de la voix, simple souffle; qui à la Muse couronnée de violettes infligea une perçante blessure, monument de son désir à flamme crépitante; qui éteignit l'arrogance homonyme du Tueur-de-grand-père, et sauva la Tyrienne. C'est à lui que Pâris Simichidas a consacré cet aimable malheur des porteurs de cécité. T'en réjouissant dans ton âme, toi qui marches sur les mortels, aiguillon de la femme de Saette, engendré furtivement, fils sans père, toi qui as des coffres aux jambes, fais de douce musique pour la vierge muette, Belle-Voix, invisible.

ÉPIGRAMMES ³⁰⁶

I ³⁰⁷

Offrande aux Muses et à Apollon

Ces roses humides de rosée et ce serpollet touffu sont une offrande aux Muses de l'Hélicon; ces lauriers au sombre feuillage sont pour toi, Païan Pythien; car c'est en ton honneur que le rocher de Delphes se pare de cet arbuste. Quant à ce bouc cornu au blanc pelage, qui broute la pointe des branches du térébinthe, il ensanglantera l'autel.

II ³⁰⁸

Offrande de Daphnis au Dieu Pan

Daphnis à la peau blanche, qui jouait sur sa belle syrinx des airs bucoliques, a consacré à Pan ces offrandes; ces roseaux percés de trous ³⁰⁹, cette houlette, un javelot aigu, une peau de faon, la besace dans laquelle il portait autrefois des pommes ³¹⁰.

III ³¹¹

Sur le chevrier Daphnis

Tu dors, Daphnis, et reposes tes membres fatigués sur le sol jonché de feuillage; car tu viens de planter des pieux dans la montagne pour y tendre tes filets; mais c'est à toi que l'on donne la chasse : voici Pan et Priape, dont la tête charmante est ceinte de lierre safrané,

qui d'un même élan pénètrent dans ton antre. Fuis, toi, fuis, et secoue le pesant sommeil qui t'envahit.

IV ³¹²**Prière d'un amoureux à Priape**

Chevrier, tourne par le sentier où sont les chênes : tu trouveras une statue récemment taillée dans un tronc de figuier encore vêtu de son écorce, sans jambes, sans oreilles, mais pourvue d'un vigoureux phallus propre aux œuvres de Cypris. Un enclos sacré l'enferme et un ruisseau intarissable tombant des rochers cache partout son cours sous les verdoyants ombrages des lauriers, des myrtes et des cyprès odorants. Tout autour de l'enclos s'étalent les guirlandes d'une vigne nourricière de grappes. Les merles printaniers aux gosiers sonores y font entendre des gazouillements variés et les rossignols au fauve plumage leur répondent de leur voix plaintive et modulent de leur bec des accents doux comme le miel. Assieds-toi là, et prie l'aimable Pan d'éteindre les désirs que Daphnis m'inspire; dis-lui qu'aussitôt je lui sacrifierai un beau chevreau. S'il refuse, et que je gagne le garçon, je veux lui sacrifier une triple victime; je lui offrirai une génisse, un bouc velu et un agneau mis au parc. Puisse le dieu m'écouter d'une oreille bienveillante !

V ³¹³**Le concert**

Veux-tu, au nom des Muses, me jouer sur ta double flûte quelque joli air ? Moi, je prendrai ma pectis ³¹⁴ et je me mettrai à en toucher les cordes, et, de concert avec nous, le bouvier Daphnis nous charmera du souffle harmonieux de ses roseaux assemblés à la cire. Nous nous tiendrons près du chêne touffu, derrière la grotte, et nous empêcherons de dormir Pan qui saillit les chèvres.

VI ³¹⁵**Sur le chevrier Thyrsis pleurant une chèvre qu'un loup a dévorée**

Ah ! pauvre Thyrsis, que gagneras-tu à gémir et à consumer de pleurs les prunelles de tes yeux ? Elle est partie, la chevrette, la jolie petite bête, elle est partie pour l'Hadès : un loup cruel l'a serrée dans ses griffes. Et les chiens aboient. A quoi bon, puisqu'il ne reste ni os, ni cendre de celle qui est partie ?

VII ³¹⁶**Épithaphe d'Eurymédon**

Tu laisses un fils encore au berceau, et toi-même, Eurymédon, tu es mort à la fleur de l'âge et on t'a construit ce tombeau. Tu as place parmi les hommes divins. Quant à ton fils, les citoyens l'honoreront, en souvenir de son vertueux père.

VIII ³¹⁷**Sur une statue d'Asclépios**

Le fils de Païéon ³¹⁸ est venu à Milet aussi, pour y rencontrer un homme qui guérit les maladies, Nikias, qui tous les jours lui apporte des offrandes et qui lui a fait sculpter cette statue de cèdre odorant. Il avait promis une grosse récompense à l'habile ciseau d'Eétion, et celui-ci a mis tout son art à cet ouvrage.

IX ³¹⁹**Épithaphe d'Orthon**

Passant, un homme de Syracuse, Orthon, te donne cet avertissement : Garde-toi de voyager, étant ivre,

par une nuit d'orage. Je l'ai fait, et voici ce qui m'est arrivé : au lieu de ma grande patrie, c'est une terre étrangère qui me recouvre en ce tombeau.

X ³²⁰

**Sur Xénodès qui avait consacré aux Muses
un groupe de marbre**

C'est à vous, déesses, à toutes les neuf que Xénoclès ³²¹ a consacré, pour vous plaire, ce monument de marbre. C'était un musicien; nul n'y contredira. Aussi, loué pour son talent, il n'oublie pas les Muses.

XI ³²²

Építaphe d'Eusthénès, le physionomiste

C'est ici le tombeau d'Eusthénès, le savant physionomiste, habile à lire la pensée même dans les yeux. Il fut dignement enseveli par ses amis, étranger sur une terre étrangère, et le poète qui le célèbre l'aimait chèrement. Mort, le savant homme a eu tous les honneurs qui convenaient, et, en dépit de son humble fortune, il a eu des amis pour s'occuper de ses funérailles.

XII ³²³

Sur un trépied consacré à Dionysos par Damoménès

Damoménès le chorège ³²⁴ qui a consacré ce trépied, Dionysos, et dressé ta statue, à toi le plus aimable des dieux, était en tout un homme sage; il remporta la victoire avec un chœur d'hommes; il n'avait en vue que le beau et l'honnête.

XIII ³²⁵

Sur une statue d'Aphrodite Uranie

Cette Cypris n'est pas la populaire. Rends-toi propice la déesse en l'appelant Uranie ³²⁶. C'est une offrande qu'a faite la chaste Chrysogone dans la maison d'Amphiclès, le père de ses enfants, l'époux auquel elle a associé sa vie. Chaque année ajoutait à leur prospérité, parce qu'ils la commençaient en t'invoquant, auguste déesse; car les mortels ont tout avantage à s'occuper des dieux.

XIV ³²⁷

Sur le banquier Caïcos

A cette banque, nationaux et étrangers sont traités de même. Y as-tu fait un dépôt, reprends-le comme l'indiquent les jetons tirés ³²⁸. Qu'un autre use de défaites, Caïcos rend l'argent d'autrui, même la nuit, si on le désire.

XV ³²⁹

Építaphe d'Eurymédon ³³⁰

Passant, je vais savoir si tu as plus d'égards pour les gens de bien ou si tu tiens le méchant en égale estime. Dis seulement : « Salut à ce tombeau, puisqu'il pèse légèrement sur la tête sacrée d'Eurymédon. »

XVI ³³¹

Építaphe d'une enfant

Cette enfant est partie pour l'Hadès prématurément, dans sa septième année, longtemps avant d'atteindre la fleur de l'âge. La pauvre petite! elle regrettait un

frère de vingt mois qui, dès le berceau, avait goûté l'amertume de la mort. Hélas ! Péristéra, mère ³³² cruellement frappée, quels terribles chagrins les dieux tiennent en réserve aux humains !

XVII ³³³Sur une statue d'Anacréon ³³⁴

Regarde avec attention cette statue, étranger, et dis, quand tu seras rentré dans ta patrie : « J'ai vu à Téos une image d'Anacréon, le plus parfait des poètes lyriques d'autrefois. » Ajoute qu'il aimait les jeunes gens et tu auras dépeint au vrai l'homme entier.

XVIII ³³⁵Sur une statue d'Épicharme ³³⁶

Ces vers sont en dorien, dorien aussi était Épicharme, l'inventeur de la comédie. O Bacchus, voici, au lieu de l'Épicharme véritable un Épicharme de bronze que t'ont consacré ici ceux qui sont établis à Syracuse, la ville immense. Ils ont payé cet hommage à leur concitoyen en souvenir du trésor de préceptes dont tu l'avais pourvu. Car ses maximes sont utiles à tous pour la conduite de la vie. Une grande reconnaissance lui est due.

XIX ³³⁷Építaphe d'Hipponax ³³⁸

Ci-gît le poète Hipponax. Si tu es méchant, n'approche pas de son tombeau ; mais si tu es homme de bien et né de parents vertueux, tu peux t'y asseoir hardiment, et même y dormir, si bon te semble.

XX ³³⁹

Építaphe de Cleita, nourrice de Médéios

Le petit Médéios a élevé ce monument à sa nourrice thrace, au bord de la route, et il y a inscrit le nom de Cleita. Cette femme sera ainsi récompensée d'avoir nourri le jeune garçon. Mais pourquoi est-elle morte, alors qu'elle était encore utile ? ³⁴⁰

XXI ³⁴¹Sur Archiloque ³⁴²

Voici Archiloque. Arrête et regarde ce poète d'autrefois, le poète des iambes, dont la gloire immense a pénétré jusqu'au pays de la nuit et à celui de l'aurore. Il fut le favori des Muses et d'Apollon délien : tant il était harmonieux et habile à composer des vers et à les chanter sur sa lyre !

XXII ³⁴³Sur une statue de Pisandre ³⁴⁴

L'homme que vous voyez, Pisandre de Camiros, est le premier des poètes d'autrefois qui ait chanté le fils de Zeus qui combattit le lion, le héros à la main prompte, et tous les travaux accomplis par son bras. Or, sachez-le, c'est le peuple qui lui a dressé ici cette statue d'airain après bien des mois et des années.

XXIII ³⁴⁵

Építaphe de Glauké

L'inscription te dira quel est ce monument et qui il recouvre :

« Je suis le tombeau de celle qui avait nom Glauké. »

XXIV ³⁴⁶**Sur des offrandes réunies sur un seul piédestal**

Il y a longtemps que ces offrandes sont consacrées à Apollon : l'une a vingt ans de plus que la base actuelle ³⁴⁷, l'autre, sept; l'autre, cinq; l'autre, douze et l'autre, deux cents. Tels sont les chiffres qui résultent du calcul.

XXV ³⁴⁸**Sur Cléonicos, naufragé à Thasos**

Homme, ménage ta vie, et ne va pas sur mer hors de saison; car, même en la ménageant, elle n'est pas longue. Malheureux Cléonicos, tu étais pressé d'arriver dans la riche Thasos, amenant des marchandises de la Coelé-Syrie, des marchandises! Cléonicos; mais courant la mer au moment même où les Pléiades plongeaient dans la mer, avec les Pléiades tu as plongé toi aussi.

XXVI ³⁴⁹**Sur son livre**

Il y a un autre Théocrite ³⁵⁰ qui est de Chios; mais moi, le Théocrite qui a composé ce livre, je suis un des nombreux citoyens de Syracuse, fils de Praxagoras et de l'illustre Philina. Je n'y ai pas admis de poème étranger. ³⁵¹

XXVII ³⁵²**Sur la réunion des poésies bucoliques de Théocrite**
(d'Artémidore le grammairien.)

Muses bucoliques, naguère dispersées, vous voilà maintenant réunies dans une seule étable, en un seul troupeau.

OEUVRES DE MOSCHOS

NOTICE
SUR
MOSCHOS

Si nous connaissons mal la vie de Théocrite, nous connaissons encore moins bien celle de ses deux plus illustres successeurs, Moschos et Bion. C'est une question même de savoir lequel des deux a précédé l'autre. On a cru longtemps que c'était Bion. Le principal argument sur lequel on s'appuyait était l'attribution à Moschos du *Chant funèbre en l'honneur de Bion*. L'argument serait en effet irréfutable, s'il était prouvé que ce chant est de Moschos. Il est vrai que le manuscrit de Vienne 311 le donne à Moschos ou à Théocrite; mais la plupart des manuscrits l'attribuent à Théocrite. L'absurde attribution à Théocrite montre le cas qu'il faut faire aussi de l'attribution à Moschos. L'autorité des scribes est nulle, et ne saurait prévaloir contre des témoignages authentiques. Le premier nous vient de l'auteur même du *Chant funèbre* qui se donne comme l'interprète du deuil de l'Ausonie : il était sans doute italote, tandis que Moschos était Syracusain. Mais nous avons d'autres témoignages plus précis. C'est d'abord celui de Suidas qui à l'article Théocrite nous donne ce renseignement : « Il faut savoir qu'il y a eu trois poètes bucoliques, ce Théocrite dont nous parlons, Moschos de Sicile et Bion de Smyrne, originaire d'une petite localité appelée Phlossa. » Le même Suidas, à l'article Moschos, dit : « Moschos de Syracuse, grammairien, disciple d'Aristarque : c'est le deuxième poète après Théocrite, l'auteur

des pièces bucoliques. » Enfin on lit dans une scholié de l'*Anthologie palatine* IX, 440 : « Ce Moschos est un poète de ceux qu'on appelle bucoliques, dont le premier fut Théocrite, le deuxième Moschos lui-même, le troisième, Bion de Smyrne. »

Ainsi la question est tranchée : Moschos a vécu avant Bion. Mais ce que nous savons de sa personne se réduit aux citations précédentes. Il était Syracusain, comme Théocrite, et il fut disciple d'Aristarque. Or Aristarque vécut sous Ptolémée Philométor qui régna de 181 à 146, et il fut bibliothécaire d'Alexandrie de 180 à 143. C'est donc dans la deuxième moitié du second siècle avant J.-C. qu'il faut placer l'activité poétique de Moschos.

Les manuscrits nous ont conservé trois poèmes de Moschos : *Eros échappé*, *Europé*, *Mégara*, et Stobée a recueilli de lui trois petites pièces, l'une sur la vie champêtre comparée à la vie du marin, la deuxième sur l'aveuglement des amants qui n'aiment pas qui les aime, et la troisième sur la toute puissance d'Éros qui a contraint l'Alphée à plonger sous la mer.

Moschos vient après Théocrite et l'imite; mais il reste loin du maître. On ne trouvera pas chez lui les saisissantes peintures de la passion vraie, le sentiment profond des beautés de la nature, la grâce exquise et le goût sûr de son prédécesseur. Théocrite s'élève fort au-dessus de l'art alexandrin; Moschos ne dépasse point l'idée que nous nous en faisons. Les citations de Stobée nous montrent qu'il aime les sujets courts, qui se réduisent à la longueur d'une épigramme. S'il traite des sujets plus importants, il les ramène à des proportions limitées : *Europé* a 166 vers et *Mégara* 125. Comme Callimaque et Théocrite, il ôte aux héros ou aux héroïnes de l'épopée et de la mythologie leur grandeur surhumaine. *Mégara* et *Alcmène* sont chez lui de faibles femmes gémissantes, qui sont apparentées à un héros, mais n'ont d'héroïque que cette parenté. Leur conversation ressemble à un mime, à un mime sérieux et attendrissant, il est vrai, plutôt qu'à un fragment d'épopée. Le récit de l'aventure

d'*Europé* est un joli conte bleu, qui amuse, mais n'émeut pas le lecteur, parce qu'*Europé* n'est qu'une jeune fille d'un caractère banal et superficiel, qui s'étonne plus qu'elle ne s'effraye de son aventure et n'éprouve aucun sentiment profond. Le sujet est un prétexte à l'auteur de montrer son esprit. Il y a réussi, mais aux dépens de la grandeur et de l'émotion. Il a ainsi ouvert la voie à Ovide qui traitera la mythologie de la même manière dans ses *Métamorphoses*.

Comme la plupart des poètes alexandrins, Moschos était aussi un savant et un érudit. Il avait probablement composé quelques ouvrages en prose sur des sujets de philologie; on peut le conclure de ce que dit Athénée, XI, p. 405 (ἐξηγήσεις Ῥοδιακῶν λόγων).

MOSCHOS

I 353

Éros échappé

Cypris réclamait à cor et à cri son fils Éros :

« Si quelqu'un a vu Éros perdu dans les carrefours — c'est un enfant échappé de chez moi — qu'il me l'indique, et il aura une récompense. La récompense sera le baiser de Cypris; et, si tu me le ramènes, ce ne sera pas un simple baiser, mais tu auras encore, ami, quelque chose de plus. L'enfant est facile à distinguer; tu le reconnaîtrais dans toute une vingtaine. Il n'a pas le teint blanc, mais couleur de feu; il a les yeux perçants et flamboyants, un méchant cœur, un doux parler; car il ne pense pas comme il parle; sa voix est de miel, son esprit de fiel; il est sauvage, trompeur, il ne dit rien de vrai; c'est un gamin rusé aux jeux cruels. Sa tête est joliment bouclée, mais son front est impudent. Il a de toutes petites menottes, mais elles frappent loin, elles frappent jusqu'à l'Achéron et au royaume d'Hadès. Il est nu des pieds à la tête, mais sa pensée est bien enveloppée. Il a des ailes comme un oiseau et vole sur l'un, sur l'autre, hommes et femmes, et se pose dans leurs cœurs. Il tient un arc minuscule, avec une flèche dessus; la flèche est toute petite, mais elle porte jusqu'à l'éther. Il a sur le dos un petit carquois d'or, dans lequel il y a des roseaux amers dont il me blesse souvent moi-même. Tout cela est cruel, beaucoup plus cruelle encore

est sa torche. Bien qu'elle ne soit qu'un petit flambeau, elle enflamme le Soleil même.

Si tu l'attrapes, enchaîne-le pour l'amener et montre-toi sans pitié. Si tu le vois pleurer, prends garde d'être sa dupe. S'il rit, entraîne-le, toi, et, s'il veut te baiser, sauve-toi : son baiser est funeste, ses lèvres sont empoisonnées. S'il te dit : « Prends ces armes, je te les donne toutes, ne touche pas ses perfides présents : ils ont tous été trempés dans le feu. »

II ³⁵⁴

Europé

Un jour Cypris envoya un doux songe à Europé. A l'heure où commence la troisième partie de la nuit et où l'aurore est proche, quand un sommeil plus doux que le miel posé sur les paupières détend les membres et enchaîne les yeux d'un doux lien, lorsque la troupe des songes véridiques se donne carrière, à cette heure, endormie dans sa chambre sous le toit, la fille encore vierge de Phénix ³⁵⁵, Europé, rêva que deux terres se disputaient à son sujet, le terre d'Asie et la terre d'en face; elles avaient pris des figures de femme. L'une avait l'aspect d'une étrangère; l'autre ressemblait à une femme du pays, et s'attachait plus étroitement à la jeune fille, car elle était sa mère; elle représentait qu'elle l'avait mise au monde et l'avait nourrie elle-même. Mais l'autre, la saisissant de force avec ses mains puissantes, l'entraînait, sans qu'elle opposât de résistance; elle prétendait que le destin, par la volonté de Zeus porte-égide, lui réservait l'honneur de posséder la jeune fille. Celle-ci sauta à bas de son lit moelleux, effrayée et le cœur palpitant; car sa vision l'avait frappée comme si elle était réelle. Elle s'assit et demeura longtemps silencieuse, ayant toujours devant ses yeux ouverts les deux femmes. Enfin elle éleva timidement la voix : « Lequel des habitants du ciel m'a envoyé de telles visions? Que veulent dire ces songes qui, planant au-dessus de mon lit moelleux, dans ma chambre, où je goûtais un repos si doux, m'ont frappée de stupeur? Quelle était l'étrangère que j'ai vue dans mon sommeil? Comme mon cœur s'est épris d'elle! Quel aimable accueil elle m'a fait elle-

même ! Elle me regardait vraiment comme sa fille. Puissent les dieux bienheureux faire que mon songe tourne à bien ! »

Ayant ainsi parlé, elle se leva vivement et vint chercher ses compagnes, nobles filles de son âge, que la même année avait vues naître, qui étaient chères à son cœur et partageaient tous ses divertissements, soit qu'elle se préparât à la danse, soit qu'elle se baignât à l'embouchure des rivières ou qu'elle cueillît des lys odorants dans la prairie. Elles se montrèrent aussitôt à ses yeux, chacune ayant dans les mains une corbeille à mettre des fleurs ; puis elles se rendirent dans les prés au bord de la mer, où elles avaient l'habitude de se rassembler, charmées de la beauté des roses et du murmure des flots. Europé elle-même portait une corbeille d'or magnifique, une vraie merveille, un beau travail d'Héphaistos. Il en avait fait présent à Libye³⁵⁶, quand elle entra dans le lit du dieu qui ébranle la terre. Libye l'avait donnée à la belle Téléphaassa qui était de son sang, et Téléphaassa³⁵⁷, au temps où Europé, sa fille, était encore vierge, lui avait remis le cadeau renommé.

On y voyait briller beaucoup d'ornements orfévris. Il y avait, ciselée en or, Io³⁵⁸, fille d'Inachos, alors qu'elle était encore génisse et n'avait pas repris son corps de femme. Elle portait ses pieds vagabonds sur les chemins de la mer et paraissait nager ; la mer était faite de métal azuré. En haut, sur un escarpement du rivage, deux hommes se tenaient debout, pressés l'un contre l'autre ; ils regardaient la vache qui traversait la mer. On voyait aussi là Zeus, fils de Cronos, qui palpait doucement de ses mains la génisse d'Inachos, puis, sur les bords du Nil aux sept bouches, il rendait à la génisse aux belles cornes sa forme de femme. Le cours du Nil était d'argent, la génisse d'airain ; quant à Zeus il était fait d'or. Sur le pourtour de la corbeille ronde, au-dessous du bord, l'artiste avait représenté Hermès, et près de lui, étendu de tout son long, Argos orné d'yeux invincibles au sommeil. Du sang pourpre d'Argos surgissait

un oiseau fier de son plumage diapré ; il avait déployé ses ailes comme un vaisseau rapide qui fait voile sur la mer, et il ombrageait de ses plumes les bords de la corbeille d'or. Telle était la corbeille de la belle Europé.

Quand les jeunes filles furent arrivées dans les prés fleuris, elles s'amusèrent à ramasser chacune une fleur différente. L'une cueillait le narcisse à l'haleine parfumée, l'autre l'hyacinthe, celle-ci la violette ; celle-là le serpollet ; les fleurs foisonnaient sur le sol des prés que le printemps nourrit. Puis elles se mirent à cueillir les touffes parfumées du jaune safran, luttant à qui en cueillerait le plus. Au milieu d'elles, la princesse, amassant en ses mains les roses éclatantes à couleur de feu, brillait comme la déesse née de l'écume des flots³⁵⁹ brille parmi les Charites.

Mais elle ne devait pas longtemps s'amuser à des fleurs, ni garder intacte sa ceinture virginale. Car le fils de Cronos ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il en eut le cœur troublé et qu'il fut dompté d'un trait imprévu de Cypris, qui seule peut dompter Zeus lui-même. Alors pour échapper au ressentiment de la jalouse Héra et pour tromper l'esprit ingénu de la vierge, il cacha sa divinité et se métamorphosa en taureau, mais non pas de ceux qui ruminent dans les étables, ni de ceux qui fendent le sillon en traînant la charrue recourbée, ni de ceux qui broutent parmi les troupeaux, ni de ceux qui, sous la contrainte de l'aiguillon, tirent le chariot lourdement chargé. Ce taureau avait le corps entièrement blond, sauf une lune éclatante de blancheur qui brillait au milieu de son front ; ses yeux luisaient en dessous et lançaient des éclairs chargés d'amour ; des cornes égales, en face l'une de l'autre, s'élevaient sur sa tête comme les pointes courbes du croissant échancré de la lune cornue.

Il vint dans la prairie, et son apparition n'effraya pas les jeunes filles. Toutes, au contraire, sentirent l'envie d'approcher et de toucher le taureau charmant, dont la divine odeur, sentie de loin, l'emportait sur la douce haleine de la prairie. Il s'arrêta devant l'irréprochable

Europé, lui lécha le cou et fascina son cœur. Et la jeune fille lui effleurait le corps de ses caresses, et, de ses mains, essuyait doucement l'écume qui coulait abondamment de son museau, puis elle le baisa, tout taureau qu'il était. Lui poussa un meuglement si tendre qu'on aurait cru entendre la flûte mygdonienne ³⁶⁰ exhalant ses doux sons. Il s'agenouilla aux pieds d'Europé, et, tournant le cou, il la regardait et lui montrait son large dos. Celle-ci s'adressant aux vierges aux boucles épaisses : « Approchez, dit-elle, compagnes chéries, compagnes de mon âge; divertissons-nous à monter sur ce taureau; il offre son dos baissé, il nous y recevra toutes, tant il est débonnaire, doux à voir, aimable, et différent des autres taureaux ! il est doué d'un esprit sensé, comme un homme; il ne lui manque que la parole. »

Ayant ainsi parlé, elle s'assit sur son dos, souriante. Les autres allaient faire comme elles; mais le taureau se redressa d'un bond, ayant enlevé celle qu'il voulait, et vite il gagna la mer. Elle, retournant la tête, ne cessait d'appeler ses chères compagnes en leur tendant les bras; mais elles ne pouvaient la rejoindre. Arrivé sur le rivage, il continua sa course, marchant, comme un dauphin, sur les larges vagues, sans mouiller ses sabots. Et, tandis qu'il avançait, la mer se faisait calme; et des deux côtés les grands poissons sautaient devant les pieds de Zeus; le dauphin joyeux accourant du fond se culbutait dans les vagues gonflées. Les Néréides émergèrent de l'onde salée et toutes, montées sur de grands poissons, avançaient en ligne. Le dieu retentissant qui ébranle la terre, se tenant élevé au-dessus de la mer, gouvernait les flots et guidait lui-même son frère sur la route marine; autour de lui s'assemblaient les Tritons, musiciens de la mer aux voix profondes, qui dans leurs conques allongées faisaient retentir le chant nuptial. La jeune fille assise sur le dos du taureau Zeus tenait d'une main une des longues cornes de la bête, de l'autre elle retenait sur son sein le pli pourpré de sa robe, pour empêcher que, traînant derrière elle, elle ne fût mouillée par l'onde

immense de la mer blanchissante. Sur ses épaules, le péplos d'Europé se gonfla en une poche profonde comme une voile de navire, allégeant le poids de la jeune fille.

Mais quand elle fut loin de la terre natale, qu'elle ne vit plus ni rivage battu des flots bruyants, ni montagne escarpée, mais seulement le ciel au-dessus de sa tête et sous ses pieds la mer sans limite, promenant ses regards autour d'elle, elle fit entendre ces mots : « Où me portes-tu, divin taureau? Qui es-tu? Comment peux-tu sillonner des chemins dangereux aux animaux à la démarche contournée et ne pas craindre la mer? La mer est une carrière ouverte aux vaisseaux rapides, mais c'est un chemin qui fait peur aux taureaux. Quelle boisson de ton goût, quelle nourriture l'eau salée peut-elle te fournir? Assurément tu es un dieu : ce que tu fais ne convient qu'aux dieux. Ni les dauphins marins ne marchent sur la terre, ni les taureaux sur la mer; mais toi, tu bondis sans peur et sur terre et sur mer, et tes pieds fourchus te servent de rames. Bientôt sans doute tu t'élèveras aussi par-dessus l'air brillant et tu voleras comme les oiseaux rapides. Hélas ! je suis bien malheureuse, moi qui ai laissé loin de moi la demeure de mon père pour suivre ce taureau et qui, emportée dans une étrange navigation, me trouve errante et solitaire. Mais toi, roi de la mer blanchissante, dieu qui ébranles la terre, traite-moi avec bonté, toi que je crois voir diriger cette traversée et marcher devant moi. Car c'est certainement par la volonté d'un dieu que je parcours ces humides chemins. »

Elle dit, et le taureau aux belles cornes lui adressa ces paroles : « Rassure-toi, vierge, ne crains pas la vague qui se gonfle. Je suis Zeus en personne, bien que de près je paraisse être un taureau; car je peux prendre l'apparence qu'il me plaît. C'est l'amour que j'ai pour toi qui m'a poussé à parcourir une telle étendue de mer, sous la forme d'un taureau. Mais la Crète te recevra bientôt; c'est elle qui m'a nourri moi-même; c'est là que se feront

tes noces. Tu auras de moi des fils illustres qui tous porteront le sceptre parmi les hommes ³⁶¹. »

Il dit, et ce qu'il dit s'accomplit. La Crète apparut, et Zeus reprit sa forme. Il délia la ceinture d'Europé, et les Heures lui préparèrent un lit. Vierge tout à l'heure encore, Europé devint aussitôt la femme de Zeus. Elle donna des enfants au fils de Cronos; car elle avait conçu tout de suite.

III ³⁶²Mégara ³⁶³

Pourquoi, ma mère, te déchirer ainsi le cœur et t'abandonner à cette terrible affliction, au point que tes joues en ont perdu leurs couleurs? Pourquoi, dis-moi, cet excès de chagrin? Est-ce parce que ton illustre fils supporte des maux infinis du fait d'un homme de rien ³⁶⁴, comme un lion opprimé par un faon? Malheureuse que je suis, pourquoi donc les dieux immortels m'ont-ils si indignement traitée? Pourquoi donc mes parents m'ont-ils enfantée pour une destinée si funeste? Infortunée, je suis entrée dans le lit d'un héros sans reproche; je l'estimais à l'égal de mes yeux, et maintenant encore je le vénère et l'honore dans mon cœur; mais aucun autre parmi les vivants n'a eu un destin plus malheureux et n'a goûté dans son âme de si amers soucis. Le malheureux, avec les flèches qu'Apollon lui-même lui avait données terribles traits de l'une des Kères ³⁶⁵ ou des Érinyes ³⁶⁶, il a tué ses propres enfants ³⁶⁷ et leur a ôté la douce existence, exerçant sa fureur dans sa maison, qu'il a remplie de carnage. Et moi, pauvre mère, je les ai vus de mes yeux tomber sous les coups de leur père, atrocité qui n'arriva jamais à personne autre, même en songe. Ils avaient beau appeler sans cesse leur mère, je ne pouvais les défendre; car le mal était là, invincible. Mais comme un oiseau se lamente sur la perte de ses petits qu'un serpent redoutable dévore, encore tout jeunes, dans un fourré épais; elle volette vers eux avec des cris aigus, leur mère vénérée; mais elle est impuissante à secourir ses enfants; car la terreur que lui inspire le

monstre inexorable l'empêche d'approcher; ainsi moi, mère de douleur, pleurant ma chère géniture, je courais partout comme une folle dans la maison. Que ne suis-je morte avec mes enfants? Que ne suis-je gisante moi aussi, le foie traversé d'un trait empoisonné, ô Artémis ³⁶⁸, puissante reine des femmes? Alors mes parents nous auraient pleurés, et nous auraient placés sur le même bûcher en nous comblant de présents funèbres; puis, recueillant les os de tous dans une seule urne d'or, ils nous auraient ensevelis au lieu de notre naissance. Mais à présent ils habitent Thèbes, nourricière de chevaux, et labourent la glèbe profonde de la terre aonienne ³⁶⁹; tandis que moi, malheureuse, je suis à Tyrinthe ³⁷⁰, l'âpre ville d'Héra, le cœur blessé de mille chagrins qui renaissent toujours, sans laisser un seul moment de trêve à mes larmes. Pour mon époux, je ne le vois que de courts instants dans notre maison; il a toujours une foule de travaux qui l'attendent, et pour les accomplir il erre sur terre et sur mer, portant en sa poitrine un cœur aussi dur que la pierre ou le fer. Et toi, comme une eau qui s'épanche, tu pleures toutes les nuits et tous les jours que Dieu fasse. De mes parents, aucun ne peut me reconforter de sa présence; car ils ne demeurent pas dans l'enceinte de cette maison; ils habitent bien loin au delà de l'Isthme couvert de pins, et je n'ai personne vers qui, dans le comble de ma misère, je puisse tourner les yeux pour rafraîchir mon cœur, excepté, il est vrai, ma sœur Pyrrha ³⁷¹; mais elle se préoccupe avant tout des maux de son mari, ton fils Iphiclès. Les enfants les plus malheureux de tous sont, je crois, ceux que tu as donnés à ton époux divin ³⁷² et à ton époux mortel. »

C'est ainsi qu'elle parla, et des larmes plus abondantes que des sources coulaient de ses paupières sur son sein charmant, au souvenir de ses enfants et, après eux, de ses parents. De son côté, tout comme elle, Alcmène mouillait de larmes ses joues pâlies; puis, tirant de son cœur un profond soupir, elle adressa ces sages paroles à sa bru bien-aimée

« Malheureuse enfant, comment ton esprit si sage a-t-il pu concevoir une telle pensée? Pourquoi veux-tu nous surexciter toutes deux, en rappelant d'inoubliables chagrins? Ce n'est pas aujourd'hui la première fois qu'ils ont fait couler nos larmes. N'est-ce point assez des chagrins nouveaux que chaque jour nous apporte? Il faudrait bien chérir les plaintes pour vouloir compter les peines où nous sommes. Résigne-toi, puisque tel est le sort qui nous est venu de Dieu. Je vois bien, chère enfant, que tu es en proie à des douleurs incessantes, et je conçois que tu t'en irrites, puisqu'on se lasse même de la joie. Je suis terriblement émue de douleur et de pitié, en te voyant associée au triste destin dont la lourde menace est suspendue sur notre tête. Je veux que Coré et Déméter aux riches vêtements le sachent — puisse un de mes ennemis, dans un funeste égarement, se parjurer volontairement en les prenant à témoin — je veux qu'elles sachent que mon cœur ne te chérit pas moins que si tu étais sortie de mes entrailles et que tu fusses dans ma maison la dernière de mes enfants. Je pense d'ailleurs que tu t'en aperçois quelque peu. Aussi ne dis jamais, ma fille, que je me désintéresse de toi, quand même tu me verrais pleurer plus fort que Niobé ³⁷³ à la belle chevelure. On ne saurait en vouloir à une mère de se lamenter sur les infortunes de son fils; car j'ai peiné dix mois à le porter dans mon sein, avant même de le voir, et il m'a menée bien près des portes d'Aidôneus ³⁷⁴ aux fermetures solides, tellement mes tristes couches ³⁷⁵ m'ont causé de cruelles souffrances. Et maintenant il est parti seul pour accomplir sur une terre étrangère un nouveau travail et je ne sais pas, infortunée que je suis, s'il reviendra et si je le recevrai ou non céans.

En outre un songe affreux, pendant que je goûtais la douceur du sommeil, m'a frappée d'épouvante, et je crains terriblement que la vision de haine que j'ai eue n'ait pour mes enfants une issue déplaisante. J'ai vu Héraclès, mon fils, tenant à deux mains un solide hoyau, avec lequel, comme un salarié qui travaille à la tâche, il

creusait un grand fossé à la lisière d'un domaine verdoyant; il était nu, sans manteau, sans sa tunique à la belle ceinture. Mais quand il fut arrivé à la fin dernière de son ouvrage et qu'il eut terminé la forte clôture du domaine vineux, il déposa son hoyau sur le dessus du déblai et il se disposait à remettre les habits dont il était vêtu auparavant. Mais soudain, au-dessus de la tranchée profonde, un feu violent s'alluma et une flamme prodigieuse s'enroula autour de lui. Il ne cessait de reculer à pas précipités, impatient d'échapper à la force dévorante d'Héphaïstos, et sans cesse il brandissait devant lui son hoyau comme un bouclier, et il portait partout les yeux autour de lui, dans la crainte d'être atteint par le feu destructeur. Le magnanime Iphiclès s'empressa, à ce qu'il me semblait, de lui porter secours; mais il glissa et tomba sur le sol, avant d'arriver jusqu'à lui; et il ne pouvait plus se relever, mais gisait, immobile, comme un faible vieillard que la triste vieillesse a fait tomber malgré lui, et qui demeure en cet état, étendu sur le sol, jusqu'à ce qu'un passant lui tende la main et le relève, par respect pour sa barbe blanche autrefois révéree. C'est ainsi qu'était abattu à terre Iphiclès au bouclier agile; et moi je ne cessais de pleurer, en voyant mes fils en détresse, jusqu'au moment où le doux sommeil s'envola de mes yeux; et aussitôt la brillante aurore apparut.

Tels sont, ma chère enfant, les songes qui m'ont épouvantée toute la nuit. Puissent-ils se détourner tous de notre maison sur Eurysthée! puisse mon souhait se réaliser sur lui et la destinée ne rien faire à l'encontre!

MORCEAUX TIRÉS DES BUCOLIQUES DE MOSCHOS³⁷⁶

I

La vie de l'homme des champs comparée à celle du marin³⁷⁷

Quand le vent souffle doucement sur les flots étincelants, mon âme craintive s'émeut, la terre perd son charme, et le calme de la mer m'attire bien davantage. Mais quand l'abîme blanchissant gronde, que la mer gonflée se couvre d'écume, que les grandes vagues sont en furie, je regarde vers la terre et les arbres et je fuis la mer; la terre m'est agréable et la forêt ombreuse me plaît, où, même quand le vent souffle avec force, le pin chante. Certes, c'est une vie misérable que celle du pêcheur, qui a pour demeure son bateau, pour champ de ses travaux la mer et pour proie les poissons vagabonds. Pour moi, ce que je souhaite, c'est de prendre un doux somme sous un platane au feuillage épais et d'entendre le bruit de la source prochaine qui charme de son murmure l'homme des champs, et ne le trouble pas.

II

Aimez, pour être aimés

Pan aimait Écho, sa voisine, Écho³⁷⁸ aimait un satyre bondissant, et le satyre était follement épris de Lydé.

Autant Écho enflammait Pan, autant le satyre enflammait Écho, et Lydé, le jeune satyre. Mais Éros les consumait de tourments mutuels. Autant chacun de ces amants haïssait celui qui l'aimait, autant, en dépit de son amour, il était haï et souffrait ce qu'il faisait souffrir. Voici la leçon que j'en tire pour tous ceux qui n'aiment pas : « Chérissez ceux qui vous aiment, afin d'être aimés, lorsque vous aimerez. »

III

**Puissance d'Éros qui force l'Alphée à courir
sous la mer**

Quand l'Alphée ³⁷⁹, ayant quitté Pise ³⁸⁰, chemine dans la mer, il mène vers Aréthuse son onde nourricière d'oliviers ³⁸¹, et lui porte, comme présents de noces, de belles feuilles, des fleurs et de la poussière sacrée ³⁸²; il pénètre au fond des flots et court par-dessous la mer sans mêler à ses eaux la sienne, et la mer ignore qu'un fleuve la traverse. Le jeune agonothète ³⁸³, ourdisseur de fourberies, conseiller d'actions terribles, Éros, a, par ses philtres, appris à un fleuve même à plonger.

ÉPIGRAMME

Éros laboureur

Ayant déposé sa torche et son arc, le funeste Éros prit une baguette à conduire les bœufs, suspendit une besace à ses épaules, attela au joug des taureaux au col endurant et se mit à semer le blé dans le fertile sillon de Déo ³⁸⁴; puis, levant les yeux au ciel, il dit à Zeus lui-même : « Remplis mes champs d'épis, si tu ne veux pas, taureau d'Europe ³⁸⁵, que je te mette à la charrue. »

ŒUVRES DE BION

NOTICE

S U R

BION

Bion, nous dit Suidas, était de Smyrne; il était né dans une petite localité appelée Phlossa. Il mourut empoisonné, peut-être volontairement. La date de sa naissance et celle de sa mort nous sont également inconnues; mais comme il est postérieur à Moschos, on peut conjecturer qu'il fleurit dans la première moitié du premier siècle avant notre ère.

Il nous reste de lui dix-sept morceaux ou fragments qui nous ont été conservés, les seize premiers par Stobée, le dernier par Orion, *Anthol. pal.* V, 4. Depuis la Renaissance, on lui attribue en outre un poème assez important le *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*, et un autre poème qui devait être assez long, mais dont nous n'avons plus que le début, *l'Epithalame d'Achille et de Déidamie*. Les allusions à ces deux ouvrages que l'on peut noter soit dans les morceaux et fragments authentiques, soit dans le *Chant funèbre en l'honneur de Bion* nous autorisent à regarder Bion comme l'auteur de ces deux poèmes, bien que les manuscrits ne portent point son nom.

Le *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis* rappelle d'abord l'hymne en l'honneur d'Adonis qui termine les *Syracusaines*; il rappelle aussi la deuxième idylle de Théocrite, où Thyrsis associe la nature au deuil de Daphnis. Mais, tout en imitant, Bion a su être original; il a su prêter à Cypris des plaintes touchantes et des accents passionnés. « Eveille-toi, Adonis, et donne-moi un dernier baiser,

baise-moi aussi longtemps que ton baiser aura vie, jusqu'à ce que tu exhalas ton âme dans ma bouche, que ton souffle ait coulé dans mon cœur, que j'aie épuisé ton doux charme et bu ton amour jusqu'à la dernière goutte. » Tout n'est pas de ce style, et il y a çà et là des passages peu satisfaisants, dont la corruption de nos manuscrits est peut-être responsable; il y a aussi de l'affectation et de la mièvrerie; mais ces défauts sont ceux du temps où vivait le poète et n'enlèvent pas à l'ouvrage son intérêt.

A en juger par ce qui nous en reste, l'*Epithalame* devait être une histoire d'amour contée avec beaucoup d'agrément. Bion se donne et il est donné pour un poète bucolique; mais il semble qu'il ait été surtout un chanteur de l'amour. En dehors du fragment III, relatif à la fabrication d'une syrinx et du poème XV, dialogue entre deux bergers sur les quatre saisons, tous les autres poèmes et les fragments importants ont trait à Cypris, à Éros ou à quelque histoire d'amour. Le poète a dépensé dans ces bluettes beaucoup d'ingéniosité et d'esprit; il y a mis aussi de la grâce et du pittoresque; et on lit avec beaucoup d'agrément les petites pièces d'*Éros à l'école chez le poète*, de *L'Oiseleur et Éros*, de *La Prière à Hespéros*. Il y a même une mélancolie curieuse dans le poème V, où l'auteur, qui ne se sentait peut-être pas apprécié à sa valeur, se laisse aller au découragement et renonce à peiner pour une vie si courte. Cette mélancolie donne de la vraisemblance à la version d'après laquelle ce gracieux et sensible poète se serait empoisonné lui-même.

BION

I

Chant funèbre en l'honneur d'Adonis ³⁸⁶

Je pleure Adonis : « Il est mort, le bel Adonis. » « Le bel Adonis est mort », répètent les Amours.

Cesse de dormir, Cypris, dans ta couche de pourpre. Eveille-toi, malheureuse, et, vêtue de deuil, frappe ta poitrine et dis à tout le monde : « Il est mort, le bel Adonis. » Je pleure Adonis; avec moi pleurent les Amours.

Il gît, le bel Adonis, dans les montagnes, sa cuisse, sa blanche cuisse percée par une blanche défense, et en exhalant son faible souffle, il plonge Cypris dans le chagrin. Un sang noir coule sur sa chair de neige; sous ses sourcils, la torpeur envahit ses yeux; la rose fuit de sa lèvre, et autour de cette lèvre meurt aussi le baiser : Cypris ne l'y cueillera plus jamais. [Le baiser d'Adonis même mort plaît à Cypris, mais Adonis ne sait pas que, tout mort qu'il est, Cypris l'a baisé] ³⁸⁷. Je pleure Adonis; avec moi pleurent les Amours.

Cruelle, cruelle est la blessure qu'Adonis porte à la cuisse; mais Cypris en porte une plus grande au fond de son cœur. Ses chiens aimants ont longuement gémi sur lui. Les nymphes Oréades le pleurent. Aphrodite, les cheveux défaits, erre dans les halliers, en deuil, sans péplos, sans chaussures, et les ronces la déchirent au passage et recueillent son sang divin; elle va, poussant des cris aigus, à travers les grandes vallées; elle appelle son époux assyrien ³⁸⁸ et crie partout son nom. [Cepen-

dant un sang noir jaillissait le long de son nombril et se répandait sur son corps; sa poitrine était rougie du sang de ses cuisses, et son sein naguère blanc comme la neige était couleur de pourpre]³⁸⁹. Hélas! Cythérée, s'écrient en gémissant les Amours.

Elle a perdu son bel époux; elle a perdu en même temps sa beauté sacrée. Cypris était belle à voir, du vivant d'Adonis; sa beauté a péri avec Adonis. « Hélas! Cypris », disent toutes les montagnes. « Hélas! Adonis », disent les chênes; et les fleuves gémissent du deuil d'Aphrodite, et les sources pleurent Adonis dans les montagnes. De douleur, les fleurs deviennent rouges, et Cythère³⁹⁰ par tous ses monts et par tous ses vallons clame lamentablement : « Hélas! Cythérée; il est mort, le bel Adonis. » L'Echo lui a renvoyé son cri : « Il est mort, le bel Adonis. » Qui n'aurait pas pleuré sur le déplorable amour de Cypris et répété : « Hélas! »

Quand elle eut vu, quand elle se fut assurée que la blessure d'Adonis était sans remède, quand elle eut aperçu le sang pourpre sur la cuisse flétrie, elle ouvrit les bras et gémit : « Attends, Adonis, malheureux Adonis, attends, que je te touche une dernière fois, que je te serre dans mes bras, que je mêle mes lèvres à tes lèvres. Eveille-toi un instant; à ton tour donne-moi un dernier baiser, et baise-moi aussi longtemps que ton baiser aura vie, jusqu'à ce que tu exhalas ton âme dans ma bouche, que ton souffle coule jusqu'à mon cœur, que j'épuise ton doux charme et que je boive tout ton amour. Et ce baiser, je le garderai comme Adonis lui-même, puisque tu me fuis, infortuné, tu me fuis au loin, Adonis, et t'en vas dans l'Achéron, chez le roi sombre et sauvage, et que moi, malheureuse, je vis, je suis déesse et je ne puis te suivre. Prends mon époux, Perséphone; car tu es, toi, bien plus puissante que moi, et tout ce qui est beau descend chez toi. Moi, j'ai la plus triste des destinées, et suis en butte à un insatiable chagrin; je pleure Adonis qui n'existe plus pour moi, et j'ai peur de toi³⁹¹. Tu meurs, époux trois fois aimé, et mon amour s'est envolé

comme un songe. Cythérée est veuve et les Amours sans emploi dans ma demeure. Avec toi, ma ceinture³⁹² a perdu ses charmes. Pourquoi donc, téméraire, chassais-tu? Beau comme tu étais, quelle fureur t'a pris de lutter contre une bête sauvage? » Ainsi se lamentait Cypris; les Amours pleurent avec elles : « Hélas! Cythérée, il est mort, le bel Adonis. »

La déesse de Paphos verse autant de larmes qu'Adonis verse de sang; larmes et sang, répandus sur le sol, deviennent fleurs. Le sang donne naissance à la rose, les larmes à l'anémone. Je pleure Adonis : il est mort, le bel Adonis.

Ne pleure plus ton époux dans les halliers, Cypris. Ce n'est pas une couche digne d'Adonis qu'un lit de feuilles solitaire : c'est ton lit, Cythérée, qu'il faut à Adonis, même mort. Même mort, il est beau; mort, il est beau comme s'il était endormi. Dépose-le sur les molles couvertures où il reposait, quand il occupait ses nuits avec toi aux œuvres d'un saint mariage, sur le lit d'or massif, qui regrette Adonis, tout défait qu'il est. Couvre-le de couronnes et de fleurs; et, puisqu'il est mort, lui, que toutes les fleurs aussi meurent avec lui. Oins-le d'onguents syriens, oins-le de parfums. Périssent tous les parfums, puisque Adonis qui était ton parfum, a péri!

Le tendre Adonis est couché sur des étoffes de pourpre. Autour de lui pleurent et gémissent les Amours, qui ont coupé leurs cheveux en l'honneur d'Adonis. Sur son lit, l'un a jeté ses flèches, l'autre son arc, celui-ci une plume de son aile, celui-là son carquois. L'un a délié la chaussure d'Adonis; d'autres apportent de l'eau dans un bassin d'or; celui-ci lui lave les cuisses, un autre l'évente par derrière avec ses ailes : « Hélas! Cythérée », répètent les Amours.

Hyménée a éteint tous ses flambeaux sur le seuil et dispersé la guirlande nuptiale³⁹³. Il ne chante plus : « Hymen! » il ne chante plus son refrain : « Hymen! » il ne fait que répéter : « Hélas! » « Hélas! Adonis », disent les Charites qui pleurent le fils de Kinyras³⁹⁴ plus encore

que ne fait Hyménée. « Il est mort, le bel Adonis, se disent-elles l'une à l'autre. » « Hélas ! » disent aussi les Moires ³⁹⁵, et leur cri est beaucoup plus perçant que le tien, Dioné ³⁹⁶. Elles rappellent Adonis de l'Hadès et font sur lui des incantations; mais il ne leur obéit pas; ce n'est pas qu'il ne le veuille; mais Coré ³⁹⁷ ne le laisse pas aller.

Cesse tes gémissements, Cythérée; pour aujourd'hui, arrête tes lamentations. Il te faudra pleurer de nouveau et de nouveau verser des pleurs une autre année ³⁹⁸.

II

Épithalame d'Achille et de Déidamie ³⁹⁹

MYRSON

Voudrais-tu bien, Lykidas, me chanter une gentille chanson de Sicile, une gracieuse et douce chanson d'amour, pareille à celle que le cyclope Polyphème chanta sur le rivage à Galatée?

LYKIDAS

J'ai moi-même du plaisir à chanter, Myrson; mais que veux-tu que je te chante?

MYRSON

L'histoire d'amour de Skyros ⁴⁰⁰, Lykidas, qui te fit des envieux, quand tu la récitais, les furtives caresses du fils de Pélée, son furtif hymen, comment il revêtit un vêtement de femme, comment il prit un aspect mensonger, et comment, parmi les filles confiantes de Lycomédès, Achille fit partager sa couche à Déidamie.

LYKIDAS

Un jour le bouvier ⁴⁰¹ enleva Hélène et l'emmena vers l'Ida, au grand désespoir d'Œnone ⁴⁰². L'irritation fut grande à Lacédémone ⁴⁰³, qui assembla tout le peuple d'Achaïe ⁴⁰⁴; aucun Grec, ni de Mycènes, ni d'Elide, ni de Laconie ne resta dans sa demeure, pour échapper au funeste Arès. Seul, Achille ⁴⁰⁵ était caché parmi les filles de Lycomédès; il apprenait à manier la laine au lieu des armes, et d'une main blanche il exécutait des ouvrages de vierge, et il avait l'apparence d'une fille. Il avait l'air aussi féminin que les filles du roi, la même rougeur empourprait ses joues de neige, il avait la démarche

d'une vierge et couvrait ses cheveux d'une coiffe. Mais il avait le cœur d'un homme, et d'un homme, l'amoureux désir. De l'aurore à la nuit il restait assis près de Déidamie; tantôt il lui baisait la main, souvent il lui apportait son beau métier et louait ses talents à tisser. Il ne mangeait avec aucune autre compagne, et son impatience mettait tout en œuvre pour partager sa couche. Outre les soins, il eut recours aux paroles : « Les autres dorment ensemble en sœurs; moi, je couche seul, et toi seule aussi, mignonne. Or nous sommes toutes deux des vierges du même âge, toutes les deux belles, mais nous couchons seules dans des lits séparés; cette méchante rusée de Nysaia me sépare méchamment de toi...

POÈMES ET FRAGMENTS TIRÉS DES BUCOLIQUES DE BION ⁴⁰⁶

I

La goutte d'eau

Une goutte d'eau qui tombe souvent et sans arrêt, dit le proverbe, creuse un trou même dans la pierre.

II

Fais toi-même ta syrinx

Il n'est pas bien, cher enfant, de recourir sans raison à un homme de métier, ni d'avoir besoin d'autrui à tout propos; il faut fabriquer toi-même ta syrinx : c'est un ouvrage que tu peux faire facilement.

III

Ne me laisse pas sans récompense

Ne me laisse pas sans récompense, puisque Phébus lui-même reçoit le prix de ses chants ⁴⁰⁷ : on fait mieux les choses quand on est payé.

IV

Ne fais pas ce que tu n'as pas appris

Il n'est pas possible et il ne convient pas de faire laborieusement ce qu'on n'a pas appris.

V

Découragement

Si mes chansonnettes sont belles, celles que la Muse m'a inspirées jusqu'ici suffiront à m'assurer la gloire. Mais si celles-là ne plaisent pas, pourquoi prendre la peine d'en composer davantage? Si en effet le fils de Cronos ou la Moire, se laissant fléchir, avaient doublé le temps de notre existence, pour que nous puissions en employer une partie à la joie et aux plaisirs, et l'autre à la peine, peut-être serait-il possible, après avoir eu la peine, d'en toucher un beau salaire. Mais puisque les dieux ne nous ont accordé que le temps d'une seule existence, et encore un temps court et insuffisant à tous nos desseins, jusqu'à quand, malheureux travaillerons-nous à de pénibles ouvrages? Jusqu'à quand prodiguerons-nous notre vie à la poursuite du gain et à l'exploitation d'un métier, toujours avides d'accroître démesurément notre richesse? Avons-nous donc oublié que nous sommes tous nés mortels, et que nous n'avons obtenu de la Moire qu'une brève existence?

VI

Éros et les Muses

Les Muses n'ont pas peur du cruel Éros; elles l'aiment de tout leur cœur et le suivent pas à pas. Si quelqu'un se mêle de chanter, dont le cœur est sans amour, elles se dérobent et lui refusent leurs leçons; mais si un homme dont Éros agite le cœur chante une douce chanson, toutes sans exception s'empressent d'accourir vers lui. Je suis témoin que cette assertion est exacte de tout point. Si en effet je célèbre quelque autre, mortel ou immortel, ma langue balbutie et ne chante plus comme avant; si au

contraire je chante quelque chose pour Éros et Lykidas, alors ma voix coule joyeuse de ma bouche.

VII

Éros à l'école chez le poète

Tandis que je dormais encore, la grande Cypris se présenta à moi, conduisant de sa belle main le petit enfant Éros, qui baissait les yeux vers la terre, et elle me dit juste ces mots : « Prends-moi Éros, cher bouvier, et apprends-lui à chanter. » Elle dit et s'en alla, et moi, niais, j'enseignais toutes mes chansons bucoliques à Éros comme s'il était disposé à les apprendre, comment Pan inventa la flûte traversière, Athéna la flûte droite, Hermès la lyre, le charmant Apollon la cithare. Je mettais tout mon soin à lui enseigner tout cela; mais il ne s'intéressait pas à mes leçons, et lui-même me chantait de petites chansons d'amour et m'enseignait les amours des mortels et des immortels et les œuvres de sa mère. Et moi j'oubliai tout ce que j'enseignais à Éros et j'appris toutes les chansons d'Amour que m'enseigna Éros.

VIII

**Prière à Hespéros de prêter sa lumière
au poète amoureux**

Hespéros ⁴⁰⁸, lampe d'or de l'aimable déesse née de l'écume de la mer ⁴⁰⁹, cher Hespéros, parure sacrée de la nuit bleu foncé, toi dont l'éclat, plus faible que celui de la lune, l'emporte d'autant sur les étoiles, salut, ami; pendant que je vais fêter mon berger, prête-moi ta lumière à la place de Séléné, qui, naissant aujourd'hui, s'est couchée trop vite. Ce n'est pas pour un larcin que je sors, ni pour molester les passants la nuit : j'aime, et il est beau de favoriser celui qui aime.

IX

Heureux ceux dont l'amour est payé de retour

Heureux ceux qui aiment quand ils sont aimés à leur tour d'une égale tendresse ! Heureux fut Thésée dans la compagnie de Pirithoüs, même alors qu'il descendit chez le cruel Hadès. Heureux fut Oreste parmi les peuples inhumains du Pont inhospitalier, parce que Pylade avait résolu de l'accompagner en ses voyages. Heureux fut le petit-fils d'Eaque, Achille, tant que son compagnon fut vivant. Il fut heureux de mourir ⁴¹⁰, quand il se vit impuissant à écarter de son ami la mort.

X

L'oiseleur et Éros

Un oiseleur encore enfant chassait aux oiseaux dans un bois aux arbres épais. Il vit Éros, le dieu qu'il faut éviter, perché sur une branche de buis. En l'apercevant, il se réjouit, parce que l'oiseau lui paraissait de grande taille. Il ajusta ensemble ses gluaux à la suite les uns des autres, et observa Éros qui sautillait de place en place. Mais dépité, parce qu'il n'arrivait à rien, l'enfant jeta ses gluaux et s'en fut vers un vieux laboureur qui lui avait enseigné cet art. Il lui conta ce qui lui arrivait et lui montra Éros perché. Alors le vieillard sourit, et hochant la tête, répondit à l'enfant : « Abstiens-toi de chasser ce gibier et ne t'attaque plus à cet oiseau. Fuis-le bien loin. C'est une méchante bête. Tu seras heureux tant que tu ne l'auras pas pris ; mais si tu parviens à l'âge d'homme, celui qui te fuit à présent et saute loin de toi, viendra de lui-même se percher soudain sur ta tête. »

XI

Reproche à Cypri

Tendre déesse de Cypre, fille de Zeus ou de la mer, pourquoi es-tu si cruelle aux mortels et aux immortels ? C'est trop peu dire ; pourquoi t'es-tu haïe toi-même à ce point de mettre au monde un si grand fléau, funeste à tous, cet Éros sauvage, sans cœur, dont l'esprit n'a rien de commun avec la beauté ? A quelle fin l'as-tu pourvu d'ailes et d'un arc qui frappe au loin, de manière qu'on ne puisse échapper à ses traits amers ?

XII

La beauté, parure des femmes

La beauté est la parure des femmes, la force celle de l'homme.

XIII

Sur Galatée

Mais moi j'irai mon chemin, je descendrai cette pente jusqu'au sable du rivage, en murmurant un chant et en priant l'impitoyable Galatée. Je garderai mes douces espérances jusqu'au dernier terme de la vieillesse.

XIV

Sur Hyacinthe ⁴¹¹

Phébus avait perdu l'usage de la parole, tant sa douleur était grande ! Il cherchait tous les remèdes possibles, il

essayait toutes les ressources de l'art, il frottait la blessure d'ambroisie et de nectar, il la frottait tout entière; mais contre les Moires tous les remèdes sont sans force.

XV

Comparaison des saisons

CLÉODAMOS

Laquelle aimes-tu, Myrson, des quatre saisons, printemps, été, automne, hiver? Laquelle préfères-tu voir arriver? Est-ce l'été, qui parfait tous nos travaux des champs? ou le doux automne, quand la faim est légère aux hommes? ou même l'hiver peu propice aux travaux, puisqu'aussi bien en hiver beaucoup se délectent devant un bon feu à ne rien faire et à paresser? Ou bien est-ce le beau printemps qui te plaît davantage? Dis ce que tu préfères en ton cœur. Nous pouvons causer : nous sommes de loisir.

MYRSON.

Il ne sied pas aux mortels de juger les œuvres des dieux; car elles sont toutes sacrées et ont toutes leurs agréments; mais pour te faire plaisir, Cléodamos, je te dirai franchement celle qui, à mon sentiment, est la plus agréable de toutes. Je n'aime pas voir arriver l'été, parce qu'alors le soleil me rôtit. Je n'aime pas l'automne, parce que cette saison amène la maladie. Le funeste hiver qui apporte la neige et les frimas me fait peur. C'est le printemps trois fois désiré que je voudrais voir durer toute l'année, quand ni le froid ni le soleil ne nous importune. Au printemps tout se gonfle de sève, tout ce qui réjouit germe au printemps, et la nuit et le jour sont pour les hommes égaux et pareils en durée.

XVI

Prière à Éros et aux Muses

Qu'Éros appelle les Muses, que les Muses amènent Éros! Que les Muses m'accordent à moi qui suis toujours amoureux, le chant, le doux chant, le plus agréable des remèdes!

XVII

Tout peut se faire avec l'aide des dieux

Tout peut se faire, si Dieu le veut; il n'est rien que les mortels ne puissent, avec la faveur des Bienheureux, mener fort aisément à bonne fin.

POÈMES ANONYMES

CHANT FUNEBRE EN L'HONNEUR DE BION ⁴¹²

Soupirez-moi vos plaintes, vallons, fontaine doricienne ⁴¹³, et vous, fleuves, pleurez l'aimable Bion. Maintenant, plantes, affligez-vous avec moi; maintenant, bocages, gémissiez; fleurs, exhalez maintenant de vos grappes un parfum de tristesse; maintenant, roses, maintenant, anémones, que votre pourpre exprime le deuil; maintenant, hyacinthe ⁴¹⁴, prononce les lettres que tu portes écrites, et multiplie les « hélas ! » sur tes pétales : le grand musicien est mort.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Rosignols qui soupirez dans la feuillée touffue, annoncez aux flots siciliens d'Aréthuse que Bion, le bouvier, est mort, et qu'avec lui la poésie est morte, et mort le chant dorien.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Cygnés du Strymon, soupirez vos plaintes sur ses rives, et de vos becs désolés modulez un chant de deuil, comme celui que votre voix fit entendre aux funérailles de votre compatriote ⁴¹⁵, puis dites aux filles d'Œagros ⁴¹⁶, dites à toutes les Nymphes de Bistonie ⁴¹⁷ : « L'Orphée dorien est mort. »

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Ce berger qui plaisait aux troupeaux ne fait plus entendre sa flûte; il ne chante plus, assis à l'ombre des chênes solitaires. C'est chez Pluton, pour le Léthé qu'il chante ses chansons. Les montagnes sont sans voix, et

les vaches qui vagabondent près des taureaux se désolent et ne veulent plus paître.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Apollon lui-même a déploré ton rapide destin, Bion; les Satyres et les Priapes vêtus de noir t'ont pleuré; les Pans se désolent de ne plus entendre tes chants. Dans la forêt, les nymphes des sources se sont lamentées et leurs eaux sont devenues des larmes. Écho, dans les rochers, se plaint d'être réduite au silence et de ne pouvoir plus imiter tes lèvres. A cause de ta mort, les arbres ont fait tomber leurs fruits, toutes les fleurs se sont flétries. Le beau lait des brebis n'a plus coulé de leurs mamelles, ni le miel des ruches; il a péri de chagrin dans la cire; car il ne faut plus, quand ton miel à toi a péri, qu'on recueille le miel de l'abeille.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

La Sirène ⁴¹⁸ ne s'est pas tant désolée près des rivages de la mer; le rossignol ⁴¹⁹ n'a jamais tant crié dans les rochers; l'hirondelle n'a jamais exhalé tant de plaintes dans les hautes montagnes; Kéyx ⁴²⁰ n'a pas tant gémé des malheurs d'Alkyoné; l'alcyon n'a pas tant chanté sur les flots brillants; dans les vallons du levant, l'oiseau de Memnon ⁴²¹, volant autour de son tombeau, n'a pas tant pleuré le fils de l'Aurore, qu'ils n'ont déploré le trépas de Bion.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Tous les rossignols et toutes les hirondelles qu'il charmait jadis, qu'il instruisait à gazouiller, perchés sur des arbres, les uns en face des autres, se lamentaient en se répondant : « Gémissiez, oiseaux en deuil. — Vous aussi gémissiez. »

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Qui jouera sur ta syrinx, ô musicien trois fois regretté? Qui posera sa bouche sur tes roseaux? Qui sera si hardi?

Tes lèvres et ton souffle y respirent encore, et l'écho de ton chant vit encore dans les tuyaux. Porterai-je à Pan l'instrument mélodieux? Peut-être redouterait-il lui-même d'y appuyer sa bouche, de peur d'avoir le dessous en luttant avec toi.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Galatée ⁴²² aussi pleure les chants dont tu la charmais naguère, assise à tes côtés près du rivage de la mer. Car ta musique ne ressemblait pas à celle du Cyclope; lui, la belle Galatée le fuyait; toi, elle te regardait avec plus de plaisir que la nappe salée. Et maintenant, oubliant les flots, elle est assise sur la grève solitaire et fait encore paître tes vaches.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Avec toi, bouvier, sont morts tous les présents des muses, et les aimables baisers des jeunes filles et les lèvres des jeunes garçons. Les Amours affligés pleurent autour de ton corps, et Cypris te baise beaucoup plus tendrement qu'elle ne baisa jadis Adonis expirant.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

C'est pour toi, fleuve harmonieux entre tous, une seconde douleur; c'est pour toi, Mélès ⁴²³, une douleur nouvelle. Jadis tu vis mourir Homère, cette suave bouche de Calliope, et l'on dit que tu pleuras cet illustre fils en mêlant tes sanglots à ton cours et que tu remplis toute la mer de tes cris. Aujourd'hui tu recommences à pleurer pour un autre fils, et tu te consumes pour un nouveau deuil. Tous deux étaient aimés des fontaines; l'un buvait à la source de Pégase ⁴²⁴, l'autre s'abreuvait à celle d'Aréthuse. L'un chanta la belle Tyndaride ⁴²⁵ et le grand fils de Thétis et l'Atride Ménélas; l'autre n'a pas chanté les guerres ni les larmes, mais Pan; sa voix perçante s'adressait aux bouviers et il paissait ses troupeaux en chantant; il fabriquait des syrinx ⁴²⁶ et trayait la douce génisse; il enseignait à baiser les jeunes

garçons, nourrissait l'amour en son sein et excitait Aphrodite.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Toutes les cités fameuses, Bion, toutes les villes te pleurent. Ascra s'afflige beaucoup plus pour toi que pour Hésiode, les forêts de Béotie regrettent moins Pindare, l'aimable Lesbos a moins pleuré sur Alcée, et la ville de Téos a versé moins de larmes sur son poète. Paros te regrette plus qu'Archiloque, et, au lieu de Sappho, c'est tes chants que déplore encore Mitylène, et tu es Théocrite pour les Syracusains. Pour moi, je t'adresse l'hymne de douleur de l'Ausonie ⁴²⁷, moi qui, initié aux chants des bergers, suis l'héritier de la poésie doricienne que tu as enseignée à tes disciples : c'est un présent dont tu m'as honoré, et si tu as laissé tes richesses à d'autres, tu m'as à moi légué l'art du chant.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Hélas ! les mauves, l'ache verdoyante et l'aneth luxuriant et frisé, quand ils ont péri dans le jardin, revivent à nouveau et repoussent pour une année nouvelle ; mais nous, les grands, les forts, les savants, une fois que la mort nous a touchés, nous dormons, oubliés dans la terre profonde, un sommeil prolongé sans terme ni réveil. Toi aussi tu seras enseveli dans le silence sous la terre. Les Nymphes ont trouvé bon que la grenouille chante sans cesse ; pour moi je ne l'envie point ; car son chant n'est pas beau.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Un poison est venu à ta bouche, Bion. Quelle sorte de poison a pu toucher tes lèvres sans en être adouci ? Quel mortel a été assez barbare pour te préparer ou te donner le poison, alors que tu chantaïs, et rester insensible au charme de ton chant.

Commencez, muses de Sicile, commencez le chant de deuil.

Mais Diké atteint tous les hommes. Pour moi, versant des larmes sur ce deuil, je déplore ton destin. Si j'en avais eu le pouvoir, comme Orphée qui descendit dans le Tartare, comme autrefois Ulysse, comme avant lui Alcide, moi aussi je serais vite descendu dans la demeure de Pluton, pour te voir, et, si tu chantes pour Pluton, pour entendre ce que tu chantes. Mais courage ! fais entendre à Coré quelque chanson sicilienne, quelque agréable chant pastoral. Elle aussi est de Sicile ; elle a joué sur les rivages de l'Etna et elle connaît la musique doricienne. Ton chant ne sera pas sans récompense, et, comme autrefois Orphée, en la charmant avec sa lyre, obtint d'elle le retour d'Eurydice, toi aussi, Bion, elle te laissera regagner les montagnes. Si moi-même, grâce à ma syrinx, j'avais quelque pouvoir, j'irais aussi chanter chez Pluton.

Sur Adonis mort ⁴²⁸

Quand Cythérée ⁴²⁹ vit Adonis mort à jamais, la chevelure en désordre et les joues livides, elle ordonna aux Amours de lui amener le sanglier. Aussitôt, prenant leur vol, ils parcoururent toute la forêt, ils découvrirent l'affreux sanglier et le chargèrent de chaînes et d'entraves. L'un d'eux, lui ayant passé un lacet, le traînait prisonnier; un autre, par derrière, le faisait avancer, en le frappant de son arc. Et la bête marchait craintivement, car elle avait peur de Cythérée. « O toi, la plus méchante de toutes les bêtes, s'écria Aphrodite, est-ce toi qui as déchiré cette cuisse, est-ce toi qui as frappé mon époux? » Et la bête lui fit cette réponse : « Je le jure, Cythérée, par toi même, par ton époux, par ces liens qui m'enchaînent, par les chasseurs que voilà, je n'ai pas voulu frapper ton bel époux. Il m'est apparu beau comme une statue : alors, brûlé d'un feu irrésistible, j'ai voulu, dans un transport de folie, baiser sa cuisse nue. Condamne-moi, c'est justice. Prends-les, tranche-les, punis ces dents; pourquoi sont-elles amoureuses à l'excès? Si cela ne te suffit pas, coupe aussi mes lèvres; pourquoi ont-elles osé le baiser? »

Cypris eut pitié de lui, et dit aux Amours de lui ôter ses liens. Depuis ce temps il la suivit, et ne rentra plus dans les bois, et, s'approchant du feu, il brûla ses défenses.

NOTES

IDYLLE I.

1. *Argument.* — Cette pièce se compose de deux parties. Dans la première un chevrier prie le berger Thyrsis, un maître dans le chant bucolique, de chanter les souffrances de Daphnis. Il lui promet en récompense une chèvre et une coupe artistement travaillée, dont il décrit tous les ornements avec la complaisance que les Alexandrins mettent à décrire les œuvres d'art. La deuxième partie se compose d'une série de strophes inégales séparées par un refrain : c'est la partie essentielle, c'est le chant sur la mort de Daphnis. Daphnis s'était vanté de résister à l'amour. Pour le punir, Aphrodite lui inspire une violente passion pour une jeune fille. Le jeune homme se consume d'amour, mais garde jalousement son secret. Successivement Hermès, les bergers, Priape viennent lui demander de quel mal il souffre. Il ne répond rien. La dernière, Aphrodite se présente à lui pour le confondre. Il la maudit, puis meurt en léguant à Pan sa syrinx.

La scène se passe en Sicile, comme le prouvent les vers 68 et 69 où le chanteur se plaint que les Nymphes soient loin de l'Anapos, de l'Etna et de l'Acis, le vers 117 où Daphnis dit adieu à Aréthuse, et le v. 124 où il appelle en Sicile le dieu Pan.

Virgile a imité notre idylle dans sa V^e églogue; mais il n'a pas su ou voulu en reproduire l'arrangement si dramatique, si captivant, si original.

2. On a voulu voir ici, sous le personnage de Thyrsis, Théocrite lui-même; la coupe que Thyrsis reçoit en récompense serait une allusion à un incident réel de la carrière de notre poète.

3. La traduction de ce passage est la reproduction fidèle du texte, où j'explique $\chi\chi\tau'\alpha\dot{\upsilon}\tau\acute{o}\nu$: la guirlande qui suit ou accompagne le lierre, c'est-à-dire qui est formée par lui. On interprète généralement à $\delta\epsilon\chi\chi\tau'\alpha\dot{\upsilon}\tau\acute{o}\nu$ $\epsilon\lambda\iota\epsilon\varsigma$ d'une autre manière : on veut y voir une seconde guirlande qui se déroule parallèlement à la première; mais il faudrait pour cela que le texte portât $\epsilon\tau\epsilon\rho\alpha$ $\delta\epsilon$ au lieu de $\acute{\alpha}$ $\delta\epsilon$, qui ne peut désigner que la guirlande formée par le lierre, et d'ailleurs le poète aurait indiqué de quelle matière est cette deuxième guirlande. M. Legrand fait de $\epsilon\lambda\iota\epsilon\varsigma$ une plante; mais sur quelle autorité?

4. On a beaucoup discuté sur la place des trois scènes ici décrites. Sont-elles à l'intérieur ou à l'extérieur du vase? Si l'on s'en tient au texte, ἐντοσθεν ne peut désigner que l'intérieur. C'est aussi l'opinion de M. Legrand qui place même les deux guirlandes qu'il suppose, à l'intérieur de la coupe. Mais comme il n'est pas d'usage de sculpter l'intérieur d'un vase, beaucoup d'interprètes ont placé ces trois scènes à l'extérieur, entre les deux guirlandes. Il faut pour cela forcer le sens de ἐντοσθεν : à l'intérieur, et lui donner celui de ἐν μέσῳ οὐ μετὰ τὸν.

Le plus simple est de s'en tenir au texte qui ne parle que d'une guirlande, et de laisser les trois scènes à l'intérieur, puisque c'est la place que leur assigne le mot employé par le poète.

5. La coupe est appelée éolienne, parce qu'elle vient de Calydon, ville d'Etolie, fondée par une colonie éolienne, ce qui avait valu au territoire de Calydon le nom d'Éolide.

6. Le territoire de Calydon s'étendait jusqu'à la mer, et le golfe de Corinthe, à l'endroit où il baignait ce territoire, s'appelait Καλυδώνιος πορθμός (Héliod. 5. 17).

7. Le Pénée, fleuve de Thessalie, qui traverse la célèbre vallée de Tempé.

8. Le Pinde, chaîne de montagnes qui sépare la Thessalie de l'Épire. Le Pénée y prend sa source.

9. L'Anapos se jette dans la mer au sud de Syracuse.

10. L'Acis est une rivière qui descend de l'Etna.

11. Daphnis n'achève pas sa phrase; il affecte une pudeur qui rend l'allusion aux amours d'Aphrodite et d'Anchise d'autant plus piquante qu'elle laisse plus à supposer.

12. Ces deux vers sont considérés généralement comme interposés.

13. Tandis qu'Aphrodite emportait du champ de bataille son fils Énée blessé par Diomède, celui-ci ne craignit pas d'attaquer la déesse et la blessa à la main. (Iliade V. 335 sqq.)

14. Aréthuse, fontaine célèbre qui jaillissait dans l'île d'Ortygie, près de Syracuse.

15. Le Thymbris est-il une montagne ou un fleuve? Les scholiastes sont mal renseignés sur ce nom. La plupart tiennent pour un fleuve; certains autres pour un canal dans le voisinage de Syracuse.

16. Le Lycée : montagne d'Arcadie.

17. Le Ménale : montagne d'Arcadie.

18. Héliké : Callisto, fille de Lycaon, aimée de Jupiter, fut mise au nombre des constellations sous le nom d'Héliké.

19. Le petit-fils de Lycaon : Arcas, ici désigné du nom de son

grand-père, était fils de Callisto. Il avait son tombeau sur le Ménale.

20. Aigilos est un héros attique qui a donné son nom à un bourg athénien que Théocrite appelle Aigilos et qui s'appelait en réalité Aigilia. Les figues de ce bourg, Αἰγυλῶδες ἰσχυρές, étaient réputées.

IDYLLE II.

21. *Argument.* — Le titre de ce poème est : *les Magiciennes*. Il serait plus juste de dire : *la Magicienne*; car s'il y a deux personnages dans le drame, Simaitha, la maîtresse, et Thestylis, l'esclave, il n'y a que la maîtresse qui parle.

Abandonnée par son amant Delphis, Simaitha a recours à la magie pour le ramener. Tout en parlant, soit à son esclave, soit à elle-même, elle accomplit tous les rites en usage pour regagner un cœur infidèle. Elle brûle sur le feu de la farine, puis des branches de laurier. Ensuite elle fait fondre à la flamme une image de cire qui représente son amant, et fait tourner un rouet magique qui doit le faire revenir vers sa maison. Après cela elle brûle du son et fait trois libations, en priant Artémis de changer le cœur de son amant. Enfin elle jette au feu une frange de son manteau et envoie son esclave froter d'herbes magiques le seuil de l'infidèle.

Restée seule, elle raconte à Séléné l'histoire de son amour. Elle allait voir une procession en l'honneur d'Artémis quand elle a vu le beau Delphis, un jeune athlète qui sortait de la palestra. Frappée au cœur et malade d'amour, elle charge son esclave d'amener le jeune homme chez elle. Celui-ci, par un discours où la fatuité se déguise sous une feinte modestie, essaye de lui persuader qu'il l'aimait déjà avant d'être appelé par elle; il rend grâce à Cypris qui l'a favorisé et à Simaitha qui le sauve, dit-il, de la flamme qui l'avait déjà à moitié consumé. Puis l'œuvre d'amour s'accomplit. Mais bientôt une autre fantaisie enfraîne ailleurs le volage Delphis, qui reste douze jours sans la voir. Simaitha jure, s'il ne revient à elle, de se venger et de l'envoyer frapper à la porte de l'Hadès.

Le scholiaste nous apprend que Théocrite avait eu pour modèle, au moins en partie, un mime de Sophron. Il faut y joindre la célèbre pièce où Sappho, la première, a dépeint les effets de la passion absolue qui pénètre et maîtrise l'être tout entier : « Dès que mon regard t'aperçoit, la voix me manque; ma langue se sèche, un feu subtil court sous ma peau, ma vue se trouble et mes oreilles bourdonnent; je ruisselle de sueur, un tremblement me saisit tout entière; ma couleur ressemble à celle de l'herbe, et je me sens presque mourir. » La passion de Simaitha ressemble à celle de Sappho, et la peinture que Théocrite en a faite n'est pas

indigne du modèle. Aussi a-t-elle suscité à son tour un grand nombre d'imitations, notamment celles de Virgile (*Églogue VIII*), d'Horace (*Épode V, Sat. I, 8, 23 sqq.*), d'Ovide (*Métam.*, 7, 224 sqq.), de Lucain (*Pharsale*, VI, 430), de Lucien (*Dial. des Courtisanes*, 4). La Phèdre de Racine offre aussi quelques traits empruntés à Théocrite. On sait en effet que Racine admirait beaucoup *les Magiciennes*. Nous avons à ce sujet le témoignage de Longepierre qui lui aussi appréciait fort le poème de Théocrite. « Cette idylle est, à mon gré, la plus belle de Théocrite, et peut-être nous reste-t-il peu de morceaux de l'antiquité aussi parfaits. Il y règne d'un bout à l'autre un génie, une vivacité, une force d'expression et surtout un pathétique qui touche et qui attache agréablement : aussi ai-je ouï dire à M. Racine, si bon juge et si grand maître en cette matière, qu'il n'a rien vu de plus vif ni de plus beau dans toute l'antiquité. » LONGEPIERRE.

22. Hécate préside à la magie. Elle est identifiée au vers 33 avec Artémis, qui est ici différente de Séléné. En temps qu'Artémis, elle domine sur la terre, en tant qu'Hécate, dans le monde souterrain.

23. Circé est assez connue par l'Odysée d'Homère.

24. Médée, fille d'Ætès, femme de Jason, est la magicienne la plus célèbre de l'antiquité.

25. Périmède est la même qui est appelée Agamède, *Iliade*, 11, 740. Fille d'Augias, roi d'Élide, elle connaissait tous les simples et leurs propriétés médicinales.

26. Le torcol (iynx torquilla) était employé en magie parce qu'il tourne presque entièrement la tête et le cou avec une grande rapidité. On le liait sur une petite roue appelée *ρόμος* qu'on faisait tourner rapidement dans une seule direction, en prononçant des formules d'enchantement. Le mouvement dans la direction opposée rompait le charme.

27. Delphis était de Myndos, ville de Carie.

28. Dia, ancien nom de l'île de Naxos.

29. L'hippomane est un écoulement qui survient aux cavales, dont on composait des philtres; c'est aussi une excroissance de chair qui se forme au front des poulains et qu'on employait également dans les philtres. Pour Théocrite, l'hippomane est une plante qui met les chevaux en folie.

30. Vers interpolé.

31. Anaxo était canéphore. Les canéphores étaient des jeunes filles qui figuraient dans les processions aux fêtes d'Athéna, d'Artémis et de Déméter. Elles portaient sur la tête une corbeille qui contenait le gâteau sacré, la guirlande, l'encens et le couteau pour tuer la victime.

32. D'après le scholiaste, le thapsus est une sorte de bois qui donne une teinture jaune.

33. Les amoureux apportaient des pommes ou des coings en présent ou les jetaient à l'objet aimé, pour indiquer leur amour. Les pommes sont dites de Dionysos, parce que ce dieu passait pour avoir importé le pommier.

34. Héraclès était le dieu protecteur des gymnases : voilà pourquoi l'athlète Delphis se couronne de peuplier blanc.

35. Lipara, aujourd'hui Lipari, la plus grande des îles éoliennes, au N.-E. de la Sicile. Héphaïstos y avait ses forges.

36. La fiole qui contenait l'huile dont les athlètes se frottaient le corps.

IDYLLE III

37. Argument : Un chevrier donne une aubade à Amaryllis qu'il aime et dont il se croyait aimé. Il l'appelle à l'entrée de la grotte qu'elle habite : elle ne répond pas; elle dédaigne même le présent qu'elle lui avait demandé. Il se plaint de l'Amour, dieu redoutable. Il implore un baiser, mais en vain. Désespéré, il menace de se jeter à la mer. Il sait en effet qu'il n'est pas aimé : la feuille du pavot consultée, puis la vieille devineresse Parabatis le lui ont fait entendre. Aussi donnera-t-il à une autre la chèvre blanche qu'il avait promise à Amaryllis. Tout à coup son œil tressaille. Il reprend courage, et pour persuader à la dédaigneuse jeune fille qu'un chevrier peut prétendre à être aimé, il lui chante les amours des vierges célèbres et des déesses qui ont aimé des bergers. Comme elle reste toujours cachée et muette, il lui déclare qu'il va se jeter à terre et se laisser manger par les loups.

38. Le *πᾶν λίπος* « toute graisse » a beaucoup embarrassé les commentateurs. C'est pour nous un compliment à rebours; c'est de plus un détail déplacé, entre deux autres qui ont trait aux yeux et aux sourcils. On a bien essayé de corriger *λίπος* en *λίθος* « toi dont le cœur est de pierre »; mais l'opposition avec le détail qui précède serait au moins marquée par *ὅέ*. M. Legrand traduit : « qui tout entière reluis ». Je pense comme lui que *λίπος* se rapporte moins à la graisse qu'à l'éclat de la chair qui reluit, et je le rapporte à l'œil « qui est toute lumière », mais sans conviction. *Πᾶν λίπος* cache certainement une expression qui reste à trouver.

39. Nous ne connaissons le sens exact ni de *τηλέφρον* que l'on traduit par *pavot*, ni de *πλατάγημα* qu'on interprète communément par *claquement*. On explique d'habitude le procédé en question ici comme il suit : On prenait une feuille de pavot entre les doigts

et on s'en frappait le bras ou la main. Si elle rendait un claquement, c'était un signe favorable. Mais cette explication, comme le remarque M. Cholmeley (édition de 1919, Londres) ne s'accorde pas avec le sens des deux verbes *σπέρμαζατο* (*serrer, presser contre*) et *ἐξέμαζεν* (*se flétrir*). Aussi adopte-t-il l'interprétation du scholiaste K : « Si la peau devenait rouge, c'est qu'on était aimé; si le coup blessait ou enflammait la peau, c'est qu'on ne l'était pas. » Quant au mot *πλάττῳμα*, on peut, dit M. Cholmeley, le traduire par *feuille* ou *feuille craquante* et en faire l'apposition de *τῆλεφύλον*.

40. La divination par le crible, surtout pour découvrir les voleurs, est souvent mentionnée. Voir Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination*, I, p. 183.

41. Les prétendants à la main d'Atalante devaient lutter à la course avec elle; elle s'engageait à épouser le vainqueur, mais elle perceait les vaincus de son javelot. Hippoménès, à qui Aphrodite avait donné des pommes d'or du jardin des Hespérides, les sema sur le parcours. Atalante perdit du temps à les ramasser; elle fut vaincue et épousa le vainqueur.

42. Nélée, roi de Pylos, fils de Tyro, avait déclaré qu'il ne donnerait sa fille Péro qu'à celui qui lui amènerait les troupeaux d'Iphiclos, roi de Phylacé, en Thessalie, qui avaient appartenu à sa mère Tyro. Bias, roi d'Argos, était amoureux de la jeune fille. Son frère Mélampos, médecin et devin célèbre, se chargea de les amener pour lui. Il échoua d'abord et fut retenu prisonnier par Iphiclos; mais grâce à son art, il lui donna d'utiles conseils, et Iphiclos reconnaissant lui fit présent de ses bœufs. Bias les conduisit à Nélée, et il épousa Péro, dont il eut une fille qu'il appela Alphésibée (*celle qui procure des bœufs à ses parents*).

43. Endymion, ayant inspiré de l'amour à Junon, Jupiter le plongea dans un sommeil éternel. Diane, éprise aussi de sa beauté, venait le visiter toutes les nuits dans une grotte du mont Latmos où il reposait.

IDYLLE IV

44. *Argument*. — La scène est dans le voisinage de Crotone, où Corydon, un berger inoffensif et débonnaire, fait paître un troupeau de vaches qu'on lui a confiées. Il cause avec Battos, un plaisant, qui fait des remarques mordantes sur le troupeau et le berger, mais sans réussir à faire sortir son interlocuteur de sa placidité; car le brave Corydon est sans rancune et sans fiel, et quand au cours de l'entretien, la mention d'Amaryllys attriste tout à coup Battos qui en était épris, Corydon essaie de le consoler. Cependant les vœux sont allés jusqu'aux oliviers; les

bergers courent après, et Battos se plante une épine dans le pied. Corydon la lui retire. Après quoi Battos épanche de nouveau sa bile sur un vieillard amoureux, et la causerie finit brusquement.

La pièce est ce que nous appellerions aujourd'hui une tranche de vie. C'est la peinture naïve et crue de l'esprit, des sentiments, du langage de bergers véritables que le poète s'est défendu d'idéaliser, et c'est le dessin des caractères et le réalisme du détail qui en fait le charme et l'intérêt.

45. Sans doute le père d'Aïgon.

46. Comme il est question au vers 31 de deux contemporains de Théocrite, Glaucé et Pyrrhos, il est vraisemblable que le nom de Milon n'est pas celui du fameux athlète qui fut 31 fois vainqueur aux grands jeux de la Grèce, et qui vivait en 510 avant J.-C., longtemps avant Théocrite.

47. L'Alphée désigne ici les jeux Olympiques, qu'on célébrait à Olympie, située sur l'Alphée, fleuve d'Élide.

48. Pollux était renommé pour son adresse au pugilat (voir idylle XXII), comme son frère Castor pour son habileté à conduire les chevaux.

49. Avant les jeux, les athlètes s'entraînaient pendant trente jours à Élis; ils remuaient la terre et jetaient du sable sur l'arène. C'est à quoi servait la bêche. Quant aux moutons, c'étaient des provisions de bouche.

50. C'est un sarcasme à l'adresse d'Aïgon qui semble avoir voulu perdre son troupeau en suivant Milon et en remettant à Corydon la garde de ses vaches : des loups enragés auraient été plus expéditifs que Corydon.

51. L'Aisaros était un fleuve qui traversait Crotone.

52. Le Latumnos était, d'après le scholiaste, une montagne du pays de Crotone.

53. Lampriadas était sans doute le héros éponyme d'un dème de Crotone.

54. Héra avait un temple célèbre au promontoire du Lacinium près de Crotone.

55. Stomalimnon : « embouchure d'une lagune voisine de Crotone », d'après le scholiaste.

56. Physcos est sans doute le nom d'un pâturage.

57. Le Néaithos était une rivière dans le voisinage de Crotone.

58. Pise, en Elide, près d'Olympie.

59. Glaucé, musicienne originaire de Chio, vivait au temps de Ptolémée Philadelphe.

60. Pyrrhos de Milet auteur de chansons ioniennes, d'après M. Legrand.

61. « Ce doit être le début d'une chanson où Crotone était déclarée aussi belle que Zacynthé » (M. Legrand). Zacynthé est une île de la mer Ionienne, aujourd'hui Zante.

IDYLLE V

62. *Argument.* — La scène se passe dans l'Italie méridionale, dans le voisinage de la ville de Thurii. Deux esclaves, le chevrier Comatas et le pasteur de brebis Lacon échangent des propos injurieux, puis se provoquent à chanter. Ils prennent pour arbitre un bûcheron, Morson. Comatas commence et chante son talent musical, ses chèvres, ses amours, les fleurs, les fruits et autres objets divers, et finit par des invectives à mots couverts contre son adversaire. Celui-ci répond à chaque couplet par un couplet de même mesure, où il reprend sous une autre forme le thème de son concurrent. Telle est la loi du genre. Théocrite l'a même appliquée dans toute la partie qui précède le concours proprement dit. Morson met fin au combat, en décernant le prix à Comatas, qui triomphe bruyamment.

Virgile a imité le plan de cette idylle et plusieurs passages dans sa troisième églogue.

63. Le Crathis, fleuve du Bruttium, se jette dans le golfe de Tarente.

64. Proverbe équivalent au nôtre : « C'est Gros Jean qui en remontre à son curé. »

65. Sybaris avait été détruite en 510 par les Crotoniates. Non loin de l'emplacement où elle s'élevait, les Athéniens fondèrent en 443 la colonie de Thurii. Il faudrait conclure de ce passage que l'ancienne Sybaris avait trouvé de nouveaux habitants.

66. Les Carneia étaient une fête dorienne en l'honneur d'Apollon dieu des troupeaux. Elles se célébraient au mois d'août, appelé à Sparte *Καρνεϊος*.

67. Phalaros, nom d'un bélier.

68. Il est probable que c'est du grand Praxitèle que Lacon veut parler, et non de l'un de ses fils qui vécurent jusqu'au temps de notre poète, et travaillèrent à la décoration du temple d'Asclépios, à Cos.

69. Le texte dit *ἄρτοι* : sèches. Le scholiaste interprète par mûres. Ce serait en ce sens un emploi unique.

70. La scille et le cyclame passaient pour avoir des vertus purgatives et magiques.

71. L'Halès, rivière inconnue.

72. L'Himéra était sans doute une rivière voisine du Crathis. Il ne faut pas la confondre avec l'Himéras, fleuve de Sicile.

73. Sybaritis : c'était sans doute une source.

74. Mélanthios, chevrier d'Ulysse, avait pris le parti des prétendants. Ulysse et Télémaque se vengèrent de lui en lui coupant le nez, les oreilles, les parties et les bras et les jambes.

IDYLLE VI

75. *Argument.* — A la fin de l'idylle XI, le Cyclope renonce à poursuivre la nymphe Galatée qui le fuit. Il trouvera, dit-il, une autre femme; car il a dans le pays la réputation d'être un personnage.

Il semble que notre idylle est une suite de l'idylle XI. Le thème en est traité sous forme dramatique et partagé entre deux bergers amis, Daphnis et Damoitas, qui ont réuni leurs troupeaux pour chanter. Daphnis commence le premier. Il prend le rôle d'un ami ou d'un voisin de Polyphème et attire son attention sur le manège de Galatée qui jette des pommes (signe d'amour) à ses moutons et à son chien. Damoitas répond au nom de Polyphème. Celui-ci, par une feinte indifférence, veut exciter la jalousie de la nymphe et la réduire à sa merci.

Le chant fini, les deux concurrents s'embrassent, sans qu'il y ait ni vainqueur, ni vaincu.

76. Aratos de Soles, l'auteur d'un poème didactique fort estimé aux temps alexandrins et chez les Romains, les *Phénomènes*, était un ami de Théocrite, qui lui a dédié cette idylle et chanté ses amours dans l'idylle 7, 98 et suiv.

77. Télémos, devin fameux, avait prédit au cyclope que son œil unique lui serait enlevé par Ulysse.

78. Ce vers a été transporté de la X^e idylle ici où il n'a que faire.

IDYLLE VII

79. *Argument.* — Simichidas, — c'est Théocrite lui-même qui se cache sous ce pseudonyme, — se rend avec deux amis aux Thalysies, ou fête de la moisson, que célèbrent deux nobles habitants de Cos, Phrasidamos et Antigénès. Chemin faisant, il rencontre Lykidas, un chevrier habile à jouer de la syrinx, ou plutôt un confrère en poésie que Théocrite a déguisé en chevrier. Invité à donner un échantillon de son talent, Lykidas chante

son amour pour le jeune Agéanax. Simichidas répond en disant son amour pour Myrto, mais en célébrant surtout la passion malheureuse qu'Aratos a conçue pour le beau Philinos. Les chants finis, les deux chanteurs se séparent amicalement, et Simichidas gagne la demeure de Phrasidamos, où il se repose dans un verger opulent, sous de beaux ombrages, en buvant d'un vin vieux de quatre ans, comparable aux vins servis jadis à Héraclès et à Polyphème.

Cette idylle est un des plus beaux chefs-d'œuvre de Théocrite, et la description de la campagne où se fit le festin, la plus célèbre que la Muse lui ait inspirée. Il faut lire l'analyse fine et brillante que Sainte-Beuve a faite de ce poème, dans ses *Portraits littéraires*, tome III, p. 17 et suiv.

80. Eucritos, ainsi qu'Amyntas, Phrasidamos, Antigénès et Brasilas ne nous sont connus que par Théocrite.

81. L'Halès est-il une localité ou une rivière? Nous n'en savons rien.

82. Les Thalysies étaient la fête des aires, comme les Ἀλφειά en Attique : on les célébrait après la moisson.

83. Déo : autre nom de Déméter.

84. Clytie, femme d'Eurypylos, roi de Cos, était la mère de Chalcon.

85. Bourina, aujourd'hui Vourina, fontaine qui se trouvait à une heure de distance de la ville de Cos.

86. Kydonia : ville de Crète.

87. Lykidas : ce nom cache un poète contemporain de Théocrite, que nous ne connaissons pas.

88. Simichidas représente ici Théocrite lui-même. Pourquoi a-t-il choisi ce nom? Est-ce parce qu'il était camus, σῆμος? C'est l'opinion de certains scholiastes.

89. Sikéidas : pseudonyme du poète Asclépiade, dont l'Anthologie palatine nous a conservé dix-huit épigrammes.

90. Philétas de Cos, né vers 340 av. J.-C., poète et grammairien, fut le précepteur de Ptolémée Philadelphie. Il avait composé des poèmes, des épigrammes, des élégies amoureuses qui lui valurent une grande réputation. Il nous en reste à peine quelques fragments.

91. Les anciens trouvaient du charme au bruit strident que fait la sauterelle.

92. Oromédon : probablement une montagne de Cos.

93. Le chantre de Chios : Homère.

94. Mytilène : capitale de l'île de Lesbos.

95. Les Chevreux et Orion, deux constellations qui passaient

pour annoncer les tempêtes. Les Chevreux apparaissent au commencement d'octobre; Orion se couche au commencement de novembre.

96. On prétendait que, lorsque les alcyons font leur nid, la mer aplanissait ses flots et que le calme durait sept jours avant et sept jours après le solstice d'hiver : c'étaient les jours alcyoniques.

97. Le vin ptéléatique venait sans doute d'un cru de l'île de Cos.

98. Acharnes : bourg de l'Attique.

99. Lycopé, ville d'Étolie, d'après le scholiaste. Ces deux artistes d'Acharnes et de Lycopé, recèlent sans doute deux virtuoses connus au temps de Théocrite.

100. Sous le nom de Tityre on a voulu voir le poète Alexandre d'Étolie, disciple de Philétas, auteur de deux recueils d'élégies, intitulés *Apollon et les Muses*.

101. L'Himéras est une rivière de Sicile.

102. L'Hémos et le Rhodope sont des montagnes de Thrace; l'Athos, une montagne de la Chalcidique.

103. Le chevrier Comatas faisait des sacrifices aux muses avec les chèvres de son maître. Celui-ci l'en punit en l'enfermant dans un coffre. Il rouvrit le coffre plusieurs mois après, pour voir si les déesses avaient sauvé leur favori; il trouva le chevrier vivant.

104. L'éternuement donnait aussi bien des présages favorables que des présages défavorables. Ici le présage est heureux; Simichidas est payé de retour.

105. M. Legrand voit dans Aratos, non le célèbre auteur des *Phénomènes*, ami de Théocrite, mais un habitant de Cos.

106. Aristis, habitant de Cos, connu comme citharède (M. Legrand).

107. Homolé, montagne de Thessalie.

108. Il s'agit de la viande offerte aux jeunes garçons par celui qui offrait un sacrifice. S'ils trouvaient la portion trop petite, ils s'en vengeaient sur le dieu.

109. Édones, peuplade de Thrace.

110. L'Hèbre, aujourd'hui Maritza : fleuve de Thrace.

111. Les Blémyes habitaient près des cataractes, et non, comme le laisse entendre Théocrite, au delà des sources du Nil.

112. Hyétis et Biblis; sources voisines de Milet.

113. Oicous : site de Milet.

114. Dioné, fille de l'Océan, aimée de Zeus, dont elle eut Aphrodite. Elle est prise ici, comme souvent, pour sa fille.

115. Molon : inconnu, qui aimait lui aussi Philinos.

116. Pyxa : bourg de l'île de Cos, d'après le scholiaste.

117. Amyntique, diminutif d'Amyntas.

118. Castalie, fontaine du mont Parnasse, consacrée à Apollon et aux muses.

119. Le centaure Pholos offrit l'hospitalité à Héraclès, quand celui-ci fit son expédition contre le sanglier d'Érymanthe.

120. L'Anapòs : fleuve de Sicile.

121. Les uns voient dans ces nymphes celles de la grotte située dans le domaine de Phrasidamos, et ils prennent le verbe *διερχανόσαστε* au sens de *mêler de l'eau à du vin* ; les autres y voient les nymphes Castalides : c'est pour les honorer que Phrasidamos sert à leur favori Simichidas son vin le plus précieux. Le verbe en ce cas signifie : *faire couler comme d'une source*. C'est l'opinion de M. Legrand, et je m'y rallie.

IDYLLE VIII

122. *Argument.* — Deux bergers encore enfants, Daphnis et Ménalcas, se rencontrent dans la montagne. Ménalcas provoque Daphnis à chanter. Ils appellent un chevrier pour les juger. Ils chantent, l'un, son mignon ; l'autre, sa maîtresse en distiques élégiaques ; puis dans un couplet final en vers alexandrins, chacun d'eux revient à des sentiments plus conformes à son âge. Le chevrier adjuge le prix à Daphnis qui bat des mains, tandis que son petit concurrent a le cœur gros de chagrin.

Virgile a imité maint passage de cette idylle et les anciens semblent l'avoir considérée comme étant de Théocrite. Mais aujourd'hui l'authenticité en est fort contestée. Il est invraisemblable que Théocrite ait oublié que ses chanteurs avaient entre douze et quinze ans, et que l'un célèbre le garçon qu'il aime, et l'autre la nymphe dont il est épris, en termes qui ne conviennent qu'à des hommes. Il y a désaccord entre cette partie de la pièce et les deux couplets de la fin, où les sentiments et le ton sont plus naturels et convenables à des garçonnets. De plus il y a deux endroits où l'on ne trouve pas entre les couplets la correspondance de pensée qui est de règle dans les vers amebés. On en est réduit à supposer des lacunes. La conclusion, c'est que l'idylle est apocryphe, ou tout au moins qu'elle a été composée de morceaux distincts que l'arrangeur a mal soudés ensemble, parce que leur diversité ne permettait pas de les fondre en un tout homogène.

123. Le bas des tuyaux est la partie que le joueur tient à la main, le haut, la partie où l'on appuie les lèvres.

124. Vers interpolé.

IDYLLE IX

125. *Argument.* — La scène est en Sicile. Un personnage qui n'est pas nommé engage Daphnis et Ménalcas à chanter pour lui. Daphnis vante les douceurs de son existence en été, Ménalcas, le confort dont il jouit en hiver. L'auditeur les récompense tous les deux, puis il prie les Muses de publier la chanson que lui-même a chantée devant les deux bergers, chanson où il célèbre le charme des Muses.

Cette idylle a été imitée par Virgile comme la précédente et les anciens n'ont pas mis en doute qu'elle ne fût de Théocrite. Tel n'est pas l'avis des modernes. On admet à la rigueur l'authenticité des couplets de Daphnis et de Ménalcas ; mais on veut voir dans le début (1-6) une interpolation maladroite, dans les vers relatifs aux récompenses (22-27) un centon fait de souvenirs des autres idylles, et enfin dans les derniers vers (28-36) un épilogue ajouté à un recueil de ses vers par Théocrite lui-même (Cholmeley) ou à une collection bucolique d'auteurs divers par Artémidore ou d'autres éditeurs. M. Legrand va plus loin : il retire à Théocrite l'idylle tout entière et il se dit tenté de la rapporter à Moschos de Syracuse ou à quelqu'un de son entourage.

Les arguments de ces critiques ne sont pas convaincants. Je tiens pour l'unité du poème, et je ne suis nullement choqué, comme M. Legrand, que le début ait une forme dramatique, quand la suite est narrative ; je trouve non moins naturel que celui qui a prié les deux chanteurs de chanter pour son plaisir les en récompense tous les deux ; car il n'est pas comme le dit M. Cholmeley un arbitre, mais un chanteur lui aussi. C'est à ce titre qu'il chante lui-même une chanson aux deux bergers. Il faut lire, il est vrai, *τῇ φῶδῳ* avec K, au lieu de *τῆς φῶδῆς* et corriger avec Meineke *ποῶν* en *τοῶν*. Dès lors le texte n'a plus rien de choquant.

Sans doute la pièce tout entière est faible, et l'on y voit même quelques détails qui s'ajustent péniblement. Mais quel est le poète qui n'a fait que des chefs-d'œuvre et n'a jamais eu de faiblesse ? On est d'ailleurs libre de croire que cette idylle n'est qu'une ébauche et que l'auteur n'y a pas mis la dernière main.

126. Hyccara, localité de Sicile, aujourd'hui Carini.

127. Vers inintelligible à cet endroit.

IDYLLE X

128. La scène est probablement à Cos. On y voit deux ouvriers moissonneurs, Milon et Boucaios. Milon reproche à son camarade de travailler mollement. Boucaios lui avoue qu'il est distrait par l'amour : il aime Bombyca, une joueuse de flûte, dont il célèbre les charmes dans une chanson délicate et passionnée. Il éveille peu de sympathie chez son camarade, qui lui montre ce que doit être une chanson de moissonneur, en lui récitant les préceptes de Lityersès sur les travaux de la moisson.

Cette idylle est un petit mime d'un réalisme juste et sain, où s'opposent deux types de paysans, l'un rude et tout pratique, l'autre rêveur et sentimental, et qui parlent tous les deux le langage qui convient à leur condition et à leur caractère.

129. Proverbe qui signifie qu'il ne faut pas prendre goût aux choses défendues.

130. Manière de parler proverbiale qui veut dire : tu es riche, et tu peux te croiser les bras, puisque tu as le temps d'être amoureux.

131. Locution proverbiale qui équivaut à : je laisse tout à l'abandon, même l'ouvrage le plus pressant.

132. Autre proverbe : te voilà pris.

133. Raillerie sur la maigreur de Bombyca.

134. La Piérie était une région de Macédoine, où les Muses avaient leur séjour.

135. L'hyacinthe n'est pas la fleur que nous appelons de ce nom ; c'est l'iris (iris germanica), sur laquelle les anciens lisaient YA ou AI, initiales du nom d'Hyacinthe et d'Ajaj, dont le sang avait donné naissance à cette fleur.

136. Les chaussures d'Amyclées, en Laconie, généralement de couleur rouge, étaient portées par les élégants.

137. Lityersès, fils de Midas, roi de Phrygie, s'était adonné à l'agriculture. Il recevait les étrangers à sa table, puis les faisait moissonner avec lui ; s'ils ne pouvaient pas l'égaliser au travail, il leur tranchait la tête. Hercule le tua d'un coup de faux. Néanmoins le souvenir de ce roi moissonneur resta populaire, et Athénée (619 a) nous apprend qu'on appelait lityersès la chanson des moissonneurs.

138. C'est-à-dire inutiles, comme le bois de figuier.

139. On appelait les avars coupeurs de cumin.

IDYLLE XI

140. *Argument.* — Il n'y a pas d'autre remède contre l'amour que le commerce des Muses. C'est par là que Polyphème allégeait ses tourments, au temps où, tout jeune homme, il aimait la Néréide Galatée. Il chantait :

Pourquoi m'évites-tu, blanche Galatée ? Je t'ai aimée dès le jour où tu es venue avec ma mère cueillir des fleurs dans les montagnes, et depuis je ne peux cesser de t'aimer. Tu me fuis, parce que je n'ai qu'un œil, mais j'ai mille brebis, et je sais jouer de la syrinx. J'ai aussi une belle grotte ombragée de beaux arbres et toujours pourvue d'eau fraîche que m'envoie l'Etna. Je suis prêt, si tu veux m'aimer à me laisser brûler jusqu'à l'âme, et même mon œil unique. Je veux apprendre à nager pour te porter des fleurs au sein de la mer ; mais viens plutôt partager ma vie dans ma grotte. J'en veux à ma mère qui n'a pas su te parler pour moi. Mais où laissés-je égarer mes esprits ? Il y a d'autres jeunes filles que Galatée, et je ne suis pas un personnage à dédaigner.

L'idée de faire du monstrueux anthropophage d'Homère un amoureux transi n'est pas de Théocrite. Cent ans avant lui, le poète Philoxène de Cythère avait représenté le cyclope sous les traits d'un amant, mais d'un amant ridicule. Théocrite aussi lui a prêté une fatuité et des balourdises plaisantes, mais il a su nous intéresser à lui par la passion sincère et profonde que le pauvre cyclope ressent pour la jeune néréide.

Virgile a imité plusieurs passages de cette célèbre idylle dans sa deuxième églogue, et Ovide l'a refaite à sa manière dans le treizième livre des Métamorphoses.

141. Le poème est adressé à Nikias, médecin de Milet, poète aussi, qui peut-être était, comme le cyclope, tourmenté d'un amour malheureux. Il répondit par une pièce de vers dont nous avons conservé le début : « C'est bien vrai, Théocrite, les Amours ont souvent rendu poètes ceux qui auparavant étaient étrangers aux Muses. » Nous avons aussi conservé de lui neuf épigrammes. Théocrite lui a dédié aussi la treizième idylle.

142. Homère a raconté dans le neuvième chant de l'Odyssée l'aventure d'Ulysse chez Polyphème. Ulysse, ayant pénétré dans l'autre du géant, fut retenu par lui et le vit dévorer six de ses compagnons. Il se vengea, après l'avoir enivré, en lui crevant son œil unique.

143. La mère de Polyphème s'appelait Thoossa ; c'était une nymphe de la mer, comme Galatée.

144. Expression proverbiale équivalente à : Contente-toi de ce que tu as sous la main.

IDYLLE XII

145. *Argument.* — Un amant heureux dit sa joie après la visite de celui qu'il aime. Il souhaite que la postérité célèbre ses amours, et il félicite les Mégariens des honneurs qu'ils rendent à Dioclès et des concours de baisers qu'ils ont institués en l'honneur de cet amant des enfants.

146. Amyclées, en Laconie, où l'amour entre hommes était particulièrement en faveur.

147. Cronos, fils d'Ouranos, détrôna son père, et fut à son tour détrôné par Zeus.

148. Des pustules au nez ou à la langue étaient, chez les anciens, des signes de mensonge.

149. Nisaea, port de Mégare. Son nom vient du roi légendaire Nisos.

150. Dioclès d'Eleusis, émigré à Mégare, se fit tuer dans un combat en couvrant son ami de son bouclier. (Schol.)

151. La pierre de Lydie était la pierre de touche, ainsi nommée parce qu'on la trouvait surtout dans le fleuve Tmolus en Lydie.

IDYLLE XIII

152. *Argument.* — Nul n'échappe à l'amour et Héraclès lui-même fut épris du jeune Hylas. Quand Jason partit à la conquête de la toison d'or, Héraclès et Hylas s'embarquèrent avec lui. On fit escale dans la Propontide, chez les Cïanes. Hylas s'en fut chercher de l'eau pour le repas du soir. A la vue du bel enfant, les nymphes de la source, soudainement éprises, l'attirèrent dans l'eau. Hercule inquiet de l'absence d'Hylas, se précipita à sa recherche, oublieux de Jason et de son entreprise. On l'attendit en vain : il rejoignit à pied ses compagnons.

Le sujet d'Hylas est un des sujets favoris de la poésie hellénistique. *Cui non dictus Hylas puer?* a dit Virgile (Géorg., III, 6.) Apollonios de Rhodes en particulier a raconté longuement l'aventure d'Hylas au premier chant de ses Argonautiques. Des similitudes font penser que l'un des deux poètes a imité l'autre; mais lequel? c'est ce qu'il est difficile de déterminer. M. Legrand pense que c'est Apollonios qui s'est inspiré de Théocrite.

153. Sur Nikias voyez Idylle XI, note 141.

154. Simonide dit qu'Éros est fils d'Arès et d'Aphrodite; Acousilaos, de la Nuit et de l'Ether; Alcée, d'Iris et de Zéphyre; Sappho,

d'Aphrodite et d'Ouranos, et d'autres, d'autres parents (Schol.).

155. Le lion de Némée.

156. D'après Apollonios, Héraclès avait tué le roi des Dryopes, Théodamas, et emmené son fils Hylas.

157. Jason était fils d'Æson, fondateur d'Iolcos en Thessalie. Pélias, frère d'Æson, s'étant emparé du royaume de son frère, Jason, arrivé à l'âge d'homme, le lui réclama. Pélias promit de le rendre, si Jason lui rapportait la toison d'or qui appartenait au roi de Colchide, Ætès, et qui était gardée par un dragon.

158. Alcène, femme d'Amphitryon, mère d'Héraclès, était fille d'Electryon, roi de Midéa, en Argolide.

159. Ce navire fut ainsi nommé du nom de son constructeur Argos, fils de Phrixos.

160. Les Cyanées ou Symplégades étaient deux îlots rocheux du Bosphore de Thrace, à l'entrée du Pont-Euxin. Elles étaient mouvantes et se rapprochaient pour écraser tout navire qui tentait de passer entre elles. Elles devaient devenir immobiles, dès qu'un navire aurait réussi à franchir le passage sans dommage, ce qui eut lieu quand Argo, conduit par Athéné, leur échappa.

161. Le Phase, fleuve de Colchide.

162. Les Pléiades étaient sept nymphes de la suite de Diane. Poursuivies par le chasseur Orion, elles furent métamorphosées en colombes et placées parmi les astres. Elles formèrent une constellation qui se lève à la fin d'avril.

163. Les Cïanes habitaient Cios, ville de Bithynie.

164. Télamon, roi de Salamine, père d'Ajex, accompagna Héraclès dans son expédition contre les Amazones et contre Troie.

165. Les Méotes étaient des Scythes habitant les bords du Palus Méotide. Suivant la tradition, c'est un Scythe, Tentaros, bouvier d'Amphitryon, qui avait appris à Héraclès à tirer de l'arc.

166. Le Colchide, contrée sur la côte est du Pont-Euxin.

IDYLLE XIV

167. *Argument.* — Eschine a donné rendez-vous à son ami Thyonichos pour lui faire confidence de ses déboires amoureux. Il avait invité des amis à faire bombance avec lui et sa maîtresse Kynisca. Au cours du festin on convient de boire, en prononçant le nom de la personne à qui l'on boit. Seule, Kynisca ne dit rien. Un des convives lui demande si elle a vu le loup. Le loup (λύκος) est le nom d'un beau jeune homme qu'elle aime. Un autre convive chante une chanson qui débute par : « Mon loup ». Kynisca se

met à pleurer. Son amant lui applique une paire de soufflets; elle s'enfuit et va retrouver son nouvel amant. L'ancien, toujours amoureux, parle de s'engager comme soldat. Thyonichos lui conseille de se mettre à la solde de Ptolémée, dont il vante les qualités et surtout la générosité.

Cette idylle est un mime d'un réalisme savoureux, terminé par un éloge de Ptolémée, d'autant plus flatteur qu'il était inattendu.

168. D'après Athénée ce vin était ainsi nommé d'une contrée de la Thrace qui le produisait; suivant Hippys de Rhegium, c'était un vin produit par une espèce de vigne nommée βελία.

169. C'était une croyance populaire que si le loup apercevait quelqu'un le premier, il lui faisait perdre l'usage de la parole. « Tu as vu le loup? » équivaut donc à : « As-tu perdu la parole? » Le convive joue sur le sens de λύκος qui veut dire *loup* et qui est en même temps le nom de l'amant de Kynisca.

170. Le convive thessalien était de Larissa, ville de Thessalie.

171. Proverbe qui signifie : Il est parti pour ne pas revenir.

172. Les Thraces, peuple barbare, avaient sans doute la barbe longue et peu soignée.

173. Suivant le scholiaste, les Mégariens ayant demandé à la pythie quel était le premier peuple de la Grèce, elle en énuméra plusieurs, et ajouta : « Pour vous, Mégariens, vous n'êtes ni les troisièmes, ni les quatrièmes, ni les douzièmes : vous n'entrez ni en considération ni en compte. »

174. Proverbe appliqué à ceux qui sont tombés dans une situation inextricable.

175. Ptolémée II Philadelphie régna de 283 à 246. Ce fut le plus riche et le plus puissant des rois d'Égypte.

IDYLLE XV

176. *Argument.* — Le mime des *Syracusaines* se divise en trois parties. La première a pour théâtre la maison de Praxinoa où son amie Gorgo vient lui rendre visite. Ces deux femmes sont des Syracusaines dont les maris sont domiciliés à Alexandrie. Elles se complimentent elles-mêmes et daubent à l'envi sur leurs maris. Puis Gorgo invite Praxinoa à venir voir les fêtes d'Adonis au palais du roi Ptolémée. Praxinoa s'habille en bavardant et surtout en tañçant à tout propos sa servante Eunoea.

La deuxième partie se passe dans la rue, où Praxinoa a peur de la foule et peur des chevaux. Chemin faisant, Gorgo demande à une vieille femme si l'on peut entrer dans le palais. Essayez, répond la vieille : c'est en essayant que les Achéens entrèrent

dans Troie. Cependant Praxinoa, éperdue dans la presse, a son voile déchiré. Elle demande protection à un homme, et la bande réussit enfin à pénétrer dans le palais.

La troisième partie a pour scène la salle où est dressé le lit d'Adonis. Les deux femmes s'extasient sur les broderies. Un homme les prie de se taire et les raille sur leur accent dorien. Praxinoa lui rend coup de bec pour coup de bec. Mais la chanteuse s'avance. Elle fait l'éloge d'Adonis où elle mêle celui de la reine Arsinoë qui a organisé la fête; elle célèbre les jardins d'Adonis, les gâteaux, les berceaux de verdure et tous les ornements dont on a paré le lit du jeune amant de Cypris.

Les deux femmes reprennent le chemin de leur logis, pleines d'admiration pour le talent de la chanteuse.

Mais c'est trahir l'auteur que de résumer sa pièce. L'intérêt en est en effet dans les menus détails, si heureusement choisis pour peindre le caractère et le langage de deux petites bourgeoises de l'époque alexandrine. On prétend que Théocrite a imité un mime de Sophron, *Les Spectatrices des jeux de l'Isthme*. Quel qu'ait été le mérite de Sophron, on peut douter qu'il ait peint des caractères aussi marqués que ceux de Gorgo et de Praxinoa, et qu'il ait su évoquer d'une manière si naïve et si vivante le spectacle d'une foule en fête.

177. C'est-à-dire des soldats. Les bottes (χορηδες) et la chlamyde étaient caractéristiques du costume des soldats macédoniens.

178. Perséphone ou Proserpine.

179. Passage très controversé. Nous avons adopté la correction d'Ahrsens, βάντα pour πάντα. Si l'on garde πάντα, le sens est : nous disons l'autre jour à propos de tout; c'est une critique de l'abus qu'on faisait à Syracuse du mot πρός, l'autre jour, mot qui se rencontre en effet très souvent dans Théocrite. Boissonade entendait : car il faut dire l'autre jour à propos de tout, puisque nous demeurons si loin que nous ne pouvons parler dans nos rares entrevues que de faits déjà lointains.

180. La mine valait 92 fr. 68.

181. Mormo, croquemitaine femelle dont on menaçait les enfants quand ils criaient.

182. C'est-à-dire vauriens.

183. Il faut supposer que les jeunes filles de la noce cherchaient à pénétrer dans la chambre nuptiale, comme le font encore aujourd'hui les garçons dans nos campagnes. Un ami du marié les écartait de la porte en disant ironiquement : « Toutes dedans » c'est-à-dire celles qui doivent être dedans y sont, ce pluriel désignant la mariée.

184. Adonis était aimé non seulement par Aphrodite, mais encore par Perséphone, déesse des enfers.

185. Le dorien aimait les sons ouverts, en particulier l'x qui y remplaçait l'η de l'attique.

186. Bellérophon, le vainqueur de la Chimère, était fils de Glaucos, roi de Corinthe.

187. Ce surnom désigne Perséphone, à qui l'on offrait des gâteaux de miel.

188. On râclait la mesure de grain pour en ôter le trop plein. Râcler une mesure vide, c'est perdre son temps.

189. Golgoi et Idalion étaient des villes de l'île de Chypre.

190. Montagne de Sicile où Aphrodite avait un temple.

191. Adonis ayant été tué par un sanglier, Aphrodite qui l'aimait obtint de Jupiter qu'il reviendrait sur terre chaque année pour quelque temps. On célébrait la fête de son retour pendant deux jours. Le premier jour on le représentait réuni à son amante Aphrodite sous un berceau de feuillage. Le deuxième jour était un jour de deuil, où Adonis redescendait dans l'Hadès.

192. Bérénice, femme de Ptolémée Sôter, et mère de Ptolémée Philadelphie et de la reine-sœur Arsinoë.

193. On appelait « jardins d'Adonis » des fleurs et des plantes que l'on faisait pousser artificiellement dans des vases pour la fête des Adonies.

194. Je traduis βολιθοντος comme M. Legrand, faute d'une correction plus satisfaisante.

195. Milet et Samos étaient renommées pour le travail de la laine et la fabrication des tapis.

196. Les Lapithes, peuple de Thessalie, fameux par leur lutte contre les Centaures.

197. Hellen et Amphictyon.

IDYLLE XVI

198. *Argument.* — Confondant les Charites avec ses vers, le poète se plaint du peu d'accueil qu'elles rencontrent. Les riches ne savent pas faire usage de leur fortune et ne donnent rien aux poètes. Pourtant les poètes sont les dispensateurs de la gloire. Les Aleuades et les Scopades seraient ensevelis dans l'oubli, si l'habile Simonide n'avait pas immortalisé leurs noms, et l'on ne connaîtrait pas Ulysse, si Homère ne l'avait pas chanté. Théocrite cherche quelqu'un qui ait besoin de ses chants pour éterniser ses exploits : ce héros sera Hiéron qui s'arme contre les Carthaginois. Puisse-t-il les chasser de la Sicile ! puissent les dieux rendre la prospérité et la paix à l'île d'Aréthuse, et puissent les

poètes porter la gloire d'Hiéron aux extrémités de la terre ! Théocrite sera l'un de ceux-là, si l'on fait appel à son talent.

Ce poème semble avoir été écrit vers 275 au temps où Hiéron, après le départ de Pyrrhus (278), se préparait à faire la guerre aux Carthaginois. Il n'eut pas le succès qu'en espérait son auteur, qui dut aller chercher en Égypte un autre protecteur, comme le montrera la pièce qui suit.

199. Proverbe qui équivaut au nôtre : charité bien ordonnée commence par soi-même.

200. Antiochos : roi de Thessalie, contemporain du poète Simonide, qui le célébra dans ses vers.

201. Aleuas : autre prince thessalien qui régnait à Larissa, que Simonide célébra aussi.

202. Les pénestes étaient en Thessalie ce qu'étaient les hilotes en Laconie ; ils formaient une classe intermédiaire entre les hommes libres et les esclaves.

203. Les Scopades : dynastie thessalienne qui régnait à Cranon, ville de la Pélasgiotie. Le Scopade dont Simonide célébra la victoire aux jeux olympiques était fils de Créon. Voir dans Cicéron, *De Oratore* II, 352-3 l'anecdote de Scopas, qui ne voulut payer que la moitié du prix convenu, sous prétexte que Simonide avait consacré aux Tyndarides la moitié de son poème.

204. Simonide était né à Iulis dans l'île de Céos. Il vécut de 556 à 469 et fut en faveur auprès d'Hiéron I, roi de Syracuse.

205. Pindare, *Olymp.* I 18 a immortalisé le nom du cheval Φερένικος avec lequel Hiéron I remporta le prix aux jeux olympiques.

206. Les chefs des Lyciens : Sarpédon, Glaucos, Pandaros.

207. Cynos, fils de Poséidon, fut tué par Achille et changé en cygne.

208. Eumée et Philistios sont des personnages de l'Odyssée, ainsi que Laërte, père d'Ulysse.

209. Le vieillard d'Ionie est Homère.

210. Il y a un proverbe grec λῶον πλύνειν, *laver une brique*, qui signifie : *prendre une peine inutile*.

211. Ilos : héros éponyme et fondateur d'Ilion.

212. Ces Phéniciens sont les Carthaginois, colons venus de Phénicie.

213. La jeune fille et sa mère sont Perséphone et Déméter, adorées à Syracuse, ville fondée par les Corinthiens ou Ephyréens.

214. Lysiméléia était un lac voisin de Syracuse.

215. La mer de Scythie : le Pont-Euxin.

216. Aréthuse, néréide poursuivie par le fleuve Alphée, fut changée en fontaine par Artémis et vint jaillir dans l'île d'Ortygie, près de Syracuse.

217. Étéocle fut le premier qui sacrifia aux Charites. Il régnait à Orchomène la Minyenne (il y avait une autre Orchomène en Arcadie). Orchomène, qui avait jadis assujetti Thèbes, fut détruite par elle en 364.

IDYLLE XVII

218. *Argument.* — Le poète se propose de chanter Ptolémée Philadelphie. Ptolémée Philadelphie est fils de Ptolémée Lagide, compagnon d'Alexandre et descendant comme lui d'Héraclès. Ptolémée Lagide et sa femme Bérénice ont été mis au rang des dieux. Leur fils a vu le jour à Cos : il règne sur les 33.333 villes de l'Égypte et sur un grand nombre d'autres pays; ses flottes lui ont gagné l'empire de la mer et ses troupes innombrables assurent à l'Égypte une entière sécurité. Il a des richesses immenses et il sait en faire usage; il en donne une part aux poètes, dispensateurs de la renommée. Il a bâti des temples à ses parents, conjointement avec Arsinoé, sa sœur, qu'il a épousée, comme Zeus épousa Héra. Le poète le chantera comme les autres héros.

Théocrite, n'ayant pas obtenu à la cour d'Hiéron la protection qu'il en attendait, s'était rendu à Alexandrie, à la cour de Ptolémée Philadelphie. L'éloge qu'il fait de ce monarque se place entre 275 et 270, date de la mort d'Arsinoé, probablement, d'après M. Legrand, après 273. C'est un morceau bien inférieur au précédent : il a l'allure compassée d'un poème officiel, où la louange ne connaît ni restriction ni mesure. Seul, le pittoresque de certains détails en relève la monotonie.

219. Ce Ptolémée avait suivi Alexandre dans ses expéditions. Dans le partage de l'empire qui suivit la mort du conquérant, il obtint le gouvernement de l'Égypte, où il régna sous le nom de Ptolémée I, Sôter. Il abdiqua en 285 en faveur de son plus jeune fils Ptolémée Philadelphie.

220. Le vaillant Héraclide est ici le fondateur de la dynastie macédonienne, Caranos ou Perdiccas. Ptolémée Lagide se faisait passer pour fils naturel de Philippe, et prétendait descendre d'Hercule comme les rois macédoniens.

221. Bérénice, fille de Magas, femme de Ptolémée Sôter, mère de Ptolémée Philadelphie.

222. Déipyle, fille d'Adraste, roi d'Argos, mariée à Tydée, qui fut roi de Calydon en Étolie avant de venir à Argos. De là le nom de Calydonien donné à son fils.

223. Cos, une des Sporades, située en face d'Halicarnasse fut la patrie d'Hippocrate, de Philétas et d'Apelle.

224. Bérénice avait pour mère Antigone, fille de Cassandre.

225. Ilithyie présidait aux accouchements.

226. La colline de Triops ou Triopion était un promontoire d'Asie séparé de l'île de Cos par un bras de mer de peu de largeur. C'était le centre religieux de la pentapole doriennne qui comprenait les trois cités rhodiennes de Lindos, Camiros, Ialisos, l'île de Cos et la ville de Cnide sur la côte.

227. Rhénée, petite île séparée de Délos par un étroit bras de mer de quatre stades de largeur.

228. Ce qui fait 33.333. Diodore de Sicile porte à 30.000 le nombre des villes d'Égypte au temps de Ptolémée Lagide. Le poète a substitué à ce chiffre un nombre multiple de 3, parce que le nombre 3 a une signification favorable aux yeux des anciens.

229. Une tradition tardive donnait Zéphyre pour époux à Iris.

IDYLLE XVIII

230. *Argument.* — Douze jeunes filles lacédémoniennes chantent un épithalame devant la chambre où Ménélas vient de s'enfermer avec Hélène, sa jeune épouse. Elles le plaisantent de se coucher si tôt, puis le félicitent d'avoir obtenu la main d'une fille de Zeus, la plus belle des femmes de Sparte, la plus adroite à tisser, la plus habile à chanter. Elles vont célébrer pour la première fois les rites d'un culte en l'honneur d'Hélène, et elles demandent à Lété, à Cyprien et à Zeus de favoriser les nouveaux époux.

D'après le rédacteur d'une notice ancienne, ce gracieux épithalame serait imité de Stésichore; mais de l'œuvre de Stésichore nous ne savons rien.

231. Il y avait à Sparte une chapelle ou une enceinte consacrée à Hélène, près d'un bouquet d'arbres appelé Platanistas.

IDYLLE XIX

232. *Argument.* — Un jour qu'Éros déroba du miel dans une ruche, il fut piqué par une abeille et se plaignit à sa mère qu'une si petite bête fit de si grandes blessures. « Toi aussi, dit Aphrodite, tu es petit et tu fais de graves blessures. »

C'est la même donnée que celle de la 35^e ode anacréontique,

mais traitée d'une manière différente. Au reste, la plupart des critiques trouvent la pièce indigne de Théocrite et la rapportent à Bion ou à Moschos ou à un anonyme.

IDYLLE XX

233. *Argument.* — J'ai voulu, dit un jeune bouvier, embrasser une fille de la ville. Elle m'a ri au nez et m'a répondu avec mépris. Pourtant je suis beau, et les femmes m'embrassent dans la montagne. Cette fille ignore-t-elle que les déesses ont aimé des bergers, et se met-elle au-dessus des déesses?

Cette idylle est tenue pour apocryphe, bien qu'elle ne soit pas sans mérite.

234. On crachait sur soi pour détourner le mauvais sort.

235. Nous ne savons pas par ailleurs que Dionysos ait été berger.

236. Anchise.

237. Montagne de Carie.

238. Rhéa ou Cybèle, la mère des dieux, qui aime le berger de Phrygie, Attis.

239. Ganymède, enlevé par Zeus métamorphosé en aigle.

IDYLLE XXI

240. *Argument.* — C'est la pauvreté qui fait naître les arts et qui force les hommes au travail. Deux vieux pêcheurs étaient couchés dans leur cabane au bord de la mer. Ils s'éveillent au milieu de la nuit, et l'un d'eux raconte un songe qu'il vient d'avoir. Il a rêvé qu'il pêchait et qu'un gros poisson d'or venait se prendre à sa ligne. Là-dessus il a juré de ne plus remettre le pied à la mer, et ce serment l'effraie. Son camarade le rassure : songe et serment sont des mensonges. Il faut prendre des poissons de chair pour ne pas mourir de faim.

La pièce est intéressante, encore que le texte en soit fort altéré. Est-elle authentique? Nos manuscrits l'attribuent à Théocrite; mais les modernes la lui retirent pour des raisons de style et de métrique. Les modernes sont hardis et décisifs dans leurs jugements.

IDYLLE XXII

241. *Argument.* — Le poète va chanter les Dioscures, dieux secourables aux mortels, en particulier aux marins en butte à la tempête. Il commence par Pollux.

Pendant la traversée du navire Argo, les héros grecs firent escale au pays des Bébryces. En errant dans la campagne, Pollux et Castor tombèrent sur le roi de ce peuple, Amycos, homme insolent et cruel qui provoquait les étrangers à lutter avec lui au pugilat. Pollux accepta son défi, et malgré la taille gigantesque et la force de son adversaire, il l'abattit sous ses coups; mais il lui laissa la vie, à condition qu'il ne molesterait plus les étrangers.

A cet exploit de Pollux succède un exploit de son frère Castor. Ils avaient tous les deux enlevé les deux filles de Leucippe, fiancées aux deux fils d'Apharée, Idas et Lyncée. Ceux-ci rattrapèrent les ravisseurs, et il fut convenu qu'un seul de chaque famille combattrait pour la possession des deux vierges. Ce furent les deux plus jeunes, Castor et Lyncée, qui soutinrent la querelle commune. Après une lutte longue et mouvementée, Castor coupa la main de Lyncée, puis le perça de son épée. Comme le frère de sa victime, Idas, saisissait une colonne de marbre pour le frapper, Jupiter le foudroya.

Tels sont les chants que le poète offre aux Tyndarides; il leur demande en échange de faire à ses hymnes un beau renom.

Le combat de Pollux et d'Amycos a été raconté aussi par Apollonios de Rhodes au chant II de ses Argonautiques; mais il n'a chez Apollonios ni la grâce, ni le piquant, ni la précision pittoresque qu'il a chez Théocrite. Quant au second récit, il semble que Théocrite l'a traité avec une grande liberté. D'après la légende, Castor tomba sous les coups des Apharides; chez notre poète, c'est lui qui remporte la victoire. L'épopée se réduit ici, comme chez Callimaque, à un récit court et moderne de ton et de style.

242. D'après Homère, Castor et Pollux sont fils de Tyndare, roi de Lacédémone, et de Lédà, fille de Thestios, d'où leur nom de Tyndarides, fils de Tyndare. Mais d'après l'hymne homérique qui leur est consacré, ils étaient fils de Zeus et de Lédà, d'où leur nom de Dioscures, fils de Zeus. Théocrite les appelle indifféremment Tyndarides ou fils de Zeus.

243. La Crèche est une nébuleuse qui fait partie de la constellation du Cancer, ainsi que les Anes.

244. Les Cyanées ou Symplégades.

245. Le Pont-Euxin.

246. Peuple de Bithynie.

247. Le navire Argo avait été construit à Démétrie en Magnésie.

248. Le géant Tityos essaya de faire violence à Lété, femme de Zeus. Il fut précipité aux enfers, où il couvre un espace de neuf plèthres, et où deux vautours lui dévorent les entrailles (Homère *Odys.* XI, 576-581).

249. Amyclées, ville de Laconie, sur l'Eurotas.

250. Leucippe, roi de Messénie, avait deux filles, Phœbé et Hilaïra, qui étaient fiancées aux fils d'Apharée, son frère, Idas et Lyncée.

251. Le pays de Corinthe. Sisyphe avait fondé la ville d'Éphyre, qui plus tard fut appelée Corinthe.

252. Laocoossa, femme d'Apharée.

IDYLLE XXIII

253. *Argument.* — Un homme était violemment épris d'un jeune garçon qui ne répondait à son amour que par le mépris et la haine. Désespéré, il vient à la porte de l'insensible, et, après avoir exhalé sa peine, il se pend. L'enfant voit son cadavre sans être ému et se rend au gymnase, où il vient prendre un bain. Du socle d'une statue d'Éros il se jette dans l'eau, mais la statue le suit et le tue; cependant sa voix qui surnage conseille aux hommes d'aimer qui les aime.

Certains manuscrits attribuent cette pièce à Théocrite; mais la plupart des critiques la lui retirent à cause de sa médiocrité. Le texte en est d'ailleurs gâté en maint passage.

254. Le texte est ici altéré, je remplace les mots inutiles *φοβερόν λήθον* par un participe comme *ἀναθίζων* qui donne le sens exigé par le contexte.

IDYLLE XXIV

255. *Argument.* — Cette pièce se compose de trois parties bien tranchées et liées assez lâchement. La première, la plus belle, est imitée de la première Néméenne de Pindare. Elle nous fait voir Héraclès, âgé de dix mois, étouffant deux serpents que la jalouse Héra avait envoyés pour le dévorer. La deuxième partie se subdivise elle-même en deux autres. Dans l'une, Tirésias, mandé par Alcène, lui prédit les hauts faits et la future immortalité de son fils. Dans la deuxième, il expose les rites à suivre pour purifier le palais et brûler les serpents. La troisième partie est relative à l'éducation du héros : c'est l'énumération des

enseignements qu'il reçut et des maîtres qui lui en firent part. Là-dessus la pièce finit brusquement, sans conclusion.

256. Midéa, en Argolide où régnait Électryon, père d'Alcène. Électryon était lui-même fils d'Andromède et de Persée.

257. Alcène avait eu deux jumeaux, l'un de Jupiter, Héraclès, l'autre de son mari Amphitryon, Iphiclès.

258. Ptérélaos, roi des Taphiens ou Téléboëns, dont les fils avaient tué les frères d'Alcène.

259. Héra avait retardé la naissance d'Héraclès et avancé celle d'Eurysthée, parce que Zeus avait promis l'empire de la Grèce au premier enfant qui devait naître. C'est ainsi qu'Héraclès fut soumis à Eurysthée qui lui commanda les douze Travaux.

260. Tirésias avait perdu la vue dans sa jeunesse pour avoir vu Athéna au bain.

261. Trachis, ville de Thessalie, où Hercule, dévoré par la tunique trempée dans le sang de Nessos, se dressa son bûcher.

262. Il aura pour épouse dans l'Olympe Hébée, fille d'Héra.

263. Frappé par Linos, Hercule riposta par un coup de lyre qui fut mortel à son maître.

264. Eurytos, roi d'Echalie, en Thessalie. Il avait promis sa fille Iole à qui l'emporterait sur lui. Héraclès l'ayant vaincu, il refusa de tenir sa promesse; son élève le tua.

265. On distinguait plusieurs Eumolpos; mais aucun n'était fils de Philammon, lequel passait pour être le père de Thamyras.

266. Harpalycos de Phanotée, personnage inconnu. Apollodore nomme à sa place Autolycos.

267. Ce Castor, qui n'est pas le frère de Pollux, nous est inconnu.

268. Tydée, fils d'Énée, roi de Calydon, obligé de s'exiler à la suite d'un meurtre qu'il avait commis, se réfugia à Argos, auprès d'Adraste qui lui donna sa fille Déipyle.

269. C'était un pain grossier, fait de farine non blutée.

IDYLLE XXV

270. *Argument.* — Comme le poème d'Héraclès enfant, celui-ci aussi se compose de trois morceaux que le poète a laissés sans transition aucune. Les deux premiers ont dans les manuscrits un titre spécial : *Entretien d'Héraclès avec un paysan, la Revue.* Le troisième n'a pas de titre dans les manuscrits : c'est nous qui avons ajouté celui de *Le lion de Némée.* Quant au titre général

Héraclès tueur du lion, il apparaît pour la première fois dans l'édition de Calliergis.

La première partie nous montre Héraclès en conversation avec un laboureur qui le renseigne sur l'emplacement des troupeaux du roi Augias et l'étendue de ses domaines. Héraclès lui demande de le faire conduire au roi. Justement celui-ci est venu de la ville visiter ses troupeaux. Le laboureur le conduit lui-même, et, chemin faisant, le protège contre les chiens.

La deuxième partie met en scène Augias, son fils Phyleus et Héraclès. Ils assistent à la rentrée au bercail des innombrables troupeaux du roi, troupeaux de moutons, de vaches et de taureaux. Un de ceux-ci, le plus fort de tous, fond sur Héraclès; mais le héros le saisit par la corne, lui fait ployer le cou, et le repousse sous la pesée de son épaule.

Dans la troisième partie, nous voyons Phyleus et Héraclès en route pour la ville. Phyleus interroge son hôte sur le lion de Némée. Héraclès lui raconte comment il a rencontré la bête, comment, après l'avoir assommée de sa massue, il l'a étranglée, puis dépouillée, pour se revêtir de sa peau.

Ce triptyque, où se juxtaposent trois épisodes qui n'ont qu'un rapport lâche entre eux, est, par la grandeur de l'imagination, par le mouvement et la vie, par la beauté des images et la perfection du style, une des plus belles compositions de l'école alexandrine. Elle est anonyme dans les manuscrits, mais de qui peut-elle être, sinon de Théocrite, dont elle rappelle la manière de composer, au moins dans le poème authentique d'*Héraclès enfant*, l'art d'humaniser les héros du vieux temps, d'encadrer le récit dans un paysage champêtre, de l'enrichir de détails pittoresques, pris sur le vif, et de faire parler les personnages en un style à la fois savant et naturel? Si elle n'est pas de Théocrite, elle est d'un poète qui le vaut; mais le moyen de croire qu'un si beau génie soit resté caché dans l'obscurité?

271. Augias était roi des Épéens, en Élide.

272. L'Élisous, appelé Ἐλισσών par Strabon, est une rivière qui séparait l'Élide creuse (κοίλη Ἠλίδος) de la Pisatide.

273. L'Alphée, le plus considérable des fleuves du Péloponèse, prend sa source en Arcadie, rejoint l'Élisous, passe à Olympie, et se jette dans la mer Ionienne.

274. Bouprasion, ville de l'Élide déjà mentionnée par Homère.

275. Le Ménios est une rivière de l'Élide qu'Hercule dériva pour nettoyer les étables d'Augias.

276. D'après la légende, Apollon avait fait paître, dans les plaines de la Thessalie, les cavales et les brebis d'Admète.

277. Héliké, ville d'Achaïe, sur le golfe de Corinthe. Elle fut détruite par la mer qui l'envahit vers 373 avant J.-C.

278. Héraclès était fils d'Alcmène, fille d'Électryon, fils de Persée.

279. Ce mot qui désigne souvent les habitants de Sicyone, est employé ici comme synonyme d'Argiens.

280. Némée, ville et plaine de l'Argolide, où se célébraient les jeux Néméens.

281. La terre d'Apis est le Péloponèse. Ce nom lui venait d'Apis, roi légendaire d'Argos.

282. Les descendants de Phoronée sont les habitants de l'Argolide, ainsi nommés de Phoronée, roi d'Argos, fils d'Inachos, et père d'Apis.

283. Les Bembinéens, ou habitants de Bembina, village voisin de Némée.

284. Sur Eurysthée voir la note 259.

IDYLLE XXVI

285. *Argument.* — Ino, Autooné et Agavé célébraient dans la montagne les mystères de Dionysos, interdits aux regards des profanes. Penthée, roi de Thèbes et fils d'Agavé, s'était caché pour les observer. Il fut découvert et mis en pièces par sa mère, ses tantes et toutes les bacchantes que Dionysos avait rendues furieuses.

Il ne faut point avoir pitié des ennemis de Dionysos, ni censurer les actes des dieux.

Cette pièce, où l'on peut voir un hymne composé à l'occasion d'une fête religieuse, est imitée des Bacchantes d'Euripide. Elle est attribuée à Théocrite par Eustathe et se trouve mêlée à des pièces authentiques de notre poète dans un papyrus de Fayoum du ^ve siècle. Il n'y a pas de raison plausible de lui en dénier la paternité.

286. Ino, Autooné et Agavé étaient filles de Cadmos, roi de Thèbes, et sœurs de Sémélé, la mère de Dionysos. Agavé était la mère de Penthée, roi de Thèbes, qui se refusait à reconnaître le nouveau dieu qu'était Dionysos.

287. L'asphodèle terrestre est sans doute appelé ainsi pour le distinguer de l'asphodèle des enfers.

288. Le grec joue sur le sens de πένθος, deuil, et de Πενθήος, Penthée, calembour intraduisible.

289. On ne voit pas bien l'à-propos de cette mention d'un enfant de neuf ou dix ans.

290. Le Dracanon est un promontoire de l'île d'Icarie.

IDYLLE XXVII

291. *Argument.* — Le berger Daphnis a pris un baiser à une jeune bergère coquette, qui affecte de mépriser l'amour. Il se pose en prétendant et s'offre à lui faire voir le domaine qu'il apportera en mariage. Elle continue à minauder et fait semblant de craindre les soucis du mariage; mais, cédant à un penchant secret, elle se laisse entraîner dans un bois où elle entre vierge, d'où elle sort femme.

Cette pièce célèbre, très connue en France par l'imitation qu'en a faite André Chénier, n'est pas donnée dans les manuscrits comme étant de Théocrite; ce sont les éditeurs Giunta et Calliergis qui la lui ont attribuée; mais en cela ils n'ont pas été suivis par les modernes qui s'accordent généralement à en faire honneur à un auteur anonyme. Le titre Ὀαριστός (*commerce intime*) ne vient pas non plus des manuscrits : c'est Mousouros qui en est l'auteur.

292. Vers qui n'est pas à sa place et qu'il est difficile de rattacher à la pièce.

293. C'est en vain que Wilamowitz a transposé ce vers après le vers 10, il n'y donne pas un sens satisfaisant. C'est un intrus comme le précédent.

294. Daphnis joue sur le sens du mot γάμος; que la bergère prend au sens de mariage, et lui au sens de jour des noces, où l'on danse.

295. Déesse des accouchements.

296. Ces deux derniers vers semblent étrangers à la pièce. On a supposé qu'ils se rapportaient à un début perdu, où il aurait été question d'un concours de bergers. M. Legrand y voit une sorte d'adieu du poète à la poésie pastorale.

IDYLLE XXVIII

297. *Argument.* — Le poète se rend à Milet, pour y voir son ami le médecin Nikias, auquel il a dédié le *Cyclope*. Il porte avec lui une quenouille d'ivoire pour en faire présent à Theugénis, la femme de son ami. Un tel présent sied à une femme si active. Il lui rappellera en outre l'hôte, ami des chants.

On dit que Louis XIV admirait beaucoup cette petite pièce : c'est en effet un modèle de grâce et de convenance.

298. Néleus, fils de Codros, exilé d'Athènes, fonda Milet.

299. Il y avait à Samos un temple d'*Aphrodite dans les roseaux* (ἐν καλαμίῳ; ou ἐν ῥέτι; Ath., 572, F).

300. Ancien nom de Corinthe, métropole de Syracuse, fondée par Archias en 734 avant J.-C.

301. La Sicile (île aux trois pointes).

IDYLLE XXIX

302. *Argument.* — Le poète reproche à l'enfant qu'il aime d'être volage. Qu'il s'attache à un seul, s'il veut avoir une bonne réputation et n'être pas abandonné un jour.

Ce petit poème, comme le précédent et le suivant, est écrit en dialecte éolien.

IDYLLE XXX

303. *Argument.* — Le regard d'un enfant aimé a blessé le cœur du poète vieilli, qui fait la leçon à son âme. « C'est folie, lui dit-il, d'aimer un enfant qui demain portera son cœur à un autre, et de s'abandonner à des désirs qu'on ne peut assouvir. — C'est folie aussi, répond l'âme, de résister à Éros; car il est invincible et Zeus et Aphrodite même ont senti ses atteintes. »

Cette pièce fut découverte en 1864 par Ziegler, dans le *codex Ambrosianus*, où elle faisait suite aux deux précédentes. Elle a été éditée pour la première fois par Bergk en 1865.

BÉRÉNICE

304. Ce fragment d'un poème sur Bérénice nous a été conservé par Athénée VII, 284 A. On ne sait si la Bérénice de ce poème est la mère de Ptolémée Philadelphie dont il est question dans *L'Eloge de Ptolémée*, ou la fille de Magas de Cyrène, mariée en 247 à Ptolémée Evergète, pour laquelle Callimaque écrivit la *Chevelure de Bérénice*.

LA SYRINX

305. Cette pièce est un « poème figuré », c'est-à-dire une pièce dont les vers inégaux dessinent la forme d'un objet, ici d'une syrinx à dix trous (ordinairement elle n'en avait que neuf). L'inégalité des tuyaux de la syrinx est figurée par dix distiques qui vont en décroissant d'une syllabe, du premier au dixième. Pour le fond, le poème est un rébus qui exige pour être expliqué une connaissance approfondie de la mythologie.

Le premier vers signifie : la femme d'*Ulysse*, mère de *Télémaque*. On sait que *Personne* (οὐδείς) est le nom que se donne Ulysse pour

tromper le cyclope. *Combat-de-loin* est la traduction du mot *Τελεμαχος*.

Le deuxième vers veut dire : *enfant le rapide conducteur d'Amalthée, nourrice de Zeus*, c'est-à-dire le dieu Pan, pasteur de chèvres. Le *Remplacé-par-une pierre* est Zeus, ainsi nommé parce que Rhéa mit une pierre à la place de Zeus, que son père Kronos voulait dévorer.

Le troisième vers distingue le chevrier Pan d'un autre chevrier célèbre, Comatas, que l'auteur appelle ici Kérastas (*le cornu*) confondant *κέρας* corne et *κέμη* chevelure. Ce Comatas fut nourri par des abeilles (voir l'idylle VII); et comme l'abeille naquit de la chair putréfiée d'un taureau (voir l'épisode d'Aristée au IV^e livre des Géorgiques de Virgile et Ovide, Fastes, I, 379), l'auteur l'appelle fille de taureau.

Au vers 4 *celui qui brûla d'amour pour ce qui, sans π, est bord de bouclier*, c'est Pan qui aima la nymphe Πιτύς, dont le nom, écrit sans π, devient *ιτύς* : *bord de bouclier*.

Aux vers 5 et 6, Pan est appelé *Tout*, parce que *πᾶν* et *διόν* s'équivalent; il est *double*, parce qu'il est moitié homme, moitié bouc. Il aime la nymphe Écho qui est à *deux* parlez, parce qu'elle ne répète que la fin des mots; elle naît de la voix et elle n'est qu'un souffle.

Aux vers 7 et 8, l'expression *διὰ πᾶσαν ἑλκός* a le double sens de *infligea une perçante blessure ou fistule*, car *ἑλκός*; au sens de blessure peut être une fistule, ou bien *de assembla une syrinx à voix perçante*, ce qui est le sens du rébus. Pan fit la syrinx en souvenir de la nymphe Syrinx qu'il aimait et qui fut changée en roseau.

Vers 9 et 10 : *qui éteignit l'arrogance homonyme du Tueur-de-grand-père* veut dire *qui éteignit l'armée des Perses*. Le *Tueur-de-grand-père* est Persée qui tua son grand-père Acrisios, et l'*arrogance homonyme du Tueur-de-grand-père* est l'armée de Persée, c'est-à-dire de Darius. Pan aida en effet les Grecs à vaincre les Perses à Marathon et à Salamine. Il sauva la Tyrienne, c'est-à-dire l'Europe. La vierge Europa est appelée tyrienne, parce que c'est de Tyr (de Sidon, suivant la tradition ordinaire) qu'elle fut enlevée par Zeus.

Au vers 11, *Pâris Simichidas* est Théocrite. Il est *Pâris*, parce que son nom signifie *jugé des déesses* et que Pâris avait jugé les trois déesses Athéna, Héra et Aphrodite. *Simichidas* est le nom sous lequel il se déguise dans les Thalysies.

Aux vers 11 et 12, *l'aimable malheur des porteurs de cécité*, c'est la syrinx, *possession des pâtres porteurs de besace*, car tel est le double sens de l'expression grecque, *πήμα* signifiant à la fois *peine et possession* et *τυφλοφόροι* *porteurs de cécité* ou *de besaces* (*τυφλή* = *πηγά* d'après le scholiaste).

Au vers 13, *Pan qui monte sur les hommes* signifie *Pan qui*

monte sur les rochers, *ῥότος* étant ici synonyme de *πέτρος*, parce que Deucalion tira les hommes des pierres.

Au vers 14, Pan est appelé *aiguillon de la femme de Saette*, parce qu'il a piqué d'amour Omphale, femme de la ville de Saette en Lydie.

Au vers 15, Pan est *engendré furtivement*, parce qu'il est fils d'Hermès, amant clandestin de Pénélope. Il est *sans père*, c'est-à-dire de père inconnu, à cause du grand nombre de prétendants qui assiégeaient Pénélope.

Au vers 16, *qui as des coffres aux jambes* signifie *qui as le pied fourchu*, parce que *λαρνακόγυιος* est synonyme de *χτυλόγυιος* qui peut signifier *qui a un coffre aux jambes* (*χτυλό*) ou un *sabot fourchu* (*χτυλή*).

Aux vers 18, 19, 20, la vierge muette est Écho. Elle est appelée *muette*, parce qu'elle ne peut que répéter des sons et non en émettre par elle-même; *Calliope* est le nom d'une muse, mais ce nom veut dire *Belle-Voix*. Enfin Écho est *invisible*, bien qu'elle parle.

ÉPIGRAMMES

306. Les manuscrits nous donnent vingt-deux épigrammes de Théocrite, à savoir six pièces bucoliques et dix épigraphiques (épithaphes, dédicaces, enseignes), en distiques élégiaques, et six pièces en mètres variés. Ces vingt-deux épigrammes se retrouvent toutes dans l'Anthologie palatine, attribuées, les unes à Théocrite, les autres à Léonidas de Tarente. L'Anthologie palatine attribue aussi à Théocrite, trois autres épigrammes, ce qui porte le total à vingt-cinq.

I

307. La première épigramme est peut-être la description d'une œuvre d'art, écrite sur un cartouche. Elle se retrouve *Anthologie palatine*, VI, 336 avec le titre de : *Sur un ex-voto de Delphis*, Delphis ayant été confondu avec le nom d'un berger.

II

308. La deuxième épigramme est anonyme dans l'*Anth. pal.*, VI, 177. Aussi en a-t-on contesté l'authenticité; la raison est insuffisante.

309. Les roseaux percés de trous désignent une syrinx.

310. Nous avons déjà noté qu'on envoyait ou apportait des pommes à l'objet aimé pour lui déclarer son amour.

III

311. Anthol. Pal., IX, 338.

IV

312. Anthol. Pal., IX, 437.

V

313. Anthol. Pal., IX, 433.

314. La pectis était une sorte de guitare ou de harpe à deux cordes.

VI

315. Anthol. Pal., IX, 432.

VII

316. Anthol. Pal., VII, 659.

VIII

317. Dans l'Anthol. Pal., VI, 337, le titre est : *Sur le médecin Nikias ou Éétion qui s'était chargé d'exécuter des statues moyennant salaire.*

318. Asclépios.

IX

319. Anthol. Pal., VII, 660, où cette épigramme est attribuée à Léonidas de Tarente.

X

320. Dans l'Anthol. Pal., VI, 338, le titre est : *Sur Xénoclès qui avait consacré aux Muses un groupe de marbre.*

321. Xénoclès est un personnage inconnu.

XI

322. Anthol. Pal., VII, 661.

XII

323. Anthol. Pal., VI, 339, où elle est attribuée à Léonidas de Tarente. Les manuscrits ne sont pas d'accord sur la forme du nom. Les uns ont Damoménès; les autres, Damomélès, Damotèles, Damogénès.

324. Le chorège était chargé de fournir aux dépenses des

chœurs de danseurs ou de musiciens dans les cérémonies religieuses et dans les représentations dramatiques. Le chorège qui avait fait paraître le meilleur chœur avait pour récompense un trépied, qu'il consacrait dans un temple ou dans un petit monument élevé à ses frais. Il y avait à Athènes une rue entière bordée de ces édifices commémoratifs, *la rue des trépieds.*

XIII

325. Anthol. Pal., VI, 340.

326. Platon, dans le Banquet, reconnaît deux Aphrodites, l'une populaire, l'autre céleste ou Uranie. Chacune avait ses temples séparés. Cf. aussi Xénophon, *Banquet* VIII, 9.

XIV

327. Anthol. Pal., IX, 435.

328. Les jetons qu'on tirait d'un côté à l'autre de la table à calculer.

XV

329. Dans l'Anthol. Pal., VII, 658, le premier distique est, par une méprise du copiste, rattaché à l'épigramme précédente qui est de Léonidas de Tarente; le deuxième distique y est attribué à Théocrite ou à Léonidas de Tarente.

330. On a supposé, puisque nous avons deux épitaphes d'Eury-médon (voir n° VII), que l'une était sur le devant, l'autre sur le derrière du tombeau.

XVI

331. Anthol. Pal., VII, 662.

332. Péristéra est vraisemblablement le nom de la mère, et non celui de l'enfant.

XVII

333. Anthol. Pal., IX, 599.

334. Anacréon naquit à Téos, une des douze villes de la confédération ionienne, vers le milieu du VI^e siècle avant J.-C. Poète de cour et chanter du plaisir, il avait laissé des chansons d'amour, des élégies, des épigrammes, qui formaient cinq livres au temps de l'école alexandrine. Nous n'en avons conservé que de courts fragments. La collection des petits poèmes appelés anacréontiques n'est pas d'Anacréon; ces petites pièces légères ont été composées à l'époque alexandrine ou à l'époque romaine par des imitateurs de sa manière.

XVIII

335. Anthol. Pal., IX, 600.

336. Épicharme, né probablement à Cos entre 520 et 500 avant J.-C. fut transporté tout jeune en Sicile et s'établit à Syracuse où il fit représenter des comédies dès l'année 486. Il jouit de la faveur des tyrans Gélon et Hiéron et mourut fort âgé. Théocrite a pu dire qu'Épicharme a été l'inventeur de la comédie, en ce sens qu'il lui donna une fable, comme dit Aristote, c'est-à-dire une intrigue, analogue à l'intrigue de la tragédie. La statue pour laquelle fut composée notre épigramme lui fut sans doute élevée dans un temple de Bacchus par des gens de Cos établis à Syracuse.

XIX

337. Anthol. Pal., XIII, 3.

338. Hipponax, né à Ephèse, en 530 avant J.-C., se distingua par l'âcreté de ses satires. Elles étaient écrites en vers choliambiques. Les Alexandrins remirent ce genre de vers en honneur.

XX

339. Anthol. Pal., III, 663.

340. Le texte de la fin du dernier vers n'est pas sûr.

XXI

341. Anthol. Pal., VII, 664.

342. Archiloque, né à Paros dans la première moitié du VII^e siècle, est le premier en date et le plus illustre des poètes iambiques. Il avait, outre ses iambes, composé aussi des élégies et des hymnes, dont le plus célèbre, l'hymne à Héraclès, s'exécutait encore à Olympie deux siècles plus tard. L'antiquité le plaçait à côté d'Homère. Malheureusement nous n'avons plus de lui que des fragments.

XXII

343. Anthol. Pal., IX, 598.

344. Pisandre, né à Camiros, dans l'île de Rhodes, vers le milieu du VII^e siècle avant J.-C. est l'auteur d'une *Héracléia* (Ἡρακλεια), poème épique où il chantait les douze travaux d'Héraclès. Les critiques alexandrins lui donnaient, parmi les poètes épiques, le premier rang après Homère et Hésiode.

XXIII

345. Anthol. Pal., VII, 262. Cette inscription ne se trouve pas dans les manuscrits de Théocrite.

XXIV

346. Cette épigramme ne se trouve que dans l'Anthol. Pal., IX, 436.

347. Ces offrandes avaient dû être réunies sur une même base nouvelle.

XXV

348. Cette épigramme ne se trouve que dans l'Anthol. Pal., VII, 534, sauf les deux premiers vers qui se rencontrent aussi dans l'Anthologie de Planude.

XXVI

349. Cette épigramme n'est pas dans les manuscrits de Théocrite; mais elle est dans les scholies et dans l'Anthol. Pal., IX, 434.

350. Cet autre Théocrite est un historien et rhéteur qui vivait au temps d'Alexandre le Grand.

351. Sur le sens discuté de ce dernier vers, voir les *Bucoliques grecs* de M. Legrand, 1^{er} vol., p. XVII et XVIII.

XXVII

352. Anthol. Pal., IX, 205. Voir les *Bucoliques grecs* de M. Legrand, *ibid.*, sur le sens à donner à ces vers.

MOSCHOS

I

353. *Argument.* — Éros s'est échappé de chez Cypris, sa mère. Elle le réclame, et sa réclamation est rédigée comme une proclamation du crieur public. Elle promet une récompense à qui ramènera le fugitif et donne son signalement : c'est un joli enfant, au doux parler, mais au cœur perfide et cruel. Celui qui l'attrapera doit se méfier de ses ruses, de ses baisers, de ses larmes.

II

354. *Argument.* — Europé, fille de Phœnix, vit en songe deux femmes qui se disputaient sa personne; l'une représentait l'Asie, l'autre le continent qui devait porter le nom de la jeune fille. L'Asie fut vaincue dans la lutte, et sa rivale entraîna Europé.

Le lendemain, la princesse vint avec ses compagnes cueillir des fleurs au bord de la mer. Elle avait une corbeille d'or, où était représentée l'aventure d'Io, présage de l'aventure qui l'attendait elle-même. Zeus, épris de sa beauté, vint dans la prairie où s'ébattaient les jeunes filles; il réussit à charmer Europé par ses caresses et ses tendres regards et l'invita à monter sur son dos. A peine s'y fut-elle assise que le taureau gagna la mer et l'emporta sur les flots. Comme elle plaignait son infortune, le taureau lui révéla qu'il était Zeus et qu'aussitôt arrivée en Crète elle serait sa femme, et mettrait au monde une postérité de rois, ce qui eut lieu.

Ovide a raconté l'enlèvement d'Europe au l. II de ses *Métamorphoses*, v. 833 à 875.

355. Roi de Sidon ou de Tyr, nommé ailleurs Agénor.

356. Libye, fille d'Epaphos, mère d'Agénor et de Busiris.

357. Téléphaassa, femme d'Agénor.

358. Io, fille du fleuve Inakhos en Argolide, fut aimée de Zeus. Pour la soustraire à la jalousie d'Héra, son amant la changea en génisse. Mais, devinant la tromperie, Héra fit garder la génisse par Argos aux cent yeux. Zeus chargea Hermès de le tuer. Hermès y réussit après l'avoir endormi. Héra recueillit les yeux d'Argos et les mit sur les plumes de son oiseau favori, le paon. Tel est le récit d'Ovide, dans ses *Métamorphoses*, I, 583-747. Eschyle a aussi raconté l'histoire d'Io dans son *Prométhée*.

359. Aphrodite.

360. Mygdonienne, c'est-à-dire phrygienne. La Mygdonie avoisinait la Phrygie mineure.

361. La légende lui attribuait trois fils, Minos et Rhadamanthe qui devinrent juges aux enfers, et Sarpédon, roi des Lyciens. Mais Homère donne pour mère à Sarpédon, non pas Europé, mais Laodamie.

III

362. *Argument.* — Ce poème est une conversation entre une belle-mère et sa bru. Mégara, épouse d'Héraclès, étonnée de voir sa belle-mère Alcmène plongée dans la tristesse, se plaint de ses malheurs. Héraclès, dans un accès de folie, a tué ses enfants, sans qu'elle ait pu les défendre. Que n'a-t-elle péri avec eux? Ses

parents les auraient ensevelis tous ensemble. Maintenant ils sont loin de Tirynthe, à Thèbes, et ne peuvent rien pour elle. Son époux même est presque toujours absent, et Alcmène, sa belle-mère, et Pyrrha, sa sœur, sont trop préoccupées de leurs propres chagrins pour la consoler.

Alcmène reprend doucement sa bru et l'assure de sa profonde sympathie. Si elle est plongée dans le chagrin, il faut excuser une mère inquiète pour son fils, d'autant plus inquiète qu'un songe affreux vient de l'épouvanter. Elle a vu Héraclès, occupé à creuser un fossé autour d'un vignoble, attaqué par une flamme miraculeuse, et son autre fils Iphiclès, accouru au secours de son frère, tomber, sans pouvoir se relever. Voilà la menace de malheur qui a redoublé sa tristesse.

De qui est ce poème? Triclinios l'attribuait à Théocrite; certains modernes, à l'auteur d'*Héraclès tueur du lion*, quelques manuscrits, à Moschos. Le sujet et le ton ne rappellent ni la pièce des *Dioscures*, ni celle d'*Héraclès tueur du lion*. *Mégara* n'a rien d'épique : c'est un mime écrit en marge de l'épopée d'Héraclès, où les femmes ont remplacé les héros et s'entretiennent de leurs malheurs domestiques. Cette manière d'exploiter un sujet épique convient mieux à l'époque de Moschos qu'à celle de Théocrite. Mais le poème est-il de Moschos lui-même? C'est ce qu'il est impossible de prouver.

363. Mégara était fille de Créon, roi de Thèbes. Celui-ci l'avait donnée en mariage à Héraclès, pour reconnaître le service que le héros avait rendu aux Thébains, en les affranchissant du tribut qu'ils payaient aux Minyens.

364. Eurysthée, qui imposa à Héraclès ses douze travaux.

365. Les Kères sont les déesses de la mort.

366. Les Érinies sont les déesses de la vengeance : Eschyle en reconnaît trois : Tisiphone, Mégère et Alektô.

367. Euripide a tiré de ce sujet la tragédie d'*Héraclès furieux*.

368. On attribuait les morts subites aux traits lancés par Artémis.

369. C'est-à-dire béotienne. Les Aones, avant l'arrivée de Cadmos, habitaient le pays où il fonda Thèbes.

370. Après avoir tué ses enfants, Héraclès s'exila de Thèbes et alla, sur l'indication de la Pythie, s'établir à Tirynthe, en Argolide.

371. Iphiclès avait épousé la sœur cadette de Mégara, que notre poète appelle Pyrrha.

372. Alcmène mit au monde deux jumeaux, l'un, Héraclès, né des œuvres de Zeus; l'autre, Iphiclès, des œuvres d'Amphitryon.

373. Niobé, fille de Tantale, pour s'être préférée à Léo, fut changée en un rocher qui pleurait intarissablement. Ovide a raconté la punition de Niobé dans le VI^e livre de ses *Métamorphoses*, vers 146 à 312.

374. Aidôneus est un autre nom d'Hadès.

375. Héra, pour que son protégé Eurysthée naquît avant Héraclès, avait prolongé la grossesse d'Alcmène.

MORCEAUX TIRÉS DES BUCOLIQUES

376. Les trois morceaux qui suivent nous ont été conservés par Stobée, qui les donne comme extraits des Bucoliques de Moschos.

I

377. Cette petite peinture des charmes de la mer et de la campagne est un échantillon de la manière dont un citadin du III^e siècle avant J.-C. goûtait la paix des champs et la beauté de la nature.

II

378. Dans Ovide, c'est pour Narcisse et non pour un satyre que dépérit Écho (Ovide, *Métamorphoses*, III, 356-406).

III

379. Alphée, changé en fleuve, poursuivait sous la mer la nymphe Aréthuse qui s'était enfuie de l'Élide à travers la mer Ionienne et avait émergé, métamorphosée en fontaine, dans l'île d'Ortygie, près de Syracuse.

380. Pise, ancienne capitale de l'Élide.

381. Il s'agit des oliviers dont on faisait les couronnes olympiques.

382. La poussière de l'arène d'Olympie.

383. L'agonothète était l'organisateur et le président des jeux. A quel titre Éros est-il appelé agonothète? Est-ce parce qu'il est l'arbitre des luttes entre les amants? Le texte est douteux.

ÉPIGRAMME

384. Déo, autre nom de Déméter.

385. Sur la métamorphose de Zeus en taureau, v. Moschos II.

BION

I

386. *Argument.* — Le poète éveille Cypris et lui annonce la mort d'Adonis, son époux, frappé par un sanglier. Cypris le cherche et l'appelle à travers monts et vaux, tandis que la nature entière gémit de la mort d'Adonis.

En le voyant inanimé, Cypris s'abandonne à sa douleur. Elle l'embrasse, elle le prie de s'éveiller un moment, pour qu'elle puisse cueillir son âme dans un dernier baiser; elle se plaint d'être immortelle et de ne pouvoir le suivre chez Hadès. De ses larmes naissent des anémones, du sang de son amant, des roses.

Cypris a ramené le corps de son amant, et l'a placé sur son lit. Les Amours font la toilette funèbre d'Adonis, tandis qu'Hyménée, les Charites et les Moires se lamentent sur sa mort.

Le poète intervient encore à la fin, pour conseiller à Cypris de remettre ses pleurs à l'année suivante.

Quelques manuscrits attribuent ce poème à Théocrite; mais depuis la Renaissance on en fait généralement honneur à Bion. C'est Camerarius qui le premier en ouvrit l'avis. Son opinion s'appuie sur les allusions du *Chant funèbre en l'honneur de Bion* à plusieurs passages du *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*. Ces allusions rendent, sinon certaine, du moins très vraisemblable l'attribution de notre poème à Bion. Voir dans le tome II des Bucoliques grecs de M. Legrand une judicieuse et fine analyse du *Chant funèbre en l'honneur de Bion*.

387. Les vers entre crochets semblent ici déplacés.

388. Les anciens confondent assez souvent *assyrien* et *syrien*. Adonis était syrien.

389. Comme cette description d'Adonis mort fait double emploi avec celle qui précède, Ahrens a corrigé ingénieusement le texte de manière à l'appliquer à Aphrodite. En changeant avec lui αἷμα (sang) en εἶμα (vêtement), μηρῶν (cuisses) en χειρῶν (mains) et en mettant au présent les trois verbes ἡώρατο, ποινίσσεται, πορφυρέοντο, on aboutit au sens que voici : « Autour d'elle sa robe

noire est relevée près du nombril; de ses mains elle ensanglante sa poitrine, et ses seins, naguère de neige, se teignent de pourpre en l'honneur d'Adonis. » Mais le premier vers est peu satisfaisant : *παρ'ὄμφαλόν* est difficile à expliquer. M. Legrand le traduit ainsi : « Autour d'elle flotte un noir vêtement ouvert jusqu'au nombril. » Mais comment tire-t-il ce sens du texte ? Je ne le vois pas.

390. L'île de Cythère, au sud de la Laconie.

391. Elle a peur que Perséphone ne lui prenne son amant. La légende dit qu'en effet Perséphone s'éprit d'Adonis.

392. On sait que la ceinture d'Aphrodite était un talisman qui avait la vertu de rendre aimable et de provoquer l'amour.

393. La guirlande qui décorait la porte.

394. Kinyras, père d'Adonis.

395. Les Moires ou Destinées sont Clotho, Lakhésis et Atropos.

396. Dioné, mère d'Aphrodite. Le nom est appliqué souvent à Aphrodite elle-même. Laquelle des deux est ici désignée ? C'est difficile à dire, ce détail convenant aussi peu à l'une qu'à l'autre.

397. Autre nom de Perséphone.

398. Zeus accorda à Cypris que son amant reviendrait sur terre, chaque année, pendant la belle saison; aussi a-t-on voulu voir dans Adonis un symbole de la végétation qui renaît à la saison nouvelle.

II

399. *Argument.* — De l'Épithalame d'Achille et de Déidamie nous n'avons que le début, et ce début n'annonce pas un épithalame, mais le récit d'une aventure d'amour fait à un berger par un autre berger. Lykidas raconte en effet à son camarade Myrson comment, après l'enlèvement d'Hélène, tous les guerriers grecs s'assemblèrent à l'exception d'Achille. Celui-ci était caché parmi les filles de Lycomédès. Épris de l'une d'elles, Déidamie, il ne songeait qu'à profiter de son déguisement féminin pour se faire admettre dans son lit.

Ici finit le récit à peine commencé.

A qui faut-il rapporter ce fragment de poème ? Fulvio Orsini dans l'édition plantinienne de 1568 le présenta comme une œuvre de Bion. Sujet, langue et métrique, dit M. Legrand, conviendraient en effet au poète du *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*, et si l'*Épithalame* n'est pas de Bion lui-même, il est probablement une œuvre de son école.

400. Une des Sporades, voisine de l'Eubée, où régnait Lycomédès.

401. Pâris.

402. Femme de Pâris.

403. Ménélas, époux d'Hélène, était roi de Lacédémone.

404. L'Achaïe désigne souvent la Grèce, chez Homère.

405. Thétis sa mère, sachant qu'il périrait devant Troie, s'il prenait part à l'expédition des Grecs, l'avait déguisé en fille et caché parmi les filles de Lycomédès.

POÈMES ET FRAGMENTS TIRÉS DES BUCOLIQUES DE BION

406. Des dix-sept morceaux ou fragments qui suivent, seize sont tirés de Stobée, qui les emprunte aux Bucoliques de Bion; le dernier se trouve dans Orion, *Anth.*, V, 4. Les titres que nous avons donnés aux fragments ne sont pas dans les manuscrits, sauf le XIV (sur Hyacinthe).

III

407. Nous avons adopté la correction d'Hermann *ἄειδων* et celle d'Edmonds *μισθοδοκεῖ*. Les chants dont Apollon reçoit le prix sont ses oracles. Le manuscrit porte *ἄειδων μισθὸν ἔδωκε* qu'Ameis traduit par : « *cantum mercedis loco dedit*, » c'est-à-dire *a donné le chant comme récompense*, sens peu satisfaisant, mal d'accord avec le contexte. Je lirais volontiers *χοιδοῖς μισθὸν ἔδωκε* : *a donné aux chanteurs une récompense*, Apollon étant regardé comme le dieu qui préside aux concours poétiques.

VIII

408. Hespéros est l'étoile du soir, c'est-à-dire la planète Vénus.

409. Aphrodite.

IX

410. Il fut heureux de mourir, pour aller rejoindre son ami. M. Legrand, se souvenant des vers 98-99 de l'Iliade XVIII : « Je voudrais mourir tout de suite, puisque je ne devais point prêter secours à mon ami, succombant dans la bataille » traduit : *et il fût mort heureux*, c'est-à-dire *il aurait été heureux de mourir*. Mais le verbe est à l'indicatif sans *ἔν* et je ne crois pas qu'on puisse entendre autrement que je l'ai fait.

XIV

411. Apollon jouait au disque avec Hyacinthe. Le dieu venait de lancer le disque. Hyacinthe accourut pour le ramasser; mais le disque rebondit et le frappa au front. Apollon, impuissant à sauver son ami, le changea en fleur. V. Ovide, *Métamorphoses*, livre X, v. 162-219.

CHANT FUNÈBRE EN L'HONNEUR DE BION

412. *Argument.* — Pleurez, campagnes, plantes, oiseaux, pleurez la mort de Bion. Tous les dieux des champs te regrettent, Bion. Jamais malheur célèbre n'a fait verser tant de larmes. Qui te remplacera? Qui consolera Galatée et les Amours en deuil? Toutes les villes illustrées par de grands poètes sont plus affligées encore de la mort de Bion que de la mort des poètes auxquels elles ont donné naissance. C'est un malheur irréparable; car, si les plantes renaissent, l'homme, une fois mort, ne reverra pas la lumière. Bion est mort empoisonné. Si je pouvais descendre aux enfers, comme Orphée, j'irais demander à Coré de nous rendre Bion.

Ce poème ne manque pas de mérite, encore que l'exagération dans l'éloge y dépasse les bornes permises. Certains manuscrits l'attribuent à Théocrite ou à Moschos. Il n'est ni de l'un ni de l'autre, puisque Bion est le dernier en date des trois poètes bucoliques.

413. C'est la fontaine d'Aréthuse. Voyez la note 14 de la 1^{re} idylle de Théocrite.

414. Sur l'hyacinthe, voir la note 135.

415. Leur compatriote est Orphée, qui fut tué par les femmes thraces sur les bords du Strymon. Dans Virgile, *Géorgiques*, IV, 523, c'est sur les bords de l'Hèbre, autre fleuve de Thrace, que périt Orphée.

416. Les filles d'Æagros sont ici les femmes de Thrace. Æagros, roi de Thrace, était le père d'Orphée.

417. La Bistonie est une région de la Thrace.

418. « La Sirène » est sans doute un singulier pour un pluriel. Primitivement compagnes de Coré, les Sirènes avaient été métamorphosées par Déméter, pour avoir mal veillé sur sa fille, enlevée par Hadès. Elles pleurent sans doute leur ancienne vie.

419. Ce passage fait allusion à la métamorphose de Philomèle et de Procné, filles de Pandion, roi d'Athènes. Le roi de Thrace, Térée, ayant épousé Procné, s'éprit de sa belle-sœur Philomèle, et la viola. Pour se venger, Procné fit manger à son mari les membres de leur fils Itys. Térée fut alors changé en huppe, Procné en hirondelle et Philomèle en rossignol. Cf. Ovide, *Métamorphoses*, VI, 412-676.

420. Kéyx, roi de Trachis, aimait du plus tendre amour sa femme Alkyoné, fille d'Éole. Il périt dans un naufrage. Le désespoir d'Alkyoné fut si grand que les dieux, pris de pitié, la changèrent en alcyon ainsi que son époux mort. Cf. Ovide, *Métamorphoses*, XI, 470-748.

421. Memnon, fils de l'Aurore, ayant été tué par Achille, ses compagnons furent changés en oiseaux qui venaient périodiquement gémir sur sa tombe. Ovide, *Métamorphoses*, XIII, 576-622, raconte la légende autrement. Selon lui, des cendres de Memnon naquirent des oiseaux qui, séparés en deux camps, se font la guerre et tombent, comme des victimes funèbres, en l'honneur de celui qui leur donna la vie.

422. Bion, comme Théocrite, avait chanté l'amour du cyclope pour Galatée.

423. Le Mélès est un fleuve d'Ionie sur les bords duquel une tradition fait naître Homère, appelé quelquefois Mélésgène (fils du Mèles).

424. C'est la fontaine de l'Hélicon, ou Hippocrène, que Pégase fit jaillir d'un coup de sabot.

425. Hélène, fille de Tyndare.

426. Cf. le fragment II de Bion.

427. Il semble, d'après ce passage, que l'auteur du poème ait été Italiote.

SUR ADONIS MORT

428. Cette pièce d'une afféterie puérile, n'est pas de Théocrite; elle semble avoir été écrite aux premiers siècles byzantins, et a été glissée indûment dans un recueil d'œuvres alexandrines.

429. Cythérée, c'est Aphrodite dont le culte avait été introduit par les Phéniciens dans l'île de Cythère, aujourd'hui Cérigo, au sud-est de la Laconie.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR THÉOCRITE.....	3
IDYLLE	
— I. — Thyrsis ou le chant.....	19
— II. — Les Magiciennes.....	25
— III. — L'Aubade.....	31
— IV. — Les Pâtres ou Battos et Corydon.....	33
— V. — Chevrier et berger.....	37
— VI. — Les Boucoliastes Daphnis et Damoitas..	46
— VII. — Les Thalysies.....	48
— VIII. — Les Chanteurs bucoliques.....	53
— IX. — Les Boucoliastes.....	58
— X. — Les travailleurs des champs ou les mois- sonneurs.....	60
— XI. — Le Cyclope.....	64
— XII. — Le Mignon.....	67
— XIII. — Hylas.....	69
— XIV. — L'amour de Kynisca.....	72
— XV. — Les Syracusaines ou les Femmes à la fête d'Adonis.....	76
— XVI. — Les Charites ou Hiéron.....	84
— XVII. — Eloge de Ptolémée.....	88
— XVIII. — Epithalame d'Hélène.....	93
— XIX. — Le Voleur de miel.....	95
— XX. — Le Jeune Bouvier.....	96
— XXI. — Les Pêcheurs.....	98
— XXII. — Les Dioscures.....	101
— XXIII. — L'Amant.....	110
— XXIV. — Héraclès enfant.....	112
— XXV. — Héraclès vainqueur du lion.....	117
— XXVI. — Les Bacchantes.....	126
— XXVII. — L'Oaristys ou Conversation d'amour....	128
— XXVIII. — La Quenouille.....	135
— XXIX. — L'enfant aimé (I).....	137

IDYLLE	XXX. — L'enfant aimé (II).....	138
—	XXXI. — Bérénice (fragment).....	140
—	XXXII. — La Syrinx.....	141

ÉPIGRAMMES

I. — Offrande aux Muses et à Apollon.....	143
II. — Offrande de Daphnis au dieu Pan.....	143
III. — Sur le chevrier Daphnis.....	143
IV. — Prière d'un amoureux à Priape.....	144
V. — Le Concert.....	144
VI. — Sur le chevrier Thyrsis pleurant une chèvre qu'un loup a dévorée.....	145
VII. — Épitaphe d'Eurymédon.....	145
VIII. — Sur une statue d'Asclépios.....	145
IX. — Épitaphe d'Orthon.....	145
X. — Sur Xénoclès qui avait consacré aux Muses un groupe de marbre.....	146
XI. — Épitaphe d'Eusthénès, le physionomiste.....	146
XII. — Sur un trépied consacré à Dionysos par Damo- ménès.....	146
XIII. — Sur une statue d'Aphrodite Uranie.....	147
XIV. — Sur le banquier Caïcos.....	147
XV. — Épitaphe d'Eurymédon.....	147
XVI. — Épitaphe d'une enfant.....	147
XVII. — Sur une statue d'Anacréon.....	148
XVIII. — Sur une statue d'Épicharme.....	148
XIX. — Épitaphe d'Hipponax.....	148
XX. — Épitaphe de Cleïta, nourrice de Médéïos.....	149
XXI. — Sur Archiloque.....	149
XXII. — Sur une statue de Pisandre.....	149
XXIII. — Épitaphe de Glauké.....	149
XXIV. — Sur des offrandes réunies sur un seul piédestal..	150
XXV. — Sur Cléonicos, naufragé à Thasos.....	150
XXVI. — Sur son livre.....	150
XXVII. — Sur la réunion des poésies bucoliques de Théo- crite (<i>d'Artémidore le grammairien</i>).....	150

ŒUVRES DE MOSCHOS

NOTICE SUR MOSCHOS.....	153
I. — Éros échappé.....	157
II. — Europé.....	159
III. — Mégara.....	165

MORCEAUX TIRÉS DES BUCOLIQUES DE MOSCHOS

I. — La vie de l'homme des champs comparée à celle du marin.....	169
II. — Aimez, pour être aimé.....	169
III. — Puissance d'Éros qui force l'Alphée à courir sous la mer.....	170

ÉPIGRAMME

Éros laboureur.....	171
---------------------	-----

ŒUVRES DE BION

NOTICE SUR BION.....	175
I. — Chant funèbre en l'honneur d'Adonis.....	177
II. — Épithalame d'Achille et de Déidamie.....	181

POÈMES ET FRAGMENTS
TIRÉS DES BUCOLIQUES DE BION

I. — La goutte d'eau.....	183
II. — Fais toi-même ta syrinx.....	183
III. — Ne me laisse pas sans récompense.....	183
IV. — Ne fais pas ce que tu n'as pas appris.....	183
V. — Découragement.....	184
VI. — Éros et les Muses.....	184
VII. — Éros à l'école chez le poète.....	185
VIII. — Prière à Hespéros de prêter sa lumière au poète amoureux.....	185
IX. — Heureux ceux dont l'amour est payé de retour..	186
X. — L'oiseleur et Éros.....	186
XI. — Reproche à Cypris.....	187
XII. — La beauté, parure des femmes.....	187
XIII. — Sur Galatée.....	187
XIV. — Sur Hyacinthe.....	187
XV. — Comparaison des saisons.....	188
XVI. — Prière à Éros et aux Muses.....	189
XVII. — Tout peut se faire avec l'aide des dieux.....	189

POÈMES ANONYMES

Chant funèbre en l'honneur de Bion.....	193
Sur Adonis mort.....	198
Notes.....	199